



MATHILDE SALEM
ALEP - SYRIE 1904 - 1961
ROLAND DE SAHB

Photo de couverture :
Portrait posthume de MATHILDE SALEM
oeuvre de l'artiste italien Barazutti, Rome, 1962.

MATHILDE SALEM
ALEP - SYRIE 1904 - 1961

ROLAND DE SAHB

PREFACE

Le lundi 27 février 1961, s'éteignait doucement à Alep Mathilde Salem, après une longue maladie supportée et acceptée comme seuls savent le faire les saints. Notre prédécesseur sur le siège d'Alep, Mgr Isidore Fattal, qui assistait la mourante dans ses derniers moments, ne put s'empêcher de s'exclamer : "Sainte Mathilde, priez pour nous!" Il est difficile de dire si ce grand prélat faisait allusion à la sainte Mathilde de l'histoire médiévale ou à la bonne chrétienne d'Alep qui remettait son âme au Seigneur, "en odeur de sainteté".

Le souvenir de Mathilde Salem est encore bien vivant dans la mémoire et le cœur de ceux qui l'ont connue. Mais au fur et à mesure que le temps passe, les nouvelles générations risquent de ne garder d'elle qu'une image de grande dame, généreuse et pieuse. Cependant Mathilde Salem était plus que cela. Aussi savons-nous gré à son neveu, M. Roland de Sahb, de nous livrer dans cet ouvrage, non une

biographie complète, mais un ensemble de souvenirs vécus et très personnels. Il était le plus à même de faire ce travail, ayant vécu plus que tout autre dans le rayonnement de celle à qui le peuple d'Alep a accordé spontanément, comme Mgr Isidore Fattal, une auréole d'authentique sainteté.

Il n'est pas prétentieux de croire qu'un jour, l'Eglise pourrait reconnaître officiellement l'héroïcité des vertus de Mathilde Salem, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du peuple chrétien.

Mathilde Salem a donné à ses contemporains l'exemple rare et difficile de l'usage évangélique des richesses de ce monde. Elle a hérité d'une grande fortune, mais elle a su la mettre au service de la société. Certes, elle a été une grande bienfaitrice, mais cela n'aurait pas suffi à susciter l'admiration de ceux qui l'ont connue. Elle a su, non seulement donner, mais se donner elle-même et se dépouiller progressivement de tous ses biens en faveur de la classe ouvrière, créant avec son mari une Fondation destinée à l'enseignement professionnel des classes les plus déshéritées. Elle a aidé les pauvres à n'avoir plus besoin de l'aide d'autrui, même accordée généreusement et de bon cœur. Pour finir, elle est morte dans une maison qui ne lui appartenait plus.

Mathilde Salem puisait cet amour des pauvres dans la contemplation et la prière. On est étonné de voir combien d'heures cette grande dame du monde passait en prière. Elle priait surtout pour la Sanctification du Clergé, l'Union des Eglises et la prospérité de l'Oeuvre Georges Salem.

Ses funérailles, auxquelles prirent part toutes les communautés chrétiennes d'Alep avec leur clergé, marquèrent le point de départ d'un rapprochement entre les Eglises qui se développera peu à peu pour aboutir à l'entente cordiale et à l'action en commun de tous les responsables d'Eglises à Alep, comme nous le constatons aujourd'hui.

Cette âme d'élite s'est purifiée par la souffrance. L'auteur de ce livre nous fait entrer dans l'intimité de cette âme qui, en récompense de sa générosité, a été durement éprouvée par la maladie et la souffrance.

Mathilde Salem nous a laissé quelque chose d'infiniment plus important que l'argent : un exemple merveilleux de dévouement à l'Eglise et à la classe ouvrière. Elle nous laisse un témoignage admirable de sainteté vécue dans le monde. Elle nous apprend aussi à aimer ce pays où les chrétiens sont appelés à témoigner de l'Amour infini du Père céleste. Elle nous appelle à continuer son oeuvre en faveur de l'éducation des jeunes.

Au nom de la Fondation Georges et Mathilde Salem, nous disons à l'auteur de cet ouvrage toute notre gratitude.

+ Néophytos EDELBY
Métropolite d'Alep

Président du Conseil d'Administration
de la Fondation Georges et Mathilde Salem

REMERCIEMENTS

Je remercie **Son Excellence le Président Hafez el Assad, Président de la République Arabe Syrienne**, pour la promulgation du décret présidentiel N°42 de 1974 ordonnant le retour à la Fondation Georges et Mathilde Salem de ses biens immobiliers, lui permettant ainsi de poursuivre et de développer sa mission humanitaire au service de tous, et de garder vivant le souvenir de Mathilde et Georges Salem.

Je remercie Maître Ahmad Ismaïl, Gouverneur d'Alep, et Monsieur Tarek Bakour, Secrétaire à Alep du Parti Baath, pour leurs efforts ayant abouti à la promulgation de ce décret présidentiel.

Son Excellence Monseigneur Nicola Rotunno, Pro Nonce Apostolique en Syrie, avait été touché par le souvenir vivant de Mathilde Salem dans le cœur des aleppins. Il m'a vivement encouragé à poursuivre cette biographie, après en avoir lu les premières pages. Monseigneur Rotunno avait tenu

à célébrer lui-même la messe solennelle commémorant le 25ème anniversaire du retour à Dieu de notre bien aimée disparue, le 28 février 1986 à Alep. Je l'en remercie profondément.

Je remercie Son Excellence Monseigneur Néophytos Edelby, Métropolite Grec Catholique d'Alep, Président de la Fondation Georges et Mathilde Salem, pour ses encouragements et ses conseils avisés dans la rédaction de cette biographie.

Je remercie le Révérend Père Georges Mani, et Mademoiselle Loris Azar, pour la lecture de mon manuscrit, et pour les notes écrites par le Révérend Père Mani, peu après le décès de ma Tante, et publiées ici.

Mes profonds remerciements vont au Révérend Père Méthode Zouhaïraty, moine Basilien aleppin. Il fut disciple du Père Acace Coussa, le futur Cardinal. Il n'a cessé de m'encourager et de m'aider. Je lui dois la version arabe de cette biographie. L'affection et le respect qu'il porte à notre très regrettée disparue, son érudition et sa culture, m'ont été d'un précieux appui.

Ma gratitude va à tous ceux que j'ai nommés dans cette biographie et qui avalent, durant sa vie et, en particulier, tout au long de sa maladie, aidé, encouragé, soigné, Mathilde Salem.

Roland de Sahb

*"Venez les bénis de mon Père,
recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé
depuis la fondation du monde.
Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger,
j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire,
j'étais un étranger et vous m'avez accueilli,
nu et vous m'avez vêtu,
malade et vous m'avez visité,
prisonnier et vous êtes venus me voir."*

Mathieu 25, 34-36

*"Il n'est pas de plus grand amour
que de donner sa vie pour ceux qu'on aime."*

Jean 15, 13

*"Mon Dieu, je Vous offre ma vie,
pour l'Unité des Chrétiens,
la Sanctification du Clergé,
et la prospérité de l'Oeuvre Georges Salem."*

*Mathilde Salem
Alep - Février 1961*

LES DERNIÈRES HEURES

Dimanche 26 Février 1961, ma Tante ne s'alimentait plus ; elle tolérait seulement des glaçons qu'elle laissait fondre dans sa bouche. Nous avions fait congeler du lait, des jus de fruits, que nous lui donnions à la place des glaçons, pour la fortifier ; elle souriait de notre ruse. Depuis une semaine, elle s'affaiblissait, inexorablement. La visite à Alep de Docteur Alexandre Brunschwig, qui l'avait soignée quelques mois plus tôt à New York, et l'échec du traitement aux produits chimiques qu'il avait apportés avec lui, ne nous laissaient plus d'espoir.

Comme chaque matin, Père Mani vint lui donner la Sainte Communion, et méditer avec elle la passion du Christ. Elle réclama l'Extrême Onction. Elle participait de toute son âme au Sacrement ; elle répondait aux prières, elle aspirait à rejoindre le Seigneur.

Elle nous appela, chacun seul, près d'elle ; ma mère, ma soeur Ghislaine, Loris Azar et moi, et nous demanda humblement pardon de ses fautes à notre égard durant sa vie, des fatigues et des peines qu'elle nous avait imposées durant sa maladie. Je protestais : "c'est à moi de te demander pardon". Elle me dit : "je sais que tu voudras appeler ton fils Georges, mais appelle le plutôt Salem". Puis, après un silence : "je te laisse un bien lourd fardeau", faisant allusion aux statuts de la Fondation suivant lesquels, après elle, je devrais entrer au conseil d'administration, comme membre à vie, et à mon acceptation de me consacrer à la défense et à la gestion de la Fondation. Je ne pus retenir mes larmes et la suppliais de se rétablir, car je ne me sentais pas capable de la remplacer à la tête de ses Oeuvres.

Puis elle appella ses domestiques un à un : Marie sa cuisinière, Naïm son chauffeur, et Marie sa femme de chambre, et leur demanda aussi pardon. Elle dit : "comment pourrais-je vivre encore un jour de plus?". Elle était épuisée, minée par la maladie, anéantie.

Nous n'avons presque pas dormi de la nuit ; la statue de Notre Dame de Fatima devant nos yeux ; nous lui adressions des supplications muettes.

Lundi 27 Février ; je montais la voir à l'aube ; une lumière blanche filtre à travers les persiennes ; je les ouvre, elle tourna la tête vers la lumière et me dit avec une joie dans la voix : "il neige", comme si cette neige, extrêmement rare en cette période de l'année, était pour elle chargée d'un symbole, d'un signe particulier envoyé du ciel : la blancheur, la pureté, l'appel final de Dieu.

Elle était très faible ; son visage était émacié, pâle ; elle avait beaucoup maigri, son torse, ses bras, mais l'œdème avait envahi les membres inférieurs. Elle était lucide, et ne s'étonnait pas de notre présence à une heure si matinale.

Nous étions tous autour d'elle, dans le "boudoir" attendant à sa chambre à coucher, où elle avait voulu que l'on dressât son lit d'hôpital, sous le regard de la Vierge de Fatima, ma Mère, ma soeur Ghislaine et son époux, Loris, mon frère Marcel, ses servantes et moi.

Dr. Hovaguimian, appelé, ne nous laissa aucun espoir : c'est une question d'heures. Maître Sioufi vint aux nouvelles, et repartit, silencieux, ému.

Nous appelâmes Monseigneur Fattal, Père Mani, don Bortolaso, don Maggi.

Elle demanda à mon beau-frère, Edmond Toutoungi, de réciter le Magnificat.

Elle dit : "je voudrais m'endormir sur une épaule amie". Loris prit sa tête au creux de son épaule un moment. Elle me tint la main, comme un enfant apeuré qui chercherait un soutien : je ne pus retenir mes sanglots ; elle me les reprocha : "Pourquoi pleures-tu?".

Frappés de stupeur, une émotion poignante nous étreignait ; la majesté du moment, une sérénité extraordinaire qui se répandait sur sa face nous imposaient le silence ; d'ailleurs que pouvions-nous dire, que pouvions-nous faire, sinon prier en silence. Elle était tellement faible que Père Mani ne lui suggéra pas la Sainte Communion.

A 9 heures, elle dit calmement, détachant ses mots : "Je ne vois plus". Quelques minutes plus tard : "Je ne sens plus mes mains". Ce furent ses dernières paroles. A 9 heures 15, ce fut le rôle de l'agonie ; ma mère s'agrippa au bras de Monseigneur Fattal ; nous étions écrasés de douleur, paralysés. Nous retenions notre souffle pour entendre encore ce souffle qui s'affaiblissait. A 9 heures 30, sa poitrine ne se souleva plus. Monseigneur Fattal leva la main droite, et les autres prêtres aussi. Il bénit : "Partez, âme chrétienne", puis déclara : "Sainte Mathilde". Nous étions écrasés, à genoux, ne parvenant pas à croire. J'approchais un miroir de ses lèvres : c'était bien fini ; nous éclatons tous en sanglots.

Ainsi s'achevait cette vie consacrée à Dieu, au prochain, dans la sainteté, dans la charité, l'abnégation et le dévouement le plus total ; ainsi s'achevait ce chemin de croix de 21 mois, enduré presque sans une plainte, dans l'acceptation totale de la volonté divine. "Merci mon Dieu", dit-elle, quand les médecins lui annoncèrent qu'elle devrait se rendre en Europe pour y être opérée ; "Merci mon Dieu", dit-elle encore, avant de perdre conscience sur la table d'opération. Une nuit, un mois avant sa mort, affaiblie, elle tomba dans sa chambre. Comme nous l'aidions à se relever, elle nous dit : "Jésus est tombé sur le Chemin de la Croix. Il veut que je tombe comme lui".

Elle n'est pas née sainte, elle s'est efforcée de le devenir. Elle a répondu à l'appel de Dieu et a gravi la montagne en se détachant petit à petit du monde, qu'elle aimait bien pourtant, souffrant, priant, plus proche du Christ chaque jour.

J'ai été un témoin privilégié de cette Ascension vers la Sainteté.

J'ai le devoir de témoigner.

Je viens témoigner.

MATHILDE SALEM

Mathilde Chelhot naquit à Alep le 15 novembre 1904, seconde fille de Georges Chelhot et de Virginie Ged. Sa sœur aînée, Guitta, ma mère, était née en 1902. En 1906, un frère, Chucré, vint compléter la famille.

Mathilde fut baptisée le 8 décembre de la même année, fête de l'Immaculée Conception. Toute sa vie, elle aura une dévotion particulière à Notre Mère du Ciel, comme sa biographie le fera apparaître.

Education traditionnelle, chrétienne, dans une famille qui avait donné, et continue de donner à Dieu, de nombreux fils et filles de valeur, dont au 19ème siècle, le Patriarche Georges Chelhot, chef de la Communauté Syrienne Catholique, bâtisseur d'Eglises, des Evêques, des Prêtres, des religieux et des religieuses.

Etudes chez les Soeurs Arméniennes de l'Immaculée Conception pour lesquelles, durant toute sa vie, elle conservera une reconnaissance affectueuse, se traduisant par de généreuses donations. Sa tante, Soeur Catherine Ged, s'y était enrôlée, et l'exemple de ses vertus restera gravé dans le coeur de Mathilde et de toute la famille.

Enfance studieuse, sérieuse. Grande et belle jeune fille, elle fut vite remarquée. Elle épousera le 15 août 1922 Georges Elias Salem, homme d'affaires audacieux, à la personnalité puissante. Elle l'aima toute sa vie, et lui resta fidèle par delà la mort, refusant les partis qui se présentèrent après son veuvage, alors qu'elle n'avait que quarante ans et tout pour recommencer sa vie.



Sa plus ancienne photographie, vers 1918, avec un groupe de classe. Mathilde est au premier plan. Seconde à partir de la gauche, sa soeur aînée, Guitta, ma Mère.



Mathilde et Georges à leur mariage, le 15 Août 1922.

Elle fit tout pour garder vivant son souvenir et son nom, devenant la première femme d'affaires de Syrie, pour continuer la firme qui porte le nom de son époux. Elle se dépensera sans compter pour le succès de la Fondation qui porte aussi son nom.

Après avoir dit "merci mon Dieu" aux médecins qui lui annonçaient la nécessité d'une intervention chirurgicale, elle ajoutait : "il y a trop longtemps que je suis séparée de Georges".

Et pourtant sa vie conjugale ne fut pas une lune de miel continue. Georges l'aima, mais sa personnalité puissante, conquérante, autoritaire, nécessitait de la part de Mathilde des trésors de tendresse, de bonté, de diplomatie, pour éviter des heurts avec la famille et l'entourage, surtout quand, après quelques années de mariage, il fut évident que Georges ne pouvait avoir d'enfant. Il en souffrit profondément toute sa vie et Mathilde plus encore, mais elle n'en fit rien paraître et reporta sur lui son amour maternel inemployé. Je me souviens bien que lors de leurs visites chez nous, mes parents essayaient de nous garder dans une autre pièce, mes frères et ma soeur, pour que notre vue ne rappelle pas à Georges la stérilité de son mariage.

Peu après, Georges tomba malade. Le diabète familial et la vie trépidante qu'il avait menée pendant sa jeunesse, joints aux fortes tensions suscitées par ses nombreuses affaires, avaient affaibli son organisme. Des crises cardiaques, de plus en plus fortes, le minaient. Mathilde accueillit cette nouvelle épreuve sans une plainte, sans un murmure ; elle ne l'en alma que plus et fut la plus dévouée et la plus compétente des infirmières. Elle vivait sous la menace constante d'une crise plus forte qui pourrait l'emporter, ainsi que les éminents spécialistes qui soignaient Georges le lui laissaient craindre.

Il fallait constamment éloigner de lui les sources d'ennuis, de discorde, les problèmes de tous genres, inévitables pourtant pour un homme d'affaires aussi

entreprenant et ambitieux que Georges. Pour cela, elle l'accompagnait dans tous ses voyages en Orient et en Europe où ils se rendaient chaque année. Elle assistait à ses réunions d'affaires et fut bientôt au courant de son travail. Elle était estimée et respectée par les dirigeants des grandes firmes européennes avec lesquelles son époux travaillait. Cette expérience lui sera utile à l'avenir, lorsqu'elle prendra en main la direction de la firme Georges E. Salem.

A l'intérieur de la famille même, il y avait d'autres sources de tristesse. Elias Salem, père de Georges, veuf depuis longtemps, vivait avec eux. L'âge le rendait peu sensible aux préoccupations de son fils. Mathilde intervenait avec tact et diplomatie pour rétablir la bonne entente. Avec ses belles-sœurs, elle établissait des relations cordiales et tint à les recevoir chaque semaine avec leur famille, lors de soirées où elle mettait de l'entrain et de la gaieté.

C'est elle qui souffrit le plus du désaccord qui se fit jour entre son époux et son frère Chucris qui avait demandé à travailler avec Georges. Chucris avait 18 ans de moins que Georges ; le stagiaire docile du début fit place avec l'âge, à un homme qui ne voulait plus accepter de contraintes ; il ne suivait pas les conseils de sa soeur qui lui répétait que Georges n'était pas homme à céder par la force, mais que l'on pouvait tout obtenir de lui avec la douceur. Les discussions se firent âpres et malgré l'établissement de Chucris à Beyrouth, pour les besoins de leur travail commun, l'éloignement n'empêcha pas la rupture. Mathilde fut la principale sacrifiée ; elle fut coupée de sa mère, son père et son frère, qu'elle aimait. Elle cessa de les voir par fidélité à Georges.

Malgré cela, Georges en arriva à douter de sa femme : est-elle réellement attachée à lui, sincèrement, ou son coeur est-il là bas, à Beyrouth, chez ses parents et son frère ?

Cette suspicion la déchire : comment Georges peut-il douter d'elle, comment ne percevait-il pas tout l'amour qu'elle



Mathilde et Georges, à l'occasion d'un de leurs fréquents voyages en Europe. Ici à Venise, place Saint Marc.



En famille : au premier plan, Soeur Catherine Ged et sa soeur, Virginie Chelhot, née Ged, mère de Mathilde. Au second plan, Mathilde entre sa soeur, la Marquise Guitta de Sahb, ma mère, et son frère Chucri.

lui porte? Elle pleure en silence et ne change rien à son attitude à l'égard de Georges. Elle refuse les cadeaux somptueux qu'il veut lui faire, les biens immobiliers qu'il veut inscrire à son nom, car son amour est désintéressé.

La guerre a décuplé sa fortune, mais sa santé s'affaiblit. Il est touché par la constance de l'amour de Mathilde. Il ne met plus en doute son désintéressement et multiplie les témoignages d'amour et de gratitude à son égard.

Mathilde me racontait combien les années 1942 et 1943 furent tourmentées, sans que la fortune croissante de Georges pût y porter quelque adoucissement.

J. K., fondé de pouvoir de Georges, travaillait chez lui depuis de nombreuses années. Célibataire endurci, il était comme son patron, acharné au travail. Redouté pour son mauvais caractère, il terrorisait employés et clients. Pourtant, Georges se reposait sur lui lors de ses nombreux voyages car il était dévoué et fidèle.

Georges voulut récompenser ces années de dévouement et lui offrit spontanément de l'associer à ses affaires. Mais, soudain, J. K., qui n'avait pourtant rien demandé, se révéla exigeant, sans aucune appréciation du geste généreux de Georges, et posa des conditions inacceptables. Puis, brusquement et sans préavis, il quitta le bureau et Alep, ayant retiré de la caisse le compte exact de ses indemnités.

Georges en fut profondément affecté, d'autant plus que J. K., ayant choisi de s'établir à Beyrouth, se lia avec ses rivaux. Il se prit pour un second Georges Salem ; il crut que la spéculation lui permettrait d'amasser rapidement une grosse fortune. Mais il échoua et finit tristement. Après le décès de Georges, Mathilde en eut connaissance et lui fit parvenir discrètement une aide financière.

Presque en même temps que J. K., une jeune orpheline, à leur service depuis de nombreuses années, disparut aussi. Illettrée mais très capable, elle les servait avec un dévouement total, tout en amusant Georges par sa timidité farouche. Comme ils l'aimaient et l'estimaient, Georges et Mathilde lancèrent des recherches pour la retrouver, mais en vain.

Ce furent des jours sombres et tristes. Au désespoir de Mathilde, Georges était en proie à la mélancolie et ne trouvait plus de goût au travail et à la vie. Un jour, au bureau, silencieux et amer, il regardait vaguement par la fenêtre l'animation de Khan el Goumrog. Son nouveau comptable voulut le dérider : "Monsieur Georges, la dernière expédition de fil vient d'être liquidée ; elle vous laisse un million de livres de profit" Cela représentait un montant considérable, 400.000 dollars de l'époque. Sans même se retourner, il haussa les épaules et laissa tomber tristement : "Et pourquoi, à quoi cela va-t-il servir?"

Mais le Seigneur savait comment se servir de cette fortune. Peut-être, à partir de ce jour, Georges se prit-il à rechercher comment en faire le meilleur usage, et le germe qui devait donner naissance à la Fondation fut-il alors déposé en son cœur.

Monseigneur Isidore Fattal, nommé en 1943 Métropolitain Grec Catholique d'Alep, avait conquis en peu de temps le cœur de Georges et de Mathilde par son désintéressement, son humilité, son âme d'apôtre. Georges lui fait part de son intention de fonder à Alep une oeuvre charitable. Il y a déjà des orphelinats, des hôpitaux ; que faire? Mgr Fattal, ancien aumônier de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, passionné de l'apostolat en milieu ouvrier, lui suggère la création d'une école professionnelle. Georges est séduit par l'idée : il veut y consacrer toute sa fortune. Mathilde l'encourage de tout son cœur. Non seulement une Ecole Professionnelle, mais encore une cité ouvrière, une cité de Dieu. Des habitations ouvrières,



*Portrait posthume de Georges Salem.
Toile de l'artiste alépin, Alfred Bakhache.*

serrées autour d'une Eglise, une Ecole Professionnelle, un Hôpital.

Ils commencèrent l'achat de vastes terrains au Nord de la ville. Hélas, le 26 octobre 1944, la mort soudaine de Georges à Beyrouth, à l'âge de 56 ans, vint interrompre ce projet grandiose.

Mais Georges avait prévu cette fin soudaine. Par son testament il instituait une Fondation qui porterait son nom. Il lui léguait, outre les terrains déjà acquis, le tiers de ses biens meubles : le maximum autorisé par la loi Syrienne. Il en confiait l'exécution à Mgr Fattal et à Mathilde, co-Présidents de la Fondation.

J'ai entendu des gens médire de Georges Salem, s'apitoyer hypocritement sur le sort de ma Tante. Certes sa vie ne fut pas facile, elle souffrit de l'absence d'enfants à leur foyer, de la maladie de son mari qui le rendait parfois difficile. Mais elle l'aima d'un amour total, et l'amour permet de tout supporter. Et Georges l'aima et lui fut fidèle. Il était fier d'elle, de sa beauté, de sa distinction, de sa culture, de son élégance. Il était même jaloux au point de supporter difficilement l'habitude du baisemain en Europe.

J'ai peu connu Georges Salem ; j'ai dit que mes parents nous tenaient à l'écart quand il nous rendait visite pour ne pas aviver ce sentiment de frustration qui l'attristait. Mais il eut finalement des centaines, des milliers d'enfants, au lieu de ceux que Dieu ne donna pas à son foyer.

Je peux néanmoins répondre à ces médisants qu'ils se trompent car Georges avait de nombreuses qualités humaines. Celui que certains décrivent comme un ogre se laissait attendrir par la misère humaine. Et grande, et surtout discrète, était sa générosité. Ayant perdu son unique frère miné par la tuberculose, il aidait tous les cas, encore nombreux à l'époque, qu'on lui signalait.

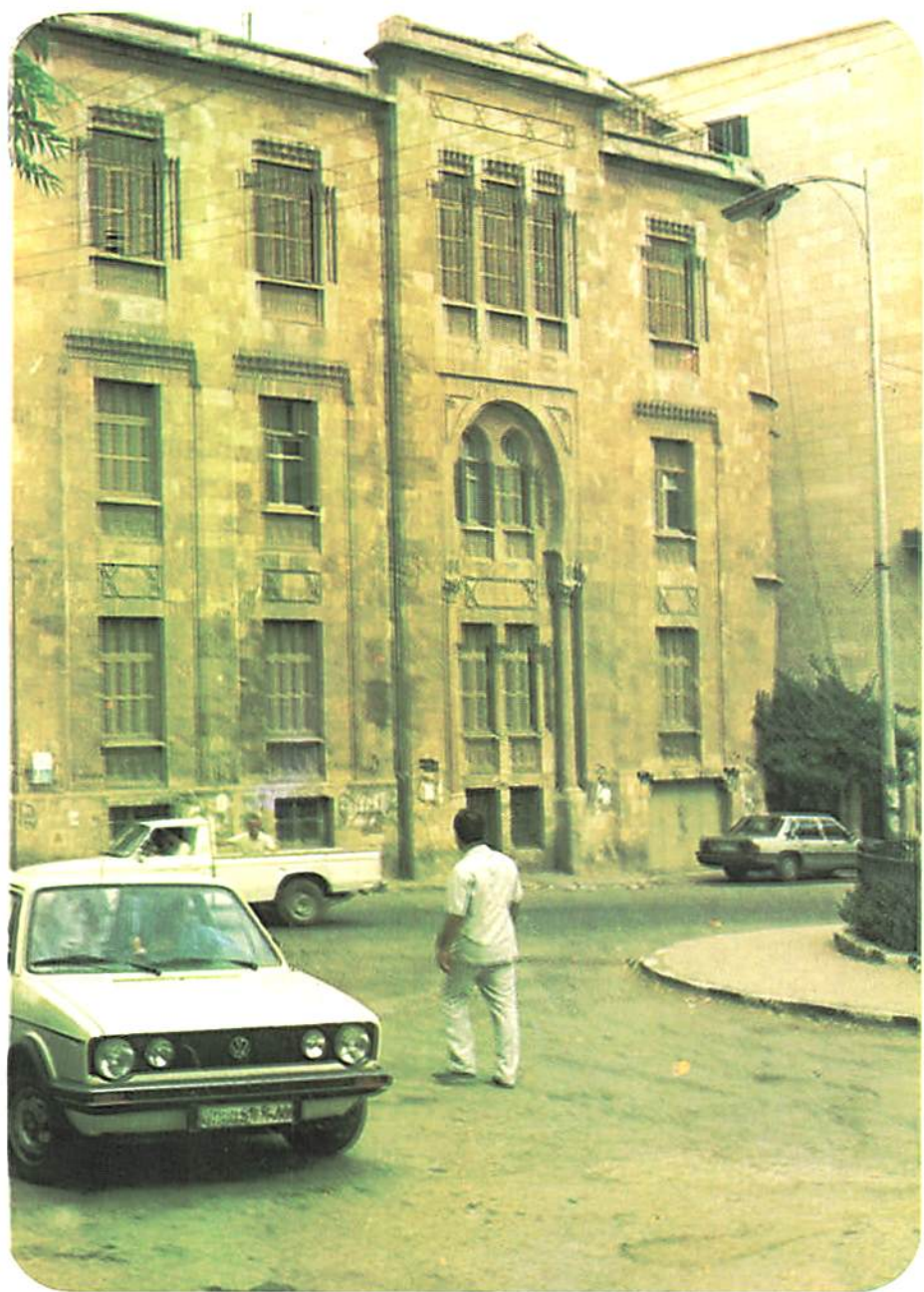
Il ne tirait aucune gloire, aucun orgueil de ses brillants succès. Il ne parlait jamais de sa fortune, pourtant l'une des plus considérables de Syrie et du Liban, et entièrement acquise par sa ténacité. Au "je" triomphant, il préférait le "nous" modeste et anonyme quand il devait parler d'affaires en dehors du bureau.

Georges vouait une dévotion particulière à la Vierge et tenait à faire abstinence les samedis, rejoignant sa femme dans le culte de notre Mère du Ciel.

Depuis l'établissement de sa société en 1904, il fut toujours un travailleur infatigable, même après la première guerre mondiale, quand sa fortune fut bien établie. La crise de 1929 devait l'obliger à redoubler d'efforts pour se maintenir à flot : à peine avait-il conclu un achat que des agents d'autres fabriques japonaises, anglaises ou indiennes venaient lui proposer les mêmes produits à des prix inférieurs. Il devait mener une course effrénée contre la baisse des prix, en faisant tout pour vendre avant ses concurrents, avant même que ses marchandises ne soient débarquées à Alexandrette, le port du Nord Syrien à l'époque.

Il lui arrivait très fréquemment de quitter Alep en voiture à l'aube, pour Tripoli et Beyrouth, au Liban, puis Damas, Homs et Hama en Syrie, pour vendre les marchandises en dépôt, celles même en route, et rapporter les traites signées, à remettre le lendemain aux banques. C'était un périple de huit cents kilomètres, accompli souvent en une journée. De la dernière étape, il téléphonait le soir à son bureau, demandant à ses employés de l'attendre, pour leur dicter les expéditions du lendemain. On comprend bien qu'à ce rythme, il devait changer de voiture tous les ans, tous les deux ans au plus.

Ma Tante me racontait qu'à l'occasion d'un bal, particulièrement réussi, au Club de l'Union Française, la soirée s'était prolongée jusqu'à quatre heures du matin. Ils avaient quitté la fête avec un de leurs amis, R.G., banquier, et son



La façade de l'immeuble que Georges construisit en 1933 à Alep, où il vécut avec Mathilde et où elle mourut.

épouse. A onze heures du matin, Georges et R.G. se croisent à l'entrée de Khan el Goumrog où tous deux avaient leurs bureaux. R.G. s'étonnait ironiquement de la paresse de Georges, mais Georges de lui répondre : "Je viens de rentrer d'Alexandrette!" Après deux petites heures de repos, son chauffeur l'y avait conduit, un voyage de deux heures, où il avait réglé des affaires en suspens avant de se rendre, imperturbable, à son bureau.

On me raconte aussi qu'un jour, un cargo japonais était entré au port d'Alexandrette avec les initiales de Georges E. Salem peintes sur le flanc. Toute la cargaison lui était destinée.

On comprend ainsi aisément que les statistiques établies par les services économiques du Haut Commissariat Français au Levant, en 1941-42, mirent en évidence que Georges Salem, à lui seul, importait 40 % du total des importations de l'Union Economique Syro-Libanaise en fils de coton, fils de rayonne viscosse et tissus de coton. Tâche colossale, s'il en fut, et qui contribua à affaiblir l'organisme de Georges, déjà diabétique.

Il profitait de ses voyages d'affaires annuels en Europe avec Mathilde, pour suivre une cure de repos à Vichy ou à Bad Gadstein.

J'ai essayé de peindre l'homme avec lequel Mathilde vécut vingt-deux ans et que la mort lui enleva en une seconde, à Beyrouth, au matin du 26 octobre 1944, alors qu'il se sentait nettement mieux et qu'ils projetaient de se rendre en Egypte où ses affaires l'appelaient.

Ma Tante fut inconsolable. Comme elle a dû souffrir tout le long de la route de Beyrouth à Alep, suivant le corbillard qui emportait vers la tombe celui qui était tout pour elle.

La maturité d'esprit, la dignité, le courage de cette jeune veuve de quarante ans firent l'admiration de tous. Elle

prit le deuil, mais refusa d'en imposer certaines contraintes à son entourage. Nos coutumes, alors, étaient très strictes. On n'offrait rien aux visiteurs, ni café, ni cigarettes. Elle était au-dessus de ces conventions, et disait : "Je prends bien le café quand je suis seule. Pourquoi en priver ceux qui se donnent la peine de venir partager ma douleur et me consoler?"

Elle fait fondre son anneau de mariage en or en deux plus fins, et fait graver à l'intérieur des deux la date de son mariage, 15 août 1922, et Jésus sur l'un, Marie sur l'autre.

On lui signale un jeune homme de condition modeste, prénommé Georges comme son époux, sacristain dans une église voisine, de faible santé, présentant un début de tuberculose. Mathilde s'attache à le soigner : il viendra déjeuner tous les jours chez elle. Elle apprend que le champagne peut contribuer à le fortifier : elle lui en fait servir tous les jours.

Le jeune Georges sera sauvé. Il émigrera plus tard pour chercher fortune en Amérique. Il lui adressera ses vœux à toutes les fêtes. Il réussira, se mariera, et lui postera des photos de baptême de ses enfants.

Se croyant indésirable, Elias Salem voulut quitter la maison que Georges avait léguée à Mathilde. Elle s'y opposa sincèrement, lui disant qu'il lui rappelait cet époux qu'elle aime tant. Mais sa fille Antoinette Kandala le prit chez elle pour le soigner car il était âgé et malade.

Lors des formalités de la succession, du partage de cette fortune considérable investie à travers les continents, en Syrie, au Liban, en Angleterre, en Suisse, en Egypte, en Palestine, Mathilde fit preuve d'un désintéressement qui fit l'admiration de sa belle-famille à qui des langues malveillantes faisaient craindre une main-mise de sa part, elle qui était au courant de toutes les affaires de son époux. Elle refusa tout avantage personnel.



*Portrait de Elias Naoum Salem, père de Georges.
Toile de l'artiste alépin Nadim Bakhache.*

Elle fit d'abord exécuter le testament de son époux en faveur de la Fondation, des nombreuses oeuvres de bienfaisance d'Alep, et de ses employés. Puis elle surveilla le partage rigoureux entre son beau-père et elle, répondant avec mépris à ceux qui osaient lui suggérer de profiter de la situation pour augmenter sa part : "Cela me rendra-t-il Georges?"

L'admiration de son beau-père, de ses belles-soeurs et de leur famille, leur confiance et leur amour lui furent définitivement acquis. Elle devint leur conseillère, leur confidente.

Le 20 décembre 1944, son beau-père, touché par la fidélité de Mathilde au souvenir de son époux, par son dévouement à la Fondation naissante et par son désintéressement, fait conjointement avec elle, don à la Fondation de la part qui leur revient des investissements de Georges en Angleterre, près de 150.000 livres sterling de l'époque.

Par testament, Elias Naoum Salem fera don à la Fondation d'un montant additionnel de 1.500 livres turques or.

Elias Salem lui laisse aussi volontiers la firme Georges Salem, qu'elle veut maintenir, pour que reste vivant le nom de Georges. Avec intelligence, mesure, droiture, elle dirige cette affaire, ayant en vue le sens du service avant celui du profit. Elle impose cet état d'esprit à la firme dès le début de sa prise en charge.

Elle accepte de continuer l'association de son époux, pour une partie de ses activités, avec des hommes d'affaires d'Alep. Du vivant de Georges, ceux-ci devaient se contenter d'exécuter les directives de leur grand associé. Mais à l'arrivée de Mathilde Salem, ils se lancèrent dans des entreprises hasardeuses à caractère spéculatif. Elle s'en rendit compte et leur demanda des explications. L'un d'eux lui répondit avec suffisance qu'ils allaient faire fortune très

rapidement et se retirer ensuite des affaires, et qu'ils lui faisaient la faveur de la garder comme associée. "Quel avantage avons-nous à travailler avec vous?" conclut-il avec morgue.

Je commençais alors à travailler dans la firme et fus très impressionné par le calme et l'assurance de ma Tante qui lui répondit posément : "Mon mari m'a appris à ne pas m'enivrer d'un grain de raisin (expression arabe équivalente au proverbe français : il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué) ; Je ne conçois pas les affaires de cette façon." Elle convie alors ses avocats et les prie d'étudier de suite l'annulation de l'association, voulant se réserver uniquement les activités de la firme que Georges avait établies. Deux jours plus tard, ses avocats se firent l'écho des bénéfices mirifiques que les associés leur ont fait entrevoir, voulant ainsi tester la résolution de ma Tante. Elle fut inébranlable ; l'association fut dissoute.

L'avenir lui donna raison : l'or de l'Eldorado fondit comme neige au soleil, les anciens associés durent essuyer de lourdes pertes, alors que les activités traditionnelles de la maison Georges Salem prospéraient lentement, mais sûrement.

Elle gagna ainsi l'admiration et le respect de ses avocats, Maîtres Azzat Saqqal et Naoum Sioufi. Juristes intègres et compétents, ils devinrent tous deux Bâtonniers de l'Ordre à Alep, puis Ministres, tout en restant membres actifs et dévoués du Conseil d'Administration de la Fondation. Cette estime et ce respect furent partagés par les Banques de la place, les sociétés mondiales avec lesquelles elle traitait, les autorités économiques du pays.

Elle joint à la recherche du progrès un esprit de mesure, une lucidité dans l'examen des problèmes, une indulgence à l'égard des faiblesses des hommes. Elle refuse des affaires nouvelles qui pourraient accaparer son temps et l'empêcher de se consacrer à ses oeuvres, mais développe l'affaire



Monseigneur Isidore FATTAL
Métropolitite d'Alep de 1943 à 1961.
"Le bon Pasteur".



Monseigneur Fattal entre Mathilde et le Père Bourghol, directeur de l'Orphelinat de la Communauté grecque, à l'occasion de la première communion des enfants. Au 3ème rang, 2ème et 3ème à partir de la gauche, ma Mère et ma sœur Ghislaine.



Mathilde avec la fanfare de l'Orphelinat.

textile. Elle crée des ateliers de préparation et des entrepôts qui, dans leur simplicité, sont des modèles d'organisation et de perfection technique. Ils firent l'admiration des sociétés qui nous fournissaient en matières premières.

En juin 1945, j'avais terminé mes études secondaires et je m'interrogeais sur mon avenir. Elle me proposa de travailler à la firme Georges Salem. Elle me dit avec franchise : "Ne t'attends à aucun privilège. Tu devras commencer comme le plus petit employé et tu graviras les échelons si tu le mérites. Tu seras alors associé à la direction, puis directeur, puis mon associé et après moi, tu seras propriétaire de la firme." Ces promesses furent tenues, chacune en son temps ; la dernière, hélas, prématurément.

Fin 1945, elle se rend en Egypte, accompagnée de Maître Sloufi et de ma soeur Ghislaine pour liquider la succession de son époux. Elle pense avant tout à la Fondation que Georges l'a chargée de réaliser. Elle visite les écoles professionnelles au Caire, à Alexandrie. Elle admire celles dirigées par les Pères Salésiens de Don Bosco, spécialistes de l'enseignement professionnel et de l'apostolat en milieu ouvrier. Elle leur propose de prendre en charge la future oeuvre. Mais les Salésiens sont très recherchés à travers le monde et il faudra discuter de ce problème à Turin avec la direction générale de la Congrégation.

Sur la voie du retour, elle s'arrête en Terre Sainte, à Jérusalem, où elle s'était déjà rendue en pèlerinage avec Georges. Elle fait don de sa vie à Dieu et y puise la force de mener à terme sa mission.

Retour à Alep. Elle reprend sa vie active, consacrant le plus clair de son temps à l'Orphelinat grec catholique de garçons, dont Mgr Fattal lui avait confié la charge, peu après la mort de Georges. Il était prévu que ces garçons seraient les premiers élèves de l'école professionnelle. Elle se donna corps et âme à cette lourde tâche car l'orphelinat, tenu par des hommes, était loin de représenter un foyer idéal pour ces

enfants. Tante fait appel à un groupe de dames, volontaires dévouées et en fait un établissement modèle. Tout est nettoyé, peint, rajeuni. A longueur de journées, on coupe de nouveaux draps, on bourre des matelas confortables, on taille des vêtements, on s'occupe de l'instruction et de l'éducation de ces enfants. Mathilde les emmène elle-même, un à un, chez le médecin, le spécialiste. Son amour maternel inemployé y trouve un champ d'action. Pour ces petits, c'est un conte de fées qu'ils vivent, c'est un ange que la Providence leur envoie. Elle est une mère pour chacun d'eux ; elle est si heureuse de les voir revivre, s'épanouir, regarder la vie sans honte et sans complexe. De ses propres mains, elle confectionne pour eux friandises et gâteaux et partage leurs repas à l'occasion des fêtes.

Automne 1946, elle décide de se rendre en Europe et me demande de l'accompagner. Elle voulait surveiller la liquidation de la succession de Georges, reprendre contact avec les sociétés avec lesquelles la firme traite, me présenter à leurs dirigeants et obtenir à Turin que la Congrégation Salésienne dirige la future école professionnelle. Un tel voyage n'était pas facile au lendemain de la guerre, dont les traces horribles se faisaient voir partout. Partis de Beyrouth à Marseille par mer, en Octobre, nous revînmes en mars 1947, ayant accompli pleinement la mission. Nous visitâmes la France trois fois, la Suisse deux fois, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie.

L'étape anglaise était cruciale. Nos relations avec la Société Lustre Fibres, Limited, à Coventry, filiale du groupe mondial Courtauld pour l'exportation des fils textiles, représentaient notre plus importante activité commerciale.

Ma Tante tenait à reprendre contact avec les dirigeants et à les assurer de sa volonté de continuer pleinement notre activité, comme au temps de son époux. Par ailleurs, Georges avait constitué un portefeuille important d'actions anglaises des plus solides sociétés industrielles, dont Courtauld. Il fallait rencontrer la grande firme de "Sollicitors", Linklater & Paynes, qui avait en charge le paiement des droits de succession, et



17 Octobre 1946, Marseille. Promenade sur la Cannebière.

le transfert au nom de la Fondation de tout le portefeuille, ma Tante et son beau-père ayant fait don à la Fondation de la part qui leur en revenait.

Tout cela fut mené à bon terme. Mais je devais rester plus longtemps en Angleterre, me rendre à Coventry, à Manchester, en Ecosse, et visiter d'autres firmes avec lesquelles la Maison Georges E. Salem ou mon père entretenaient des relations d'affaires.

Ma Tante ne connaissait pas l'anglais à fond. La vie d'après-guerre était dure et le climat peu agréable en cette fin d'automne. Elle préféra retourner à Paris où elle put voir des amis de son époux. Je l'y rejoignis la veille de Noël et elle m'annonça avec joie qu'elle avait fait la connaissance de monsieur Ohannès Magarian et de son épouse, née Afifé Chelhot, une cousine éloignée de la branche des Chelhot d'Istanbul. Ce fut le coup de foudre de l'amitié, le départ de relations affectueuses et sincères que la mort seule vint interrompre. Elles se poursuivront entre ma famille et leurs deux enfants Janine et Albert Magarian, puis, après leur mariage, avec leur famille. J'aurai l'occasion de les mentionner par la suite.

Le réveillon de Noël me permit de faire la connaissance de toute la famille Magarian et de leurs alliés, au cours d'une soirée mémorable dans leur maison si accueillante d'Enghien.

A Turin, Mathilde Salem ne parvint pas à faire partager d'emblée son enthousiasme aux responsables de la Congrégation Salésienne, réticents à prendre la direction d'une Oeuvre qui ne leur appartenait pas. Mais à Rome, l'efficace et discrète intervention du très regretté Monseigneur Acace Coussa, Assesseur à la Sacrée Congrégation pour les Eglises Orientales, moine basilien aleppin, futur Cardinal et Préfet de la Congrégation, rassura la direction générale des Pères. Salésiens.

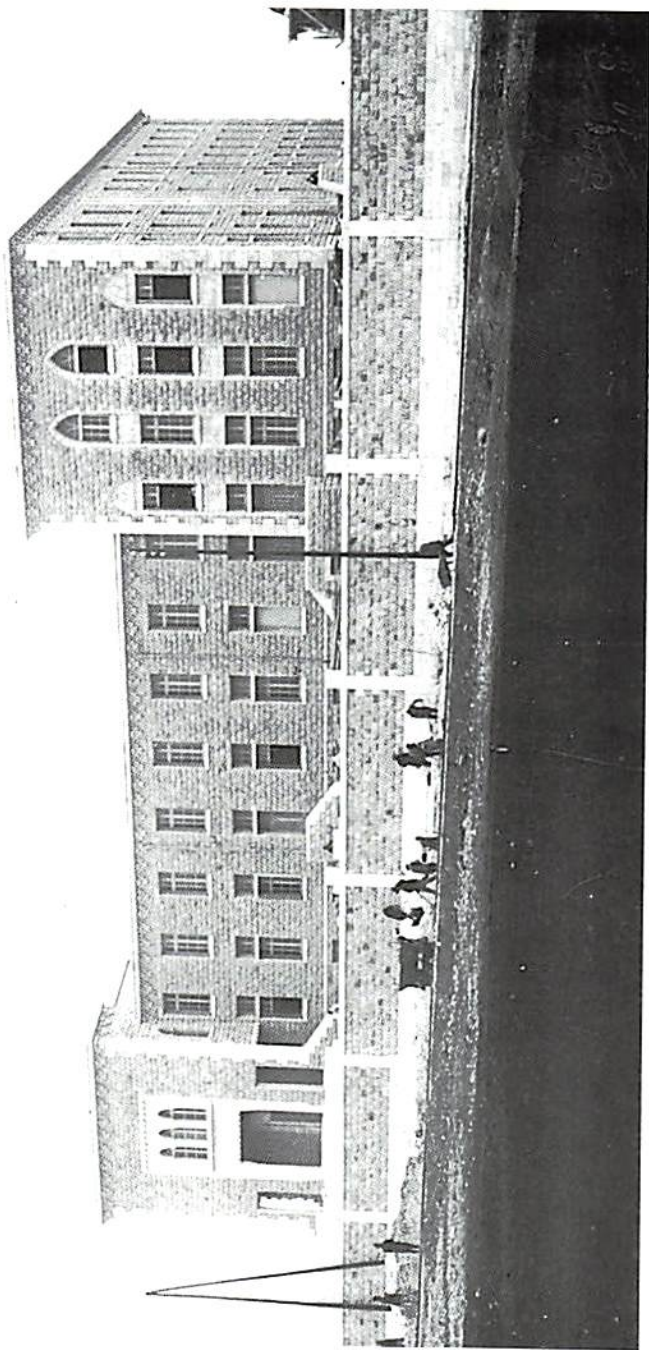
Il obtint aussi pour ma Tante une audience spéciale du Saint-Père Pie XII. Je l'accompagnai. Nous nous agenouillâmes lors de l'entrée si Impressionnante du Saint-Père. Il nous demanda de nous relever et interrogea ma Tante sur son Oeuvre puis il se retourna vers moi : "Qui est ce jeune homme?". Elle lui répondit : "C'est mon neveu, Saint-Père, il m'aide dans mon travail et mes Oeuvres". Alors, me regardant profondément :

- Quel âge avez-vous, mon enfant?
- Dix-neuf ans, Saint-Père.
- Vous avez beaucoup de temps pour faire du bien, me dit-il.

Puis il nous donna sa bénédiction, étendant les bras pour appeler sur nous les grâces de l'Esprit-Saint. Il fit sur nos têtes inclinées un grand signe de Croix : "Je vous bénis ma fille ainsi que toutes vos Oeuvres, toutes vos Intentions et tout ce qui vous touche." Emus, nous baisons avec ferveur l'anneau du Pêcheur. Nous recevons de beaux souvenirs : des chapelets, des médailles.

Réconfortés par les bons résultats de ce voyage, nous reprenons une activité intense à Alep dès notre retour, en mars 1947. Ma Tante reprend son service à l'Orphelinat de la Communauté Grecque et retrouve avec joie ses enfants aimés. Elle multiplie les réunions avec ses avocats et conseillers éminents, Maîtres Azzat Saqqal et Naoum Sioufi, en présence de Monseigneur Isidore Fattal. Elle poursuit l'exécution du testament de son époux et la répartition de sa fortune aux ayants droit, en premier lieu à la Fondation.

Le premier Conseil d'Administration de la Fondation est constitué. Il regroupe autour de son Excellence le Métropolite Isidore Fattal et de Mathilde Salem, co-présidents, leurs Excellences Sélim Jambart et Edmond Homsy, anciens ministres, les infatigables Maîtres Azzat Saqqal et Naoum Sioufi et l'ingénieur Charles Jarmak. Ce fut un grand honneur pour moi d'être, depuis lors, convié à assister à ces réunions comme "petit secrétaire".



Le Collège Champagnat des Frères Maristes tel que la Fondation l'avait acquis en 1947.

De son vivant, Georges Salem avait commencé l'achat à Aïn el Tall, à six kilomètres au nord d'Alep, de vastes terrains pour y construire la "Cité de Dieu". Mathilde poursuit cet achat pour constituer un domaine cohérent de cent hectares pour la Fondation. Mais les transports en commun faisant défaut à l'époque, on se demandait si l'éloignement n'allait pas poser de nombreux problèmes et freiner le développement de l'Ecole Professionnelle par laquelle on devait commencer.

Certaines personnes suggéraient à ma Tante d'établir l'Oeuvre au Liban où plus de facilités seraient offertes. Elle refusa de suite : "Georges a surtout réalisé sa fortune en Syrie, à Alep. C'est ici en Syrie, sa patrie, à Alep, sa ville natale et nulle part ailleurs que l'Oeuvre sera édifiée, au service de toute la population d'Alep et de la Syrie."

Vers 1933, les Frères Maristes avaient construit à Alep, un très beau collège, le Collège Champagnat, qui dispensait un enseignement du primaire au secondaire et où j'avais eu le privilège de faire mes études. Il se trouvait dans un beau quartier de la ville, en bordure d'une de ses plus belles avenues, mais jouxtant d'un côté un quartier populaire. Quoiqu'inachevé, le bâtiment, entouré de vastes cours d'une surface de près de dix sept mille mètres carrés, abritait plus de huit cents élèves. Par suite de problèmes consécutifs à la fin du mandat français sur la Syrie en 1945, le Collège Champagnat restait fermé. La Congrégation Mariste s'était lourdement endettée pour le construire. Désespérant de pouvoir un jour y reprendre leur noble mission, les Frères décidèrent de le vendre. Un rêve de ma Tante se réalisait. Elle en avait fait part à l'Archevêque syrien catholique d'Alep, Monseigneur Habib Naasani, en constatant que le collège restait fermé depuis deux ans. Celui-ci lui avait déconseillé de nourrir une telle chimère car la Congrégation Mariste ne voudrait jamais se séparer de ce beau domaine, témoin de tant de sacrifices et de dévouements. Et voilà que la Providence répondait à ses vœux.

Monseigneur Fattal et le Conseil d'Administration partagèrent son enthousiasme et l'achat fut rapidement conclu pour la somme de vingt deux mille livres turques or. Nos chers Frères eurent la consolation de voir leur belle école rester en de bonnes mains, continuant leur noble mission.

Entre-temps, les rapports avec la Congrégation Salésienne se poursuivaient de Rome sous la discrète impulsion de Monseigneur Acace Coussa. Les délégués de la Congrégation multiplièrent les visites à Alep. L'achat du Collège Champagnat fit tomber toutes leurs réticences.

Le Révérend Père Inspecteur (Provincial) de la Congrégation pour le Moyen-Orient, Don Sante Garelli, était un homme très réservé et méfiant. Ce caractère s'était développé lors des missions très délicates que le Saint-Siège lui avait confiées. A une réunion du Conseil de la Fondation, alors qu'il multipliait les réserves et les réticences, je le priai de nous en expliquer les motifs. Il me répondit brusquement que je ne pourrais pas comprendre. "Vous me prenez pour un crétin!" lui lançai-je à brûle-pourpoint. Cette peu diplomatique explosion juvénile fit éclater de rire tous les membres du Conseil et l'atmosphère se détendit.

1948 fut l'année du premier chantier à l'Ecole. Une école professionnelle nécessite une autre répartition des locaux qu'une école normale. Un internat devait être créé. La Congrégation présenta ses plans. Sous la dynamique impulsion de l'Ingénieur Charles Jarmak, on abattit des cloisons pour en dresser d'autres. Il fallut créer des salles de bain pour l'internat, des préaux dans les cours, achever le beau mur de clôture, construire une entrée monumentale, clôturer un ancien préau pour en faire une salle de réunions, planter un jardin, aménager un appartement d'honneur pour l'usage de l'Archevêque Président de la Fondation s'il voulait un jour venir s'y reposer, pour loger le Révérend Père Inspecteur ou des hôtes de marque de passage, etc... On commanda des meubles : lits, armoires, bureaux, tables de

nuits, bancs, établis, etc..., pour loger quinze Pères et Frères Salésiens, soixante internes et des externes. Les neveux de Georges Salem, Emile et Marcel Battikha, ébénistes de renom, exécutèrent ces meubles dans leurs ateliers.

L'atelier de couture rouvrit, dans la maison de Mathilde, cette fois, avec la généreuse collaboration des dames patronnesses. Des centaines de mètres de tissus furent acheminés des souks à la maison. On mesura, on coupa, on cousut des draps de lit, des serviettes, des nappes de table, des rideaux, sans oublier le précieux linge d'église, dans un joyeux brouhaha, interrompu de temps en temps par la récitation d'une prière commune, par une dizaine de chapelets et par le traditionnel café et friandises.

L'été 1948, ma Tante me délégua en Italie avec le Père directeur de l'Ecole don Jacob Hélou, pour l'achat des nombreuses machines et de l'équipement.

Le programme des Pères Salésiens était très ambitieux. L'école comprendrait des ateliers de mécanique, d'imprimerie et de reliure, de menuiserie, d'ébénisterie, de couture, de cordonnerie. On n'oublierait pas la fanfare, ni la machine à préparer le fameux café "espresso".

Nous nous rendîmes à Rome, à Milan où la plus grande partie du matériel fut achetée, puis à Turin où nous présentâmes un compte rendu de nos activités au Révérend Père Général de la Congrégation, Don Ricaldone.

Je visitais de nouveau Rome pour tenir Monseigneur Coussa au courant de l'avancement du projet. Je trouvais chez lui le très regretté Wilfort Baly qui s'offrit à superviser l'expédition des machines et du matériel, groupant tout en un seul envoi et nous économisant de ce fait des frais considérables. Depuis ce jour, Wilfort Baly n'a cessé de s'intéresser à la Fondation, ne manquant aucune occasion de mettre à notre disposition sa vaste expérience et ses précieux conseils. Il fut conquis par la grandeur d'âme de ma Tante.

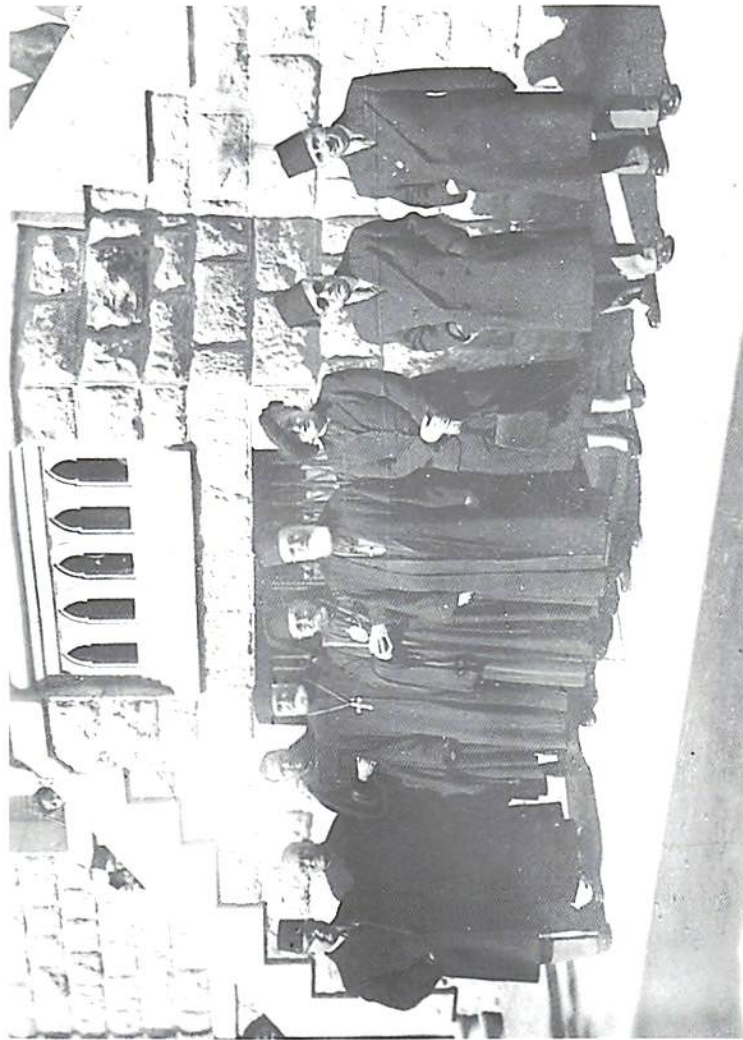
C'est à son bureau d'ingénieur que nous devons les plans si beaux de l'Eglise Sainte Mathilde, d'une architecture moderne, élégante et audacieuse. Notre cher Wilfort refusa pratiquement toute rémunération, n'acceptant que les frais d'étude et de voyage de ses collaborateurs. Plus tard, il inclut la Fondation dans la liste des Oeuvres qu'il faisait bénéficier de ses dons.

Avec son épouse Gabriella, si fine et si délicate, il faisait de chaque séjour de ma Tante en Italie une des étapes les plus agréables du voyage. Mais, hélas, sa disparition prématurée en 1965, ne lui permettra pas de prier dans l'Eglise Sainte Mathilde.

Mon retour à Alep coïncide avec l'inauguration de la première année scolaire 1948-1949. Là, une cruelle déception attendait ma Tante au lieu de la grande joie qui aurait dû fleurir en ce jour.

J'ai dit que dès la mort de Georges Salem, en accord avec Monseigneur Fattal, ma Tante avait pris en charge, aux frais de la Fondation, la réorganisation de l'Orphelinat des garçons de la Communauté Grecque Catholique d'Alep, étant entendu qu'ils seraient les premiers élèves de l'Ecole Professionnelle. Or, à la dernière minute, des membres de la communauté firent pression sur Monseigneur Fattal pour qu'il renonce à ce transfert. La déception et la douleur de ma Tante furent profondes. Elle s'était habituée à l'idée que ces enfants qu'elle avait adoptés, à qui elle avait ouvert son coeur et voué ses forces avec passion, qu'elle connaissait un à un, seraient le noyau des élèves de l'Ecole. Mais voilà qu'ils lui étaient sèchement retirés, contre leur bien même : un métier sérieusement appris aurait assuré leur avenir matériel et en aurait fait des hommes utiles à la société et à la patrie.

Le démarrage de l'Ecole s'en ressentit. On avait freiné l'admission des élèves, comptant pour acquis le noyau de l'Orphelinat et voilà que les classes étaient clairsemées. De



1948. Visite de la Hiérarchie Catholique d'Alep à la Fondation.

De gauche à droite : Maître Naoum Sioufi, don Jacob Helou, premier directeur de l'Ecole, Père Antoine Gaffari, curé de la Paroisse Latine, Monseigneur Grégoire Hindié, Archevêque Arménien, Monseigneur Fattal, Monseigneur Habib Naasani, Archevêque Syriaque, Mathilde, Maître Azrat Saqqal, Mr Bakhache, comptable de la Fondation.

plus, la mentalité de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie n'était pas encore mûre pour l'appréciation de l'enseignement professionnel. Combien de fois n'ai-je pas entendu des parents ouvriers me dire : "Mon fils apprendra tout aussi bien le métier en apprentissage et rapportera en même temps un petit salaire à la maison." L'Ecole Professionnelle était en avance sur son temps, l'industrialisation de la Syrie n'ayant pas encore vraiment décollé. Mathilde accepta cette épreuve et souffrit en silence.

L'Ecole et ses problèmes ne lui firent pas perdre de vue les drames qui s'abattaient sur la patrie arabe. 1948 c'est l'année terrible du partage injuste de la Palestine, c'est la guerre sur la terre qui a vu le Christ prêcher la Paix et l'Amour, c'est le cortège funèbre de drames familiaux et individuels. Les réfugiés affluent dans les pays voisins de la Palestine meurtrie. Un camp s'élève dans la banlieue d'Alep. Ma Tante est volontaire. Son exemple entraîne d'autres dames qui vont se dévouer pour venir en aide à ces familles arrachées à leur foyer et qui ont tout perdu : des membres de leur famille, leurs biens, leurs maisons. Elle donne sans compter sa force, sa tendresse. Elle pourvoit à leurs premiers besoins. Elle leur ouvre sa maison, écoute leurs doléances.

La rentrée d'octobre 1949 vit encore la déception de ma Tante devant l'incompréhension de la classe ouvrière à l'égard de cette école moderne. Ne faisant rien à moitié et tout en s'occupant de l'achèvement de cette école, elle continua à se consacrer aux autres Oeuvres d'Alep.

En février 1949, ma soeur Ghislaine épousa Edmond Toutoungi. Ma Tante resta toute seule dans son appartement aidée par les deux fidèles Marie, sa femme de chambre et sa cuisinière. Elle se montra très généreuse à l'égard de ma soeur et la dota comme sa propre fille. Elle ne cessera par la suite de lui témoigner son affection et sa grande générosité, ainsi qu'à sa famille et en particulier à sa fille aînée Thérèse.

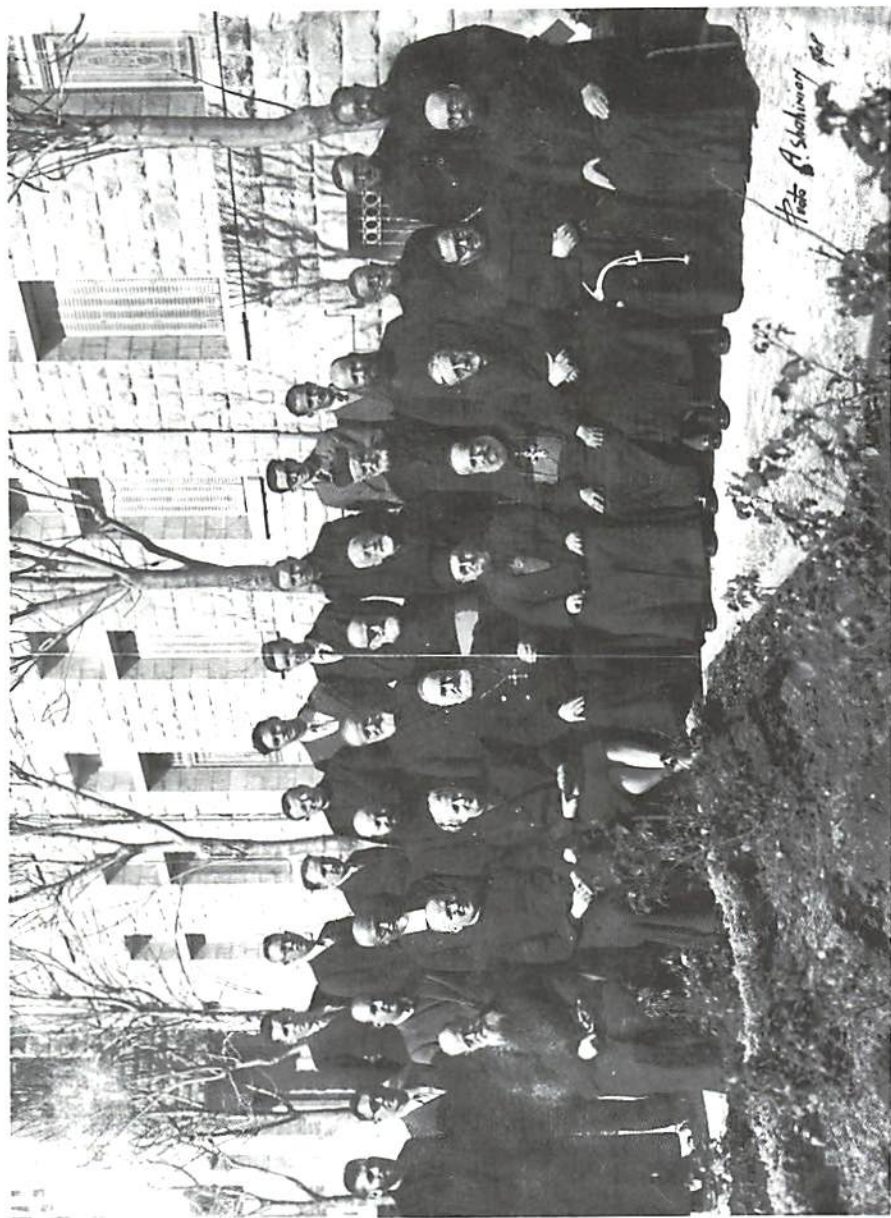
Mathilde Salem finit par penser à elle-même. Pour trouver une détente et surtout ne pas quitter Alep et ses Oeuvres même au plus fort de l'été, elle aménagea un jardin verger en banlieue, près des terrains acquis pour la Fondation. Elle y fit construire un petit pavillon et une piscine.

Ce serait mal connaître ma Tante que de croire qu'elle en avait fait une tour d'ivoire. Bien au contraire, elle en faisait profiter sa famille, ses amis, le clergé d'Alep et les Pères Salésiens. Elle recevait tout ce monde avec sa générosité coutumière et son hospitalité discrète. Dans cette atmosphère calme et fraîche, combien de personnes n'a-t-elle pas accueillies pour apaiser, rapprocher, consoler, encourager?

Ce jardin où elle a passé tant d'heures agréables, où elle vivait près de cinq mois par an dans une atmosphère familiale, simple, détendue, traitant la famille de son jardinier Ibrahim comme sa propre famille (elle était la marraine de ses deux filles, nées au jardin, et me demanda d'être le parrain de ses deux garçons, nés aussi en ce même endroit), elle a tenu, avant sa mort, à en faire bénéficier la Fondation à un prix symbolique. Ainsi, par delà la mort, elle voulut garder à ces lieux qu'elle avait tant aimés la vocation qu'elle avait commencé à leur imprimer de son vivant.

Elle renouvelait ses forces dans l'assistance quotidienne à la Sainte Messe, par le Sacrement de l'Eucharistie. Tout le temps à genoux, elle était la dernière à quitter l'église, après une profonde méditation.

Maîtresse de maison accomplie, elle en surveillait personnellement l'entretien ainsi que les réceptions qu'elle donnait. Elle faisait don à l'église de la Fondation de très beaux tapis et de meubles. Elle les remplaçait, se refusant les meubles et les objets luxueux qu'elle appréciait et qu'elle aimait. C'est après sa mort qu'un ébéniste renommé d'Alep me confia qu'elle lui avait demandé deux fois, à quelques années d'intervalle, de lui soumettre un devis pour de nouveaux meubles pour sa chambre à coucher mais qu'elle y



Visite de la Hiérarchie Catholique d'Alep à la Fondation.

renonça ensuite, lui disant : "Je donnerai plutôt cet argent aux pauvres, ils en ont plus besoin."

Elle traitait très humainement son personnel. Chaque soir, elle les appelait dans son boudoir pour la récitation du chapelet ou d'autres prières appropriées à la liturgie du jour. Sur son lit de mort, elle leur demanda pardon à chacun. Dans son testament, elle leur fit des legs. Marie Khacho, sa femme de chambre, devint carmélite après sa mort.

La même charité, le même esprit de justice prévalaient dans ses relations avec les employés de la maison Georges E. Salem, et, plus tard, avec les ouvrières de l'usine qu'elle fit construire. Chaque année, elle distribuait aux employés une part des bénéfices de la firme.

Il était difficile à une femme de se rendre dans la vieille ville où sont situés les bureaux. Aussi, tous les vendredis matins, elle réunissait chez elle ses fondés de pouvoir pour écouter le compte rendu de la semaine écoulée et décider de la marche des affaires. En outre, je lui faisais part, chaque jour, des faits importants.

C'est aussi dans sa maison que se réunissait chaque mois le conseil d'administration de la Fondation. Sa demeure était ouverte pour toute autre réunion qui aurait en vue de faire le bien. Elle recevait avec intérêt tout solliciteur mais ne se hâtait pas de répondre, demandant un délai pour réfléchir et étudier la demande.

Le 24 mai 1950, Elias Salem, le père de Georges, mourut à l'âge de 88 ans. La blessure causée par la perte de Georges se rouvrit et Mathilde souffrit à nouveau de la séparation de son époux bien aimé. En souvenir de lui, elle participa activement à l'organisation des funérailles de son beau-père et soutint ses belles-soeurs.

Elle finit pourtant par s'accorder des vacances à l'occasion de l'Année Sainte. Elle se joignit à la croisière du

Cercle de la Jeunesse Catholique en Europe et encouragea sa belle-soeur Antoinette, la soeur de Georges, et son époux M. Kamel Kandala à l'accompagner. Elle les entoura de soins affectueux. Ils n'oublieront jamais ce voyage et lui en garderont une vive reconnaissance.

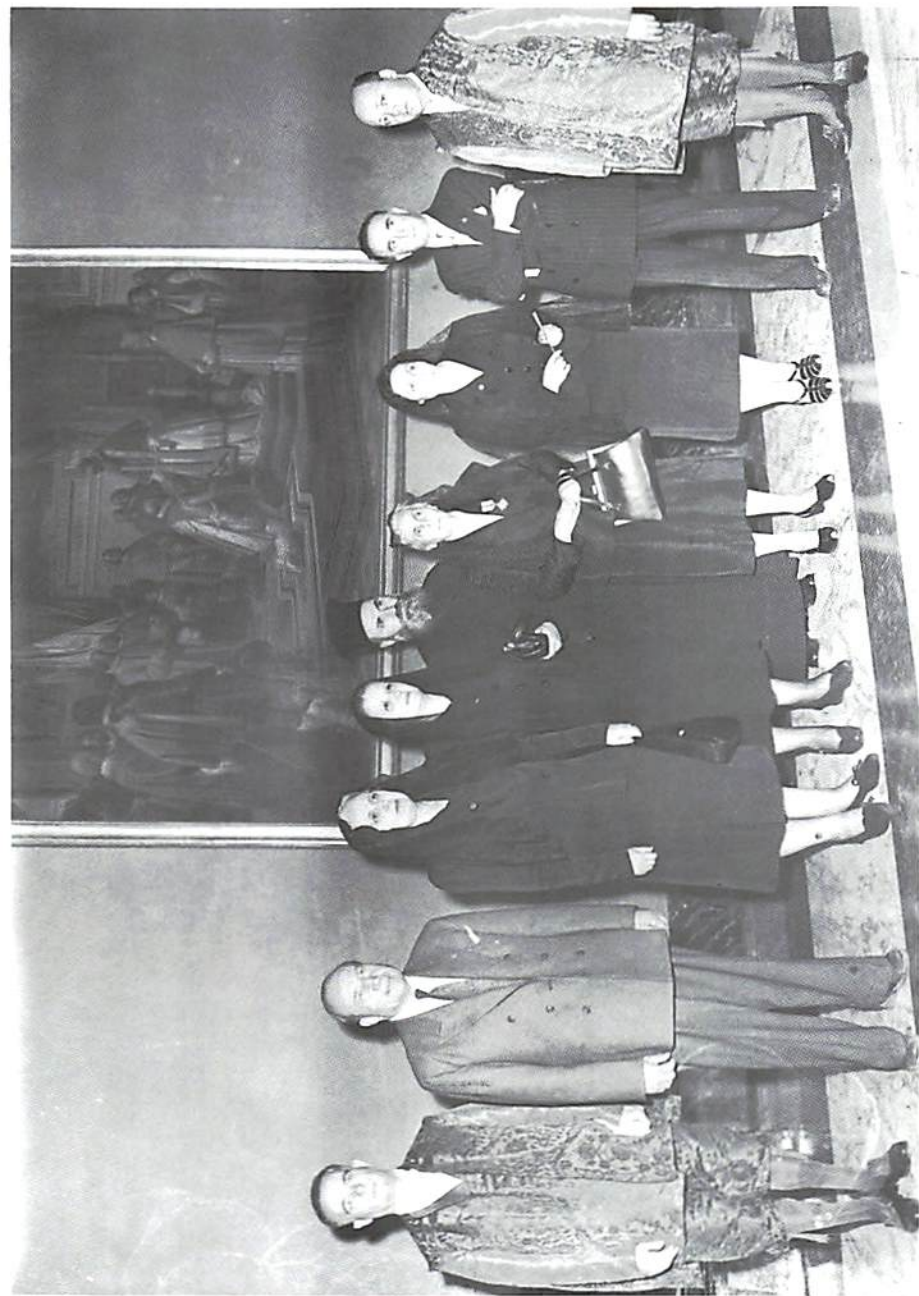
De mon côté, je me trouvais aussi en Europe pour voyage d'affaires. Je retrouvais ma Tante à Lyon, après sa cure à Vichy, pour l'achat des plus belles soies brodées d'or. Une fois rentrée à Alep, elle en fera de ses propres mains les plus beaux ornements sacerdotaux.

Ma Tante et sa belle-soeur prolongèrent leur séjour à Paris tandis que je rentrai à Alep.

En octobre 1950, la rentrée des classes n'apporta pas une progression notable du nombre des élèves à la grande déception de ma Tante.

Mathilde et Georges, sans enfant au foyer, menaient une vie mondaine et passaient de nombreuses soirées de la semaine dans les clubs de la ville. Le jeu en était le passe-temps traditionnel. Ma Tante s'y adonnait avec un groupe de personnes de la bonne société, délassément amusant qu'elle pratiquait avec maîtrise et esprit sportif. Après la période de deuil et une fois achevés les grands travaux de l'Ecole, elle céda aux instances de ses amis, dont sa belle-soeur Antoinette et se remit à jouer de temps en temps, chez elle ou au domicile de ses amis, plus jamais aux clubs. Les parties étaient toujours amicales, parfois animées. Il arrivait qu'elles se prolongeant tard dans la soirée. Les pertes n'étaient jamais bien grandes et on retirait souvent une bonne partie des gains pour les pauvres.

Monseigneur Fattal vouait à ma Tante un amour paternel et l'admirait profondément. Cet homme de Dieu suivait avec attention la vie de la co-présidente de la Fondation, appréciant le dévouement dont elle faisait preuve à l'égard de son prochain. Il voulut l'encourager d'avantage



1950, au Vatican, après l'audience Pontificale. De gauche à droite : Mr Jamal, Mathilde, Mme Zamroud, Monseigneur Acace Coussa, Mme Chewkatly, Mme et Mr Léon Mégarbané.

dans le chemin de la vertu où elle avait engagé sa vie et lui fit de discrètes allusions à propos du jeu. C'était pour elle une détente agréable, une occasion de se réunir avec des amis sincères, alors que d'autres, en dehors du petit cercle de ses amis y trouvaient une passion destructrice et une occasion de pertes lourdes aux conséquences tragiques. Le sacrifice si dur qu'il lui suggérerait de s'imposer servirait d'exemple. Ma Tante comprit et s'inclina. Elle arrêta de jouer d'un coup, malgré tout ce qu'il lui en coûtait et malgré l'insistance amicale de ses partenaires.

Ce temps inemployé, elle le donna à Dieu, aux Oeuvres et à la prière.

Un jour Monseigneur Fattal vint lui annoncer que le Saint-Siège, en reconnaissance de son dévouement et de ses mérites, voulait l'honorer en lui octroyant le titre de Marquise. Elle en fut touchée, remercia le Saint-Père pour sa bonté mais refusa par humilité et modestie.

Antoinette Kandala, soeur de Georges, suivait de près la vie de ma Tante et partageait son amour du prochain. Sans enfants non plus, elle s'occupait de l'Orphelinat de la Communauté Syrienne Catholique et devint la marraine d'un groupe de jeunes élèves de l'école Georges Salem. En 1951, un an après la mort de son père, elle fit don à la Fondation, avec son époux Kamel Kandala, de terrains hérités de Georges, d'une valeur de 115.000 livres syriennes. Ce sera leur contribution à la construction de la grande salle de catéchisme et de réunions qui devrait être aménagée sous la future église.

Ma Tante y vit un signe du ciel pour l'encourager à persévérer dans la voie où elle avait engagé sa vie.

Les années 1951 et 1952 furent des années de recherche pour le développement de l'école professionnelle. Il fallait encourager les parents à y envoyer leurs enfants quitte à se priver du maigre appoint que leur salaire d'apprenti pourrait

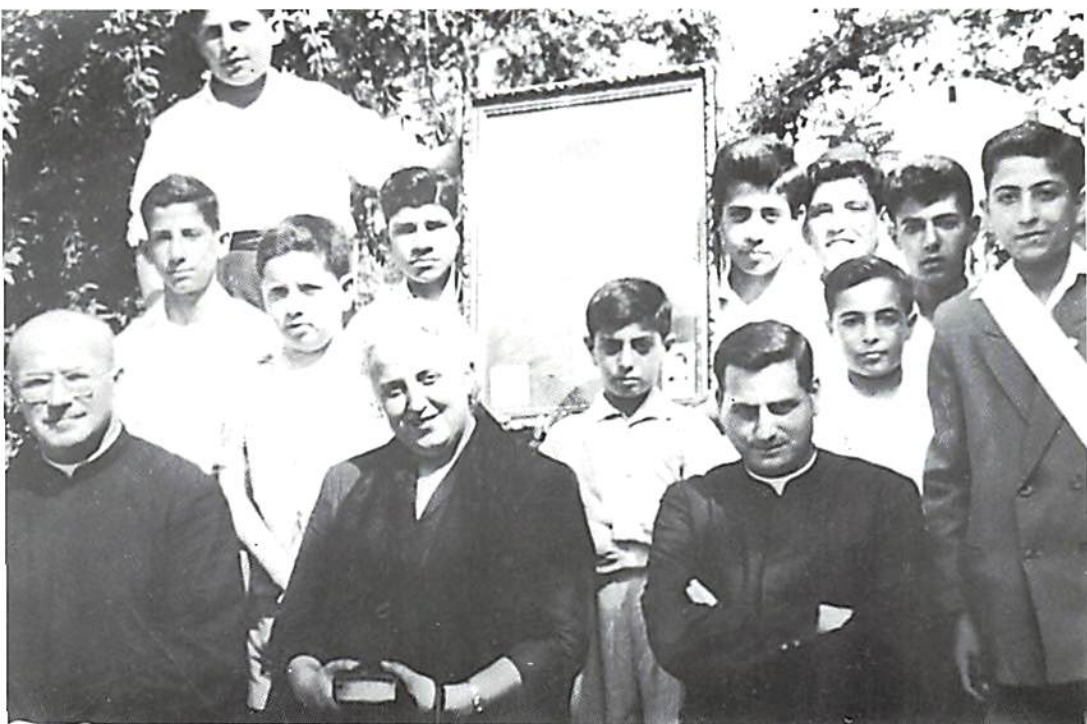
rapporter à la famille. Le "diplôme de fin d'études", que l'école délivrait n'était pas un diplôme d'Etat. Le Conseil d'administration décida de suivre les programmes des écoles professionnelles du Gouvernement syrien, de construire de nouveaux ateliers pour la mécanique et la menuiserie et d'acheter de nouvelles machines modernes. En même temps, on supprima l'internat qui accaparait le temps des Pères. La plupart des enfants habitant Alep même, il ne s'était pas révélé aussi utile qu'on l'avait d'abord envisagé. Bientôt, des autocars vinrent chercher les enfants chez eux, le matin, et les ramener le soir. Une nouvelle impulsion était donnée. Le nombre des élèves augmenta.

Cette époque vit aussi la floraison de nouvelles industries en Syrie, et surtout à Alep, centre de la riche région agricole du nord-est syrien. Stimulés par la hausse du prix du coton lors de la guerre de Corée en 1950, les agriculteurs défrichaient des terres incultes, creusaient le sol à la recherche de l'eau, installent de puissantes pompes sur les rives de l'Euphrate et des rivières afin d'irriguer les cultures. On construisit des usines d'engrenage de coton, des filatures, des huileries pour le traitement des graines de coton, des cimenteries. On importa des camions pour le transport de ces millions de tonnes de céréales et de coton. Les ateliers mécaniques prospèrent. Les étudiants de l'enseignement professionnel voient s'ouvrir de belles perspectives d'avenir.

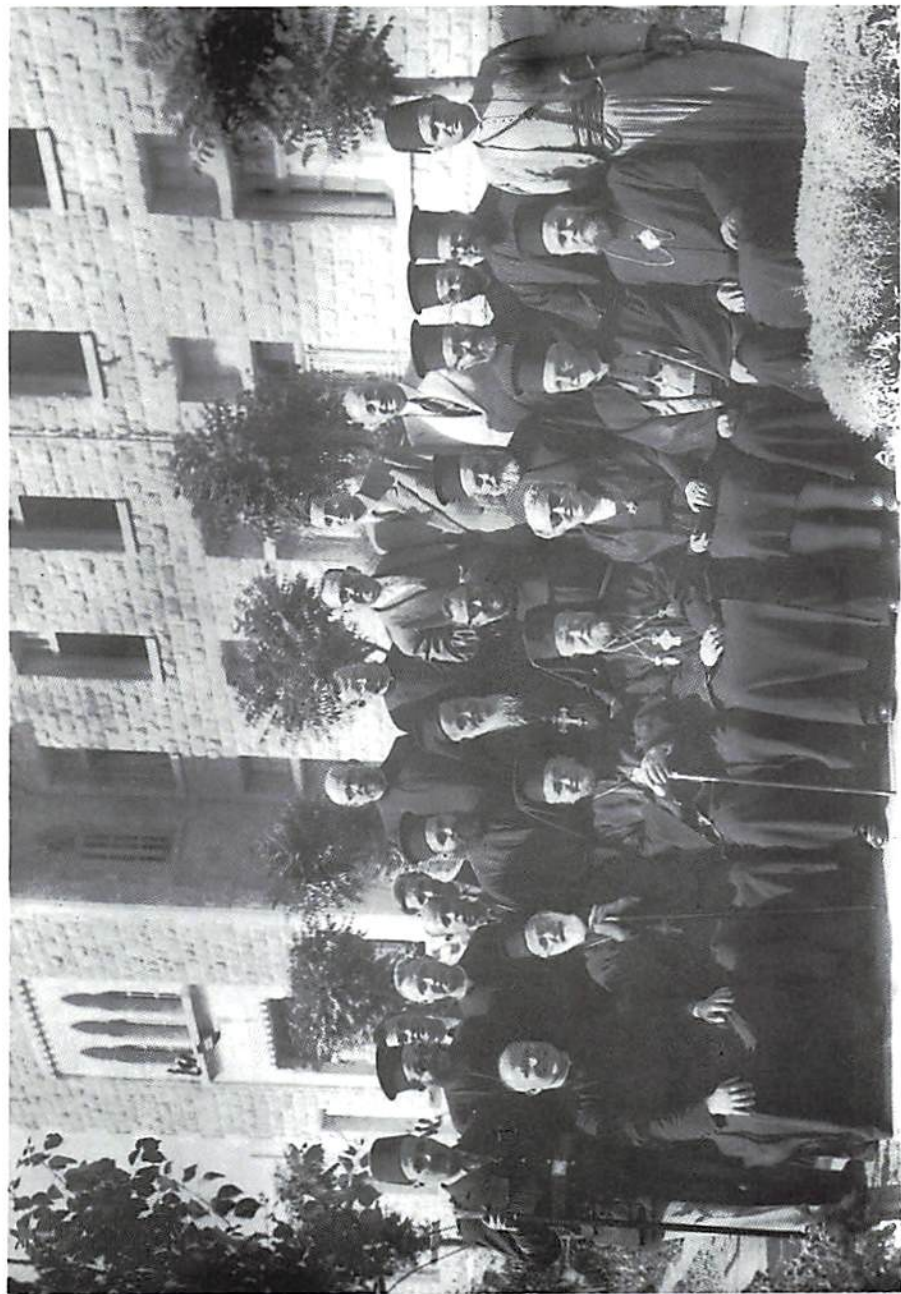
La Congrégation Salésienne avait été fondée par Saint Jean Bosco pour venir en aide à la jeunesse ouvrière et l'assister dans tous ses besoins. Dans le cadre de la Fondation Georges Salem, les Pères Salésiens, à côté de l'enseignement professionnel qu'ils dispensaient avec maîtrise et compétence, avaient institué le patronage pour s'occuper des jeunes. Ils réunissaient tous les jeunes de la classe ouvrière et pas seulement les élèves de l'Ecole Georges Salem, en dehors des heures de classe, les dimanches, jours de fêtes et vacances. Réveillés à l'aube pour leurs exercices spirituels, la célébration et l'assistance à la messe, debout jusqu'à une heure avancée de la nuit, les Pères Salésiens se dévouaient sans compter. Les



1952, avec Monseigneur Fattal et don Quinto Faoro, directeur de l'Ecole Professionnelle, lors de la première exposition des travaux des élèves.



Souriante et heureuse, avec les garçons du groupe Dominique Savio.



Avec Sa Béatitudo le Patriarche Maximos IV Sayegh, Patriarche Grec Melkite d'Anfioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, en visite à la Fondation.



Avec son Eminence le Cardinal Ignace Tappouni, Patriarche Syroque Catholique d'Antioche, en visite à la Fondation.



Le Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne, don Renato Zigiotti, en visite à Alep, entre Monseigneur Fattal et Mathilde. A gauche, l'Inspecteur de la Congrégation pour le Moyen-Orient, don Sante Garelli.



1959. Monseigneur Fattal et Mathilde faisant visiter l'Ecole Professionnelle à Son Excellence le Ministre de l'Instruction Publique. Elle vient de rentrer à Alep après la première opération chirurgicale et a tenu à être présente. A gauche, don Armando Bortolaso, directeur de l'Ecole.

enfants étaient transformés dans ce climat de récréations saines, de jeux éducatifs, de sports, d'éducation civique et religieuse. Le théâtre était un instrument d'éducation privilégié dans leur méthode d'éducation. Avec la fanfare, de belles fêtes étaient organisées pour célébrer Saint Jean Bosco, Saint Georges et Sainte Mathilde. Ma Tante n'en manquait aucune, heureuse, détendue, remerciant Dieu de lui accorder de voir les fruits de ses efforts et la réalisation progressive du rêve de Georges.

Dans cette atmosphère de joie saine et de piété profonde, des vocations prirent naissance. Rien ne pouvait toucher davantage le cœur de ma Tante que l'éclosion timide de ces vocations. L'appel de Dieu à ces jeunes âmes pures trouvait un écho profond dans son âme. Elle en suivait la progression avec émotion et priait ardemment le Seigneur de protéger cette flamme naissante. Elle y voyait le signe que le Seigneur bénissait cette oeuvre.

La plupart des Pères et confrères Salésiens étaient italiens. Ils avaient quitté leur famille, leur patrie pour le service de la jeunesse ouvrière syrienne. Ils avaient appris l'arabe pour mieux communiquer, certains à la perfection, au point de pouvoir faire de longs discours sans faute. Ma Tante voulait leur témoigner sa reconnaissance et remplacer pour eux, pour un jour, la mère, la soeur qu'ils avaient laissées en Italie. Elle les invitait tous, l'été dans son jardin, l'hiver dans sa maison. Mon ami, Edmond Zamroud, ancien élève des Pères franciscains italiens, était le boute-en-train de ces parties avec ses réparties vives, son humour incomparable, passant de l'italien à l'arabe et de l'arabe au français. Ces réceptions se préparaient une semaine à l'avance et ma Tante surveillait la préparation des mets succulents, mettant la main à la pâte, avec joie et amour, aidant son personnel fidèle.

Elle n'oubliait pas ses devoirs sociaux à l'égard de ses amis. Tous les dimanches, après la messe de onze heures à l'Eglise Saint Michel, ils avaient pris l'habitude de traverser la place Hurrya et de lui rendre visite. C'étaient des réunions

amicales, chaleureuses, simples, où l'on discutait des problèmes du jour.

La présence assidue de Maître Azzat Saqqal et de Maître Naoum Sioufi orientaient la conversation vers les activités de la Fondation Georges Salem. D'autres membres du Conseil y venaient aussi parfois.

Alexandre Akras, Luigi Molinari, Sami et François Assouad, Rizcallah Bardakji, amis et relations d'affaires de Georges, y étaient aussi fidèles. On servait l'apéritif, accompagné des bons "mézés", nos hors-d'oeuvre orientaux. A treize heures, Monsieur Akras, ancien Consul de sa Majesté Britannique, avec une ponctualité très "British", donnait le signal du départ, exhibant sa montre à gousset réglée sur "Big Ben", régularité contestée par certains visiteurs taquins, et on se séparait sur ces plaisanteries amicales. Parfois, ma Tante les retenait à déjeuner.

Presque chaque jour, ma Tante venait nous voir. Nous étions sa famille la plus proche à Alep, ses parents et son frère s'étant fixés à Beyrouth, en 1939, alors que son frère Chucri s'était associé à Georges. Plus tard, après les démêlés d'affaires, la rupture avait été consommée, comme je l'ai déjà rapporté. A la mort de Georges, ma Grand-Mère avait retrouvé sa fille à l'hôtel Normandy à Beyrouth et l'avait accompagnée à Alep. Elle y avait passé trois mois puis avait rejoint son fils à Beyrouth. Pour maintenir auprès de Mathilde une présence familiale, ma soeur Ghislaine avait été vivre chez elle en 1945, jusqu'à son mariage en 1949 avec Edmond Toutoungi. Ma Tante aimait Ghislaine comme sa fille et, plus tard, cette affection se reporta sur son aînée Thérèse. Quand elle naquit, en 1950, nous étions, ma Tante et moi, en Europe. J'appelais ce premier bébé de notre famille "Tété", à cause de ses initiales, surnom qui lui resta. Dans ses premiers balbutiements, Tété appela Tante Mathilde "Mattoné", surnom affectueux que la famille adopta.



Avec Monseigneur Fattal, Mathilde fait visiter l'Ecole Professionnelle à l'abbé Cardijn, Fondateur de la J.O.C.



Mgr Paolo Pappalardo, Pro Nuncio Apostolique en Syrie, visite l'atelier de menuiserie.

Nous n'habitions pas loin de ma Tante. Mon père, avec l'âge, souffrait de gravir trois étages. En 1953, nous cherchions un appartement d'accès plus facile quand ma Tante nous offrit d'habiter le premier étage de l'immeuble que Georges lui avait laissé et le mit à notre disposition. A la demande de Maman, il échut à Marcel, le benjamin de la famille, si affectueux, discret et doux. La générosité de ma Tante n'avait d'égal que sa délicatesse et sa discrétion. Elle fut heureuse de nous sentir encore plus proches d'elle car notre affection la réconfortait. Il n'y eut pas de jour où elle ne fit une ou deux haltes chez nous, rentrant de la messe du matin ou d'une de ses nombreuses réunions, parfois en se rendant à une de ces réunions mondaines qu'elle ne pouvait ignorer.

Nous la retenions au passage pour admirer son élégance, la sérénité majestueuse qui auréolait sa personne. Ma mère l'embrassait avec effusion, mon père souriait, heureux.

1953 vit aussi d'autres gestes de générosité de ma Tante à l'égard de notre famille. Mon jeune frère Marcel avait dû interrompre ses études à la veille du Baccalauréat, par suite du départ des Frères Maristes d'Alep et de la fermeture du collège Champagnat. Il aidait mon père dans ses affaires. Très doué pour la mécanique, il correspondait avec diverses fabriques de pièces de rechange automobile et industrielle, dont la prestigieuse multinationale suédoise SKF, inventeur des roulements à billes. La société délégua le Directeur Général de sa branche belge, monsieur Sixten Von Zweigbergk, pour étudier les diverses candidatures posées en Syrie. Déjà bien impressionné par le sérieux et la compétence de Marcel et par l'ardeur de mon frère aîné Abdallah, Monsieur Von Zweigbergk n'hésita plus quand ma Tante lui déclara : "Mes neveux sont mes enfants". Elle s'associa à nous pour donner plus de poids à notre candidature qui fut ainsi retenue.

D'autre part, mon frère aîné Abdallah, avait suivi des études d'ingénieur puis s'était orienté vers la chimie, en particulier la Fonderie. Ma Tante l'avait aidé en partie pour la

poursuite de ses premières années d'études d'ingénieur en France, en 1948-1950. En 1953, elle nous appuya encore, mes deux frères et moi pour la réalisation de la Fonderie, érigée près de son verger, avec sa générosité discrète et souriante. Elle s'intéressait à nos affaires et en suivait le développement avec joie.

1950 et 1953 avaient été des années de grande prospérité en Syrie. Les prix des produits agricoles, et en particulier du coton, avaient fortement augmenté à la suite de la guerre de Corée. Les hommes d'affaires syriens, les agriculteurs en premier, avaient ainsi saisi l'occasion de développer les surfaces cultivées, comme je l'ai mentionné plus haut. Ce furent des années fécondes pour la Firme Georges Salem. Mathilde répartit une partie des bénéfices à tous les employés comme elle le faisait chaque année.

J'avais été enthousiasmé par ce mouvement puissant des affaires et j'avais convaincu ma Tante de nous lancer également dans l'exportation du coton et des céréales, en 1951, à côté de l'activité traditionnelle de la Firme dans l'importation et la distribution des fils textiles. Pendant deux ans, nous nous y sommes adonnés, augmentant graduellement le chiffre des ventes. Le travail du coton, entreposage, tri, égrenage, pressage, se faisait dans des usines louées. Ma Tante suivait attentivement cette nouvelle activité car Georges Salem, avant la guerre de 1939, avait déjà exporté du coton vers l'Europe. A un certain moment, nous traitions avec trois usines d'égrenage d'Alep, situées à de grandes distances les unes des autres.

Son esprit d'ordre et de méthode n'y pouvait trouver matière à satisfaction. Il fallait que le travail fût concentré en une seule usine pour permettre un strict contrôle de la qualité, de préférence, une usine qui nous appartienne. Après mûres réflexions, ma Tante décida de mettre fin à cette expérience et elle m'expliqua sa décision par le désir de limiter son engagement dans les activités économiques, pour se

ménager une plus grande disponibilité en faveur de ses oeuvres et de sa vie spirituelle.

Car sa participation aux oeuvres sociales et groupes spirituels ne cessait de s'élargir. De sa rencontre avec Madame Chawkatty date une collaboration étroite entre ces deux belles âmes faites pour se comprendre. Veuve et sans enfant comme ma Tante, elle avait consacré sa vie à Dieu et animait la Société des Catéchistes. Ma Tante la rejoignit et se dévoua pour cette belle Oeuvre. Bientôt naîtra de cette collaboration l'Oeuvre de l'Amour Infini, avec le conseil et le fraternel patronage du Révérend Père Umberto Lissa, Franciscain. Ma Tante le connaissait bien puisque depuis quelques années, elle était devenue membre du Tiers Ordre franciscain, fille de Saint François.

Si j'essaie de retracer l'itinéraire spirituel de Mathilde Salem, je le trouve marqué par ses rencontres avec le "Poverello", Saint François de Sales et Saint Jean Bosco. Du premier, elle embrassait l'esprit de pauvreté, le don total et sans réserve à Dieu, du second, l'amour du prochain, l'indulgence pour les faiblesses des autres, de Saint Jean Bosco, la passion pour les enfants du milieu ouvrier.

Depuis longtemps déjà, Marie, notre Mère du Ciel, occupait une place très importante dans sa vie. Mathilde et Georges avaient eu pour elle une dévotion particulière. Ils pratiquaient l'abstinence le samedi, en son hommage. Ma Tante avait fait deux fois le pèlerinage de Lourdes mais n'avait pu se rendre à Fatima, ne se trouvant pas très à l'aise en avion. Mais elle avait acquis une très belle statue de Notre-Dame de Fatima qu'elle avait exposée à la place d'honneur dans le boudoir attenant à sa chambre et sous les yeux de laquelle elle récitait quotidiennement le chapelet et la prière du soir entourée d'amies et du personnel de sa maison. Plus tard, malade, elle transportera son lit sous les yeux de la Vierge. Qui connaîtra jamais les dialogues entre Mathilde souffrante et sa Mère du ciel? Elle lui offrait ses souffrances et

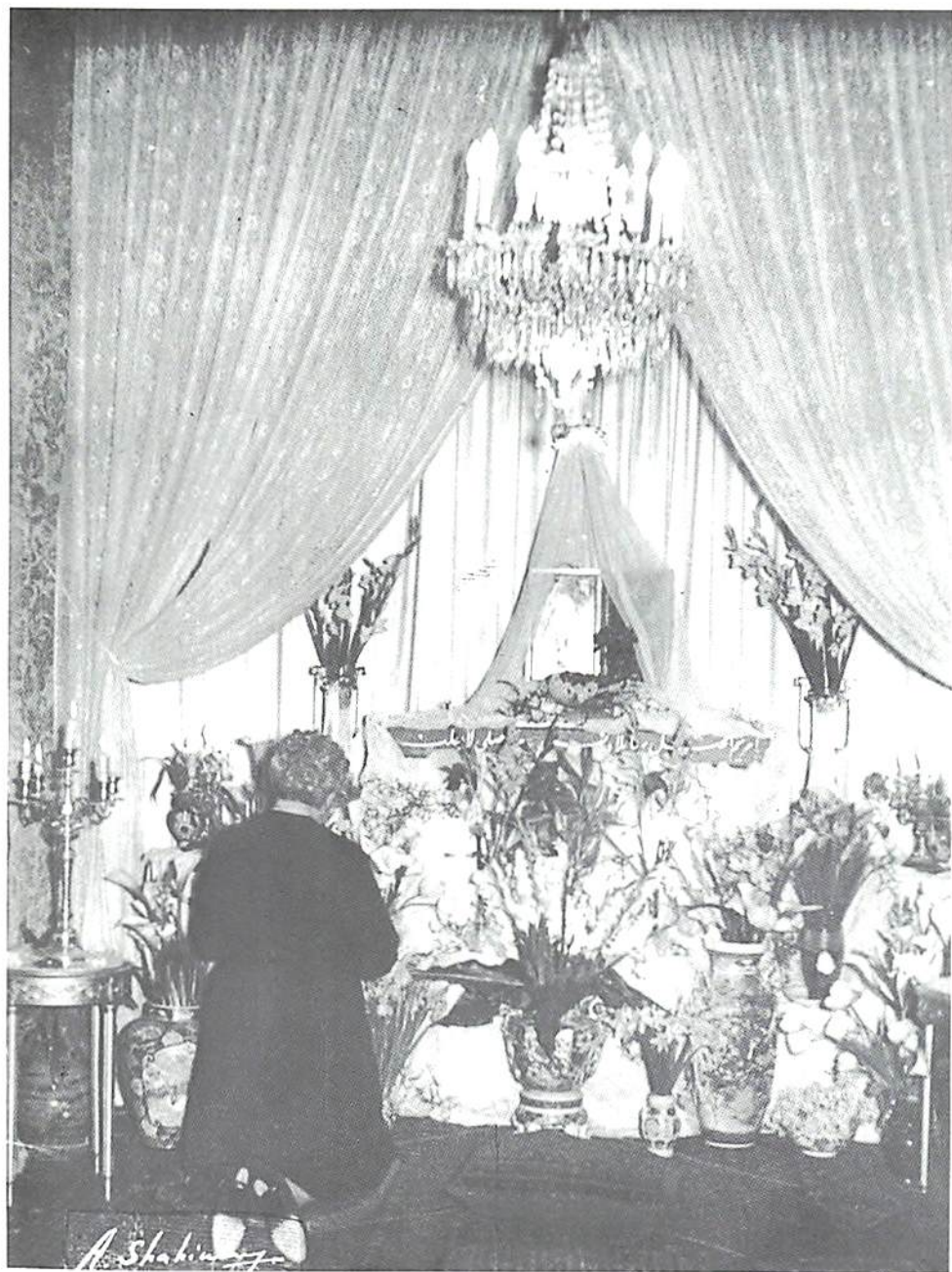
réclamait son intercession, plus pour ses oeuvres et pour son prochain que pour sa guérison.

L'Année Mariale 1954, lui permit de témoigner cet amour de façon éclatante. Avec le Père Umberto Lissa, Madame Chawkatly et de nombreuses dames vertueuses d'Alep, on organisa la visite d'une statue de la Vierge dans les maisons. Une procession fervente accompagnait la statue dans son bel écrin. Un autel fleuri était dressé dans chaque maison. Toute l'assistance chantait des cantiques et priait, puis la famille restait seule avec l'Auguste Visiteuse pour une veillée de prières. Le lendemain, la Vierge quittait la famille pour la maison suivante.

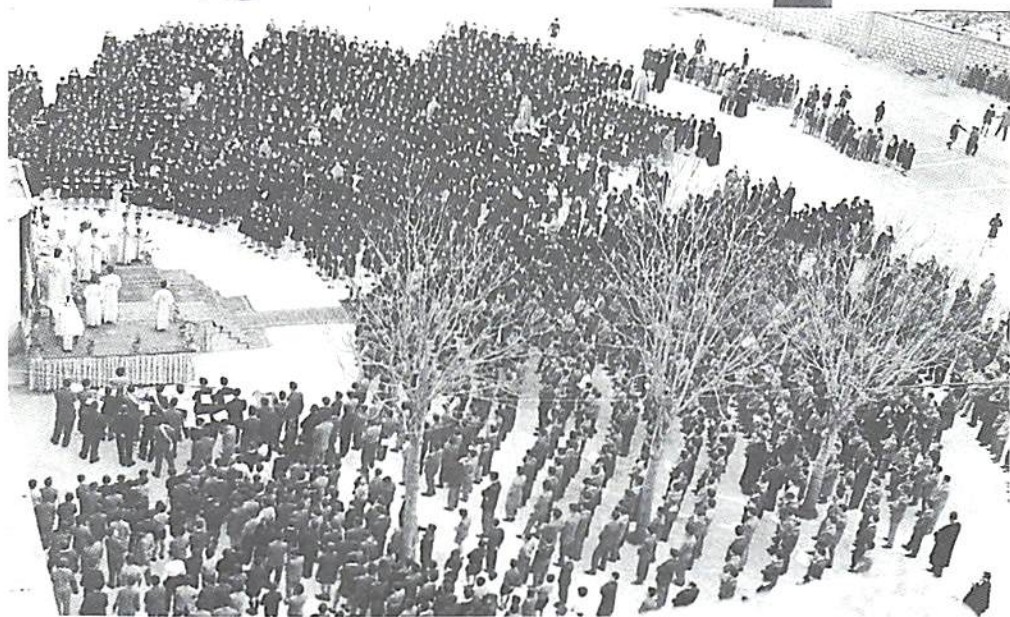
Dans cette atmosphère de recueillement et de prières, ma Tante décida la construction d'une église dans l'école Georges Salem. La Chapelle provisoire occupait un grand hall bien aménagé mais trop exigü pour les célébrations importantes. Elle vendit un beau terrain à Beyrouth qu'elle avait reçu en héritage de son époux et dont elle avait racheté à son beau-père la part qui lui revenait. L'ami et correspondant libanais de Georges Salem, Monsieur Khairallah Rizk, s'était employé efficacement à aplanir les difficultés. Lui et sa très distinguée épouse aimaient se dévouer pour ma Tante.

C'est à Monsieur Rizk qu'elle fit appel en premier pour venir à son secours quand Georges Salem mourut à Beyrouth. Tous deux ne cesseront d'entourer Mathilde de prévenances et d'attentions à chacun de ses séjours au Liban. Les fonds, d'un montant de 300.000 livres, furent transférés en Syrie et placés en dépôt en attendant la construction de l'Eglise qu'elle ne verrait jamais. Diverses circonstances, dont sa maladie, en retarderont la construction.

La première pierre de l'Eglise Sainte Mathilde sera posée le 17 mars 1962, un an après sa mort et le jour de sa fête. Le Cardinal Maximos IV Sayegh, Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem pour les Grecs Melkites



1954, l'Année Mariale. Mathilde en prière chez elle, lors de la visite de la Vierge Pèlerine.



1954, l'Année Mariale. Célébrations solennelles à l'Ecole.
La chapelle est trop petite : Mgr Fattal célèbre la grand messe
dans l'une des cours de l'Ecole.



1954, l'Année Mariale. Cérémonie à la Chapelle provisoire de l'Ecole.



Avec les élèves de l'Ecole, entre sa belle soeur, Mme Antoinette Salem Kandeka, et Mr Kamel Kandeka.



*1954, Lisieux. Mathilde avec Mr et Mme Magarian
et leur fils Albert.*



*Elle vient de passer quelques heures à l'Ecole.
Son visage rayonne de joie.
A l'arrière plan, son chauffeur, Mr Naïm Khayat.*



Aux côtés de Son Eminence le Cardinal Pierre Agagianian, Préfet de la Sacrée Congrégation pour la Foi, en visite à la Société des Catéchistes à Alep. A la droite de Mathilde, Mme Chewkatly.



Mathilde recevant un groupe de prêtres à son jardin ; de gauche à droite, les Révérends Pères Béchara, Saqqal, Mreyati, Caspar, Couchakji.
Au fond, son chauffeur Naim Khayat, son cordon bleu Marie Nahas, sa femme de chambre maintenant Carmélite, Marie Khacho.

Catholiques, consacrer ce bel édifice le 29 juin 1964, au cours d'une cérémonie grandiose. Mathilde y repose au côté de Georges et de son père Elias Salem, de sa belle-soeur Antoinette Salem et de son époux, Kamel Kandela, tous bienfaiteurs de la Fondation.

Au printemps de cette même année devait se tenir à Paris, le Congrès International pour la Rayonne et les Fibres Synthétiques. Les directeurs de la Société Courtaulds, avaient insisté pour que Mathilde y participe. Elle accepta car elle avait besoin de vacances. Je l'accompagnai dans cette tournée qui devait joindre l'utile à l'agréable, rencontres d'affaires, discussions et festivités brillantes du Congrès à Paris et à Versailles.

Depuis 1946, ma Tante ne s'était plus rendue en Angleterre et nos amis le lui reprochaient. Ce voyage eut lieu après le Congrès : à Londres, puis à Coventry où les directeurs et leur famille se dépensèrent sans compter pour lui exprimer par la chaleur et la générosité de leur réception, la haute estime, l'affection respectueuse qu'ils lui portaient. Je ne puis m'empêcher de citer Monsieur et Madame Rawlinson, Monsieur et Madame Scott, Monsieur et Madame Allbut, Monsieur et Madame MacEwen. Ils mirent un point d'honneur à la recevoir dans leur foyer comme elle les avait reçus chez elle à Alep.

De retour à Paris, nous retrouvâmes Monsieur et Madame Magarian et leur fils Albert. L'affection qui liait les deux familles ne cessait de croître à chaque retrouvaille. Janine, maintenant mariée, vivait à New York.

Ma Tante ne laissait passer aucune occasion d'assister à une pièce de théâtre ou à un concert. Les spectacles de qualité étaient fréquents en ce temps-là. Elle appréciait beaucoup ces manifestations artistiques dont nous étions plutôt privés à Alep. Toute cette activité ne lui faisait pas oublier sa vie intérieure. Chaque matin, elle quittait tôt l'hôtel pour assister à la messe à l'Eglise saint Roch, communier et se

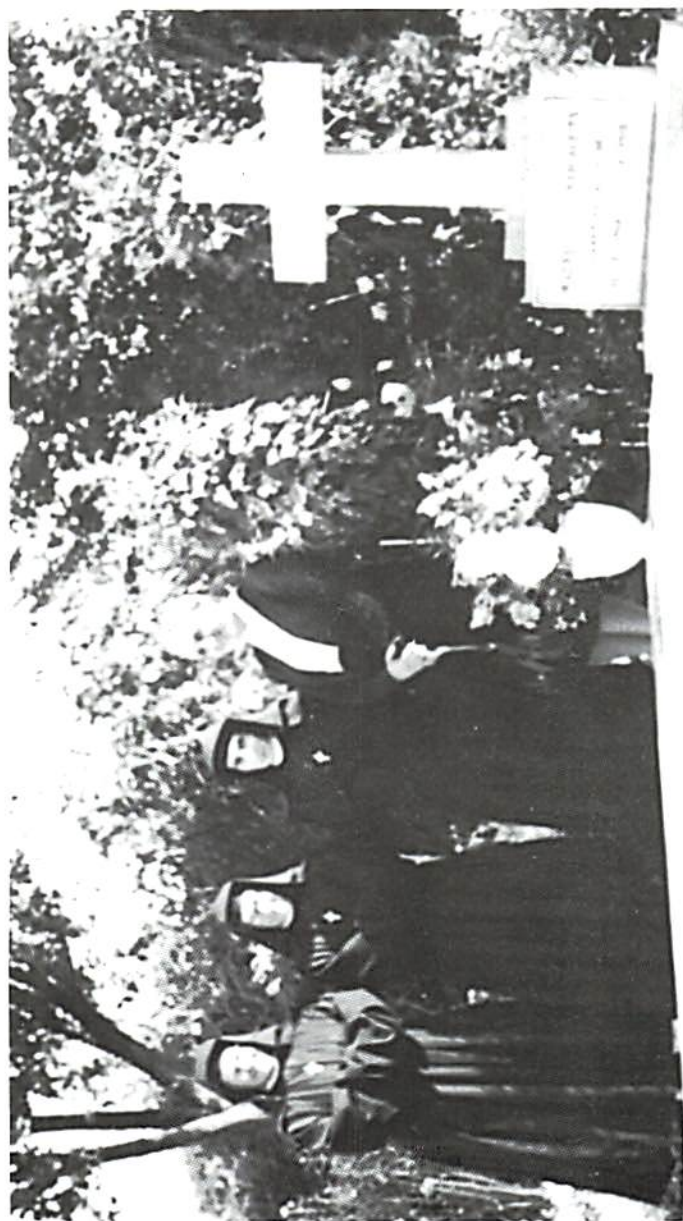
recueillir. Elle correspondait régulièrement avec le Père Directeur de l'école pour suivre la vie de la Fondation.

Puis je l'accompagnai en pèlerinage à Lourdes où je me rendais pour la première fois alors que ma Tante s'y était déjà rendue avec Georges. Ce furent trois jours de prières, dans cette atmosphère si particulière de ferveur. Ayant vu un groupe de Petites Soeurs de Jésus qu'elle aimait particulièrement et qu'elle logeait chez elle à Alep jusqu'à l'ouverture d'une Fraternité, elle se rapprocha d'elles, se présenta et leur demanda des nouvelles de celles qu'elle connaissait, comme une mère qui tient à avoir des nouvelles de ses enfants en voyage.

Il fallut penser au retour, mais via l'Italie, Turin d'abord, pour une retraite de trois jours à l'Oeuvre de l'Amour Infini, à Vische Canavese, puis pour une visite à la Maison Généralice de la Congrégation Salésienne. Nous passâmes une semaine à Rome pour des entretiens avec Monseigneur Coussa qui, malgré ses hautes responsabilités et ses multiples occupations, suivait de près le développement de la Fondation et maintenait une correspondance régulière avec ma Tante. Nous y retrouvâmes Wilfort et Gabriella Baly, la chaleur et la générosité de leur accueil. Nous embarquâmes à Naples pour Beyrouth. Nous retournâmes à Alep par la route.

Ce fut de nouveau le cycle des occupations à l'Ecole. A la rentrée, le nombre des élèves était en augmentation, ce qui réjouit ma Tante.

A l'escale d'Alexandrie, Mathilde n'avait pu rencontrer le Révérend Père Jacopozi, un Franciscain aumônier de l'Oeuvre de l'Amour Infini en Orient. Elle lui écrivit à son retour cette lettre admirable qui révèle la profondeur de sa vie spirituelle. Plus tard, quand je l'ai lue, je me sentis confus d'avoir taquiné ma Tante en lui disant qu'il fallait plutôt l'appeler "Oeuvre de l'Amour Indéfini" alors qu'elle en avait pleinement pressenti le sens et la profondeur et l'avait mis en pratique dans sa vie.



1954, à Vische Canavese, en Italie. Sur la tombe de Mère Marguerite Marie, Fondatrice de l'Oeuvre de l'Amour Infini.

" Très Révérend Père,

J'aurais aimé vous faire part de mes impressions sur Béthanie à l'escale d'Alexandrie, mais sa brièveté ne m'a pas permis de quitter le port. Et, depuis mon retour à Alep, mes occupations, jointes à un peu de paresse (sic), m'ont fait retarder de jour en jour cette lettre.

Mais je me dépêche de le faire, maintenant que je sais pouvoir vous contenter en vous transmettant mes impressions sur Béthanie.

Jusqu'à mon séjour là-bas, je croyais, avec toutes les Fidèles Amies d'Alep, qu'appartenir à l'Oeuvre signifiait uniquement pour nous la nécessité de mener une vie de bonne chrétienne, mais j'ai compris, qu'outre cela, c'est une communion perpétuelle de sacrifices et de prières avec Bethanie, pour nous sanctifier, et sanctifier le clergé.

Dès mon entrée, je fus frappée par le salut de la Soeur portière : "Béni soit Jésus". Je lui demandais ce que je devais lui répondre : elle me dit : "toujours avec Marie". En quittant Béthanie, je leur promis que cette salutation serait désormais la nôtre à Alep. Nous n'avons qu'à nous en louer, car le lien spirituel entre les Fidèles amies d'Alep s'en est trouvé resserré.

Il m'est difficile de vous rapporter dans le détail mes entretiens avec le Révérend don Joseph Baro, la Mère Assistante et Soeur Marie Gérard ; c'est à leur suite que j'ai pleinement réalisé la nécessité et la beauté de l'Oeuvre, surtout dans nos pays du Moyen-Orient, où le clergé a, plus que partout ailleurs, un besoin urgent de réconfort, de

soutien, et de prières ; la présence de tant de confessions et de rites y crée des conditions d'apostolat si difficiles.

Avant de quitter Béthanie, j'ai tenu à faire ma Consécration sur la tombe de Mère Louise Marguerite, lui demandant de m'aider à vivre cette Consécration, et de ne jamais abandonner. (Souligné dans le texte)

Vraiment, Béthanie, comme vous me l'avez dit dans votre lettre, est un coin du ciel sur la terre, qu'on a le regret de quitter.

Ne me remerciez pas pour cette petite offrande ; il est de notre devoir d'aider l'alliance sacerdotale dans la mesure de nos moyens.

Je suis heureuse des nouvelles que vous me donnez au sujet du retour du révérend Père Lissa ; c'est le levain actif de l'Oeuvre à Alep.

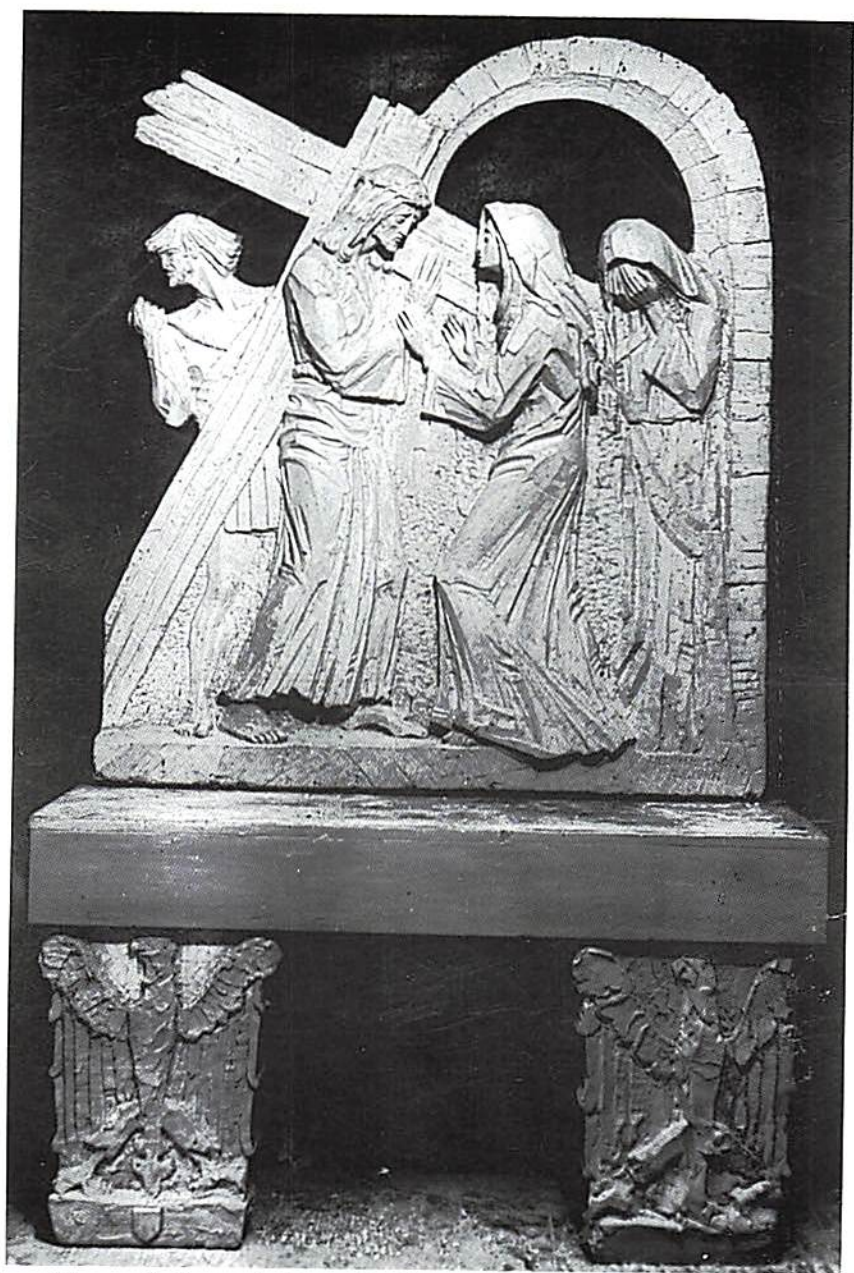
Je compte toujours sur vos prières et vous prie de croire, mon Révérend Père, à mes sentiments dévoués et respectueux en J.M.J.

Mathilde Salem

En 1955, 1956 et 1957, le travail quotidien à l'école se poursuit sans relâche. Les problèmes nombreux, souvent épineux, difficiles à régler, demandaient douceur et fermeté à la fois. Le soir, ma Tante était épuisée mais ne se plaignait jamais. Ses servantes nous rapportent que souvent, au matin, son oreiller était trempé des pleurs de la nuit et quand je me laissais aller à critiquer certains comportements à l'école, elle m'imposait le silence.



Les 3ème et 4ème stations du Chemin de Croix à Jérusalem, pour la reconstruction desquelles elle envoyait régulièrement des dons au Père Polonais Stefan Pietruszka.



Les 3ème et 4ème stations du Chemin de Croix à Jérusalem, pour la reconstruction desquelles elle envoyait régulièrement des dons

Don Maggi, Salésien, son confesseur et directeur de conscience depuis de nombreuses années, la soutenait et la consolait, l'encourageait à persévérer. Les Oeuvres de Dieu naissent dans le sacrifice et souvent dans la souffrance.

Le Chemin de Croix et la récitation du Rosaire étaient ses prières préférées. Aussi, quand un Père polonais lui écrivit de Jérusalem pour solliciter son aide en vue de la reconstruction des troisième et quatrième Stations du Chemin de Croix, elle n'hésita pas et lui envoya des fonds dont elle avait collecté une partie auprès de ses amies et ne cessa plus de lui en envoyer.

Mathilde tint à mettre à jour les statuts de la Fondation à la lumière de l'expérience des dix années passées. Ce ne fut pas une mince affaire. Il fallut de nombreuses réunions où chaque mot était pesé pour que cette Constitution lui assurât la survie dans le cadre de Oeuvres de la Communauté Grecque Catholique mais avec une indépendance administrative et financière et une ouverture à toutes les communautés.

Il fallut faire appel à l'arbitrage de Monseigneur Acace Coussa à Rome. La grandeur d'âme et le désintéressement de Monseigneur Fattal, la profondeur de vue et la ténacité des avocats Azzat Saqqal et Naoum Sloufi firent le reste. Achevés en 1956, les statuts furent approuvés par le Ministère Syrien des Affaires Sociales et publiés au Journal Officiel, le 2 août 1956. Ils sont encore en vigueur à ce jour.

Face à la demande croissante pour l'enseignement de la mécanique, on décida d'agrandir l'atelier déjà grand datant de 1952. Depuis quelques années, on avait fermé celui de cordonnerie. Son responsable, le cher frère de Maria, s'était brillamment recyclé dans la mécanique automobile. Le projet s'élargit : outre l'agrandissement de l'atelier de mécanique, on créa un atelier de réparation automobile très couru par les élèves et très apprécié par la clientèle qui

savait qu'on ne lui ferait pas payer des pièces non montées et que le travail serait fait avec compétence et conscience.

Mathilde avait aussi en main la gestion des biens de la Fondation. Il fallait effectuer des placements sûrs et judicieux pour assurer les revenus nécessaires au financement des agrandissements, à l'achat du nouveau matériel et surtout à la couverture du déficit annuel qui croît proportionnellement au nombre d'élèves. Pour cela, elle s'appuyait sur le personnel de son bureau. La Maison Georges Salem assurait la correspondance, la comptabilité et les formalités administratives de la Fondation. Elle me demandera de continuer à assurer ces services après sa mort.

Les Pères Salésiens possédaient un séminaire en Palestine, à Crémisan, une de leurs premières maisons en Orient. En octobre 1956, la Guerre de Suez vint troubler ce havre de paix, d'études et de prières. Tout ce jeune monde vint se réfugier à Alep où ma Tante leur ouvrit les bras et fit tout en accord avec la Fondation pour qu'ils s'y établissent en permanence. Ils furent nos hôtes, mais seulement pour une année. Elle les combla de prévenances, s'intéressant à leurs besoins, heureuse de voir croître en sagesse et en âge les futurs apôtres de la jeunesse. Tous ces jeunes séminaristes ont conservé d'Alep et de ma Tante en particulier, un souvenir impérissable, ainsi que nombre d'entre eux me l'ont confirmé par la suite, dont le Révérend Père Inspecteur don Vittorio Pozzo.

Lors de notre séjour en Angleterre en 1954, et par la suite en d'autres occasions, les Directeurs de Lustre Fibres Limited, avaient pressé ma Tante de construire un atelier pour le traitement des fils de rayonne viscosse en Syrie en vue de les décharger de cette opération devenue trop coûteuse chez eux. Je l'y encourageais vivement, car cela réduirait nos coûts de revient, nous donnerait plus de souplesse dans le travail, réduirait nos stocks tout en augmentant nos ventes. On construirait à l'occasion de grands dépôts pour grouper en un seul lieu nos stocks éparpillés à travers Alep.



1950, Paris. Photo-portrait de Mathilde, signé Pierre Petit.

En outre, cela permettrait de faire travailler des jeunes ouvrières dans une ambiance saine. Je savais cet argument de grande valeur pour ma Tante. Effectivement, elle accepta.

En neuf mois était achevée la construction de cet ensemble de 3000 mètres carrés sur un terrain acheté à la Fondation face à son jardin. Nous nous sentions moins anxieux de savoir ma Tante isolée au jardin avec le jardinier et sa famille. Pourtant, elle ne craignait rien car les voisins la respectaient. Ils avaient entendu parler de sa vie consacrée à Dieu.

Dans sa simplicité, ce fut une réussite technique et commerciale qui fit l'admiration des directeurs des sociétés qui nous fournissaient les matières premières. La plupart des ouvrières, plus de quarante parfois, furent affiliées à la J.O.C. Une messe hebdomadaire était célébrée les vendredis à l'usine même, suivie de cours d'éducation religieuse.

Ces mêmes années virent un alourdissement du climat politique au Moyen Orient par le jeu antagoniste des grandes puissances. La Syrie dut penser à la défense de ses frontières et les citoyens furent invités à participer au réarmement de nos troupes. Des comités pour la collecte des dons circulaient en ville et Mathilde Salem fut promue trésorière de ce mouvement. Sa maison devint une ruche où s'affairaient les responsables des sections jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il ne fallut pas moins de deux mois pour que tous les dons fussent enregistrés, versés au Ministère de la Défense, les bordereaux établis et les comptes clos. De ce jour remonte le grand respect que l'armée syrienne voue à ma Tante et que plusieurs occasions, dont je parlerai en leur temps, mirent en évidence.

Les dames qui avaient collaboré avec ma Tante à l'occasion de cette campagne nationale se dévouaient aussi dans de nombreuses associations à caractère national ou islamique. Ma Tante était heureuse d'y servir, ayant toujours

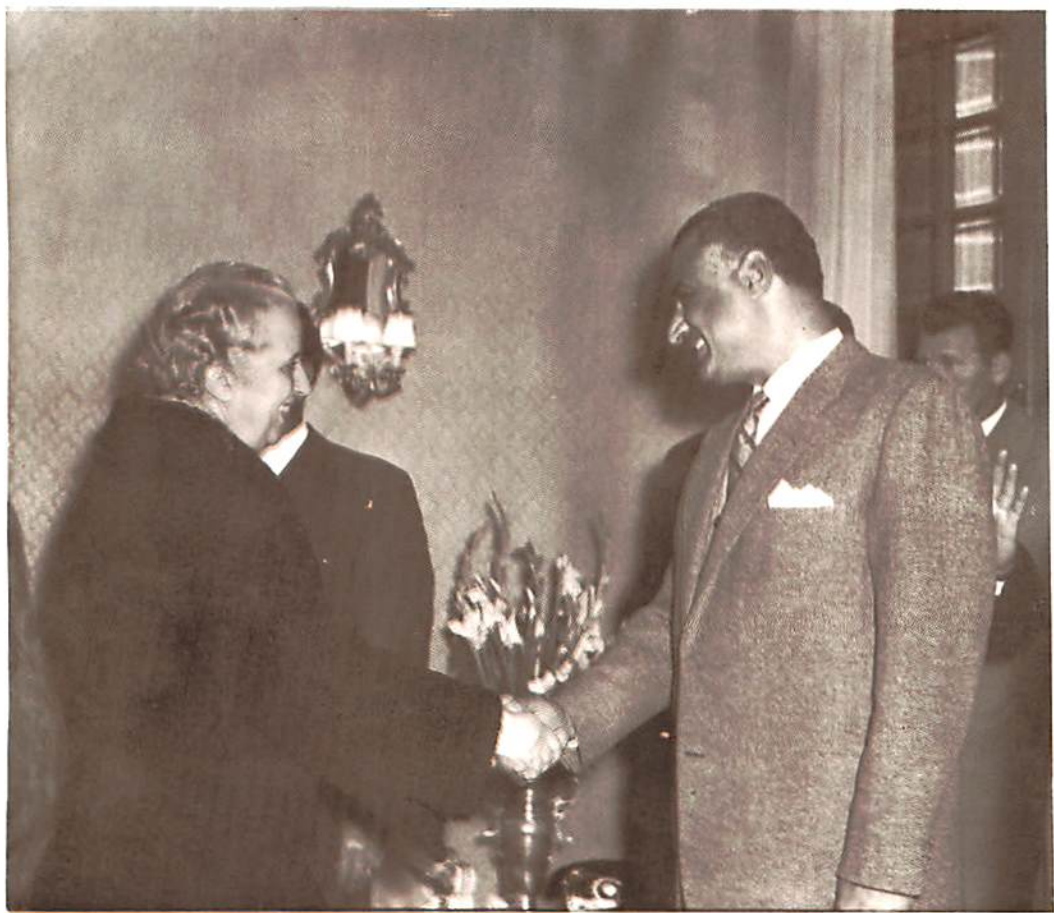
respecté la religion des autres. En Syrie, depuis des siècles, les communautés chrétiennes et musulmanes vivent un voisinage serein. Les relations entre les hommes d'affaire de religions différentes sont harmonieuses et amicales. Georges Salem avait eu toute sa vie des associés, des amis, des clients, musulmans, fidèles et dévoués. A son veuvage, ils reportèrent sur ma Tante leur respectueux dévouement l'appelant "la femme de mon frère". D'ailleurs, elle poursuivit l'association de son époux avec Haj Sami Sayem el Dahr, un génie industriel, fondateur de l'industrie mécanique textile en Syrie. Associations qui ont continué avec la seconde génération.

Ma Tante était donc un membre actif important du Croissant Rouge, du Comité Anti-Tuberculeux, de la Société pour la Protection de l'Enfance Délinquante, de l'Association de la Bienfaisance Féminine Islamique. Toutes furent couchées sur son testament.

On aurait pu penser qu'il n'y aurait plus de place dans sa vie pour d'autres occupations, mais ç'aurait été mal la connaître.

Quand le Révérend Père Georges Mani lui fit part du projet de création à Kassab d'une colonie de vacances d'été pour les enfants de familles ouvrières, elle donna tout de suite son accord. Elle tint à l'accompagner pour le voyage peu confortable vers les montagnes du Nord-Ouest de la Syrie, à la recherche du terrain où la colonie serait édifiée et dont elle paya tout de suite le prix de ses propres deniers. Toute sa vie, elle continua à s'occuper de cette belle Oeuvre, de la soutenir de ses dons, et lui consacra un legs important dans son testament.

Tant de dévouement, de labeur inlassable, jour et nuit, dans le silence et l'abnégation, lui firent mériter une grande récompense, un signe du Seigneur bénissant son Oeuvre et l'offrande sa vie ; ce fut en 1957, la prononciation des vœux de Frère Joseph Mouchati, ancien élève de l'école, premier Confrère Salésien alépin syrien. Je la revols encore, à genoux



Février 1958, Alep. Mathilde salue le Président Gamal Abd el Nasser, Président de la République Arabe Unie.

tout au long de la cérémonie à la Chapelle de l'Ecole, versant d'abondantes larmes de joie et de reconnaissance et disant : "Seigneur, quel beau cadeau, je n'en suis pas digne, voir un de mes enfants devenir religieux Salésien".

Les dimanches, à la messe à la Chapelle de l'Ecole, elle remarqua le visage ouvert et le sérieux d'un garçon qui lisait posément l'Épître. Elle le surnomma "Dominique Savio" car il lui rappelait un portrait de ce jeune saint Salésien. Le jeune Béchir Succar sera ordonné Prêtre Salésien en avril 1976, à l'Eglise Sainte-Mathilde, par sa Béatitude Monseigneur Ignace Antoine II Hayek, Patriarche Syriaque d'Antioche, venu spécialement à Alep pour la circonstance.

Mathilde s'intéressa aussi à une jeune novice, Soeur Noémie Asbati de la Congrégation des Soeurs de l'Immaculée Conception à laquelle elle était restée très attachée. Elle l'entoura de son affection maternelle, de ses soins, et l'aida sans mesure. Soeur Noémie répondit de tout son coeur à cette affection et appela Mathilde "Ma Maman adoptive, chère maman Mathilde". Ma Tante était heureuse de la retrouver parfois au Liban. Elle lui réserva un legs dans son testament, pour ses Oeuvres.

Son grand coeur restait attentif à toute possibilité d'assistance, même si on ne la sollicitait pas directement. Ayant appris que le Révérend Père Méthode Zouheirati avait fondé une école du soir à l'intention des ouvriers, elle l'invita à la voir et l'interrogea sur les buts de l'Ecole, son programme d'enseignement, ses professeurs, le nombre d'élèves. Elle lui proposa une aide financière mais le Père la remercia et lui répondit : "Mes frères les prêtres ainsi que les professeurs, tous des amis, ont décidé de collaborer avec moi pour la réalisation de ce projet à but non lucratif. Ils se contentent des rétributions que procurent les contributions symboliques apportées par les ouvriers. En effet, nous avons décidé ensemble de refuser la gratuité totale de l'enseignement car elle pourrait amoindrir l'appréciation de notre oeuvre par les ouvriers."

Cela dit, le Père Zouheirati ne put dissuader ma Tante de lui remettre un subside qu'après lui avoir solennellement promis de faire appel à elle en premier, dès que la nécessité s'en ferait ressentir.

Cette nécessité se présenta quelques semaines plus tard, dans un autre domaine. Le Père Méthode Zouheirati sollicita son aide pour une jeune fille, victime de circonstances douloureuses. Ma Tante la prit chez elle et lui accorda l'asile dans sa maison, deux mois durant, jusqu'à l'apaisement de la tempête.

Et la vie continua, pleine, active, avec son cortège de joies et de tristesses, de difficultés qu'il fallut surmonter avec le sourire.

Fin 1957, les délégués des sociétés égyptiennes productrices de fil rayonne viscosé visitèrent la Syrie pour vendre leurs produits et s'adressèrent d'abord à notre Firma. Ma Tante n'hésita pas malgré nos relations privilégiées avec la Société Courtaulds et d'autres firmes européennes. Elle nous dit, ainsi qu'à notre associé Haj Sami Sayem el Dahr : "Des sociétés d'un pays arabe frère s'adressent à nous, il est de notre devoir de les aider. Le monde Industriel n'en a pas tant besoin. Si la qualité n'est pas bonne, nous les conseillerons pour l'améliorer. Je ne vois pas pourquoi elle ne conviendrait pas à notre marché". Ainsi fut fait et les relations commerciales étroites entre nous et les Sociétés Misr et Esco devancèrent la création entre nos deux pays de la République Arabe Unie.

En mai 1958, je dus entreprendre un voyage d'affaires en Egypte et en Europe, comprenant de nombreuses étapes. Ma Tante ne voulut pas y participer, craignant la fatigue et préférant consacrer ses heures de liberté au jardin, si agréable en ce début d'été, tout en restant près de ses Oeuvres.



1958, en Suisse. Elle irradie la bonté et la joie... Elle était déjà malade et ne le savait pas!!!



*Antoinette Salem Kandéla, sœur de Georges.
Toile de l'artiste alépin Alfred Bakhache.*

Mais elle ne put vraiment se reposer. Sa belle-soeur, Antoinette Kandela, à laquelle elle était très liée, mourut soudainement à Alep le 22 juin 1958. Une crise cardiaque, suite du diabète familial, l'emporta à 56 ans, l'âge même de Georges à son décès. Ma Tante revécut les jours cruels de la mort de son époux mais elle surmonta sa douleur avec courage et s'occupa personnellement des funérailles de celle qu'elle avait aimée comme une soeur, jusqu'à sa mise en terre dans le caveau familial à l'Ecole.

J'eus la surprise à mon retour d'apprendre que Loris Azar avait convaincu ma Tante de se joindre à une croisière qu'elle avait organisée avec des jeunes filles guides. Les étapes risquaient de manquer de confort, mais Mathilde commençait à beaucoup apprécier la compagnie de Loris, son sens de l'humour et de l'organisation. Ce furent des vacances "jeunes". Certains de nos correspondants en Europe venaient rencontrer ma Tante et étaient scandalisés par le confort sommaire du logement du groupe. Mais elle en souriait, appréciant l'esprit jeune et l'ambiance de fraternité.

Avec Loris, elle prolongea son séjour en Europe pour visiter Abdallah, le frère de celle-ci, jeune médecin à Innsbruck, en Autriche. Loris encouragea Mathilde à profiter de cette étape pour faire un examen médical général à la faculté d'Innsbruck. Le professeur du Docteur Azar le supervisa. Tous les examens furent faits mais, par pudeur, elle éluda l'examen gynécologique alors qu'elle avouera, plus tard que déjà, elle aurait dû se faire soigner. Tous les examens furent excellents et le Professeur de conclure : "Madame, je vous félicite : votre organisme est celui d'une jeune fille de vingt ans".

Hélas, l'essentiel n'avait pas été fait et le mal était en marche, caché, secret, inexorable, jusqu'à ce Lundi de Pentecôte 1959 où l'hémorragie la surprit dans son jardin. La sage-femme, amie de la famille, demanda un gynécologue. Un prélèvement fut fait à l'Hôpital Saint-Louis, par le Docteur Antaki, et envoyé à Lyon. Nous vécûmes dans l'attente

anxieuse du câble qui devait dire "bénin" ou "malin". Hélas, le résultat fut mauvais, il fallut opérer de suite.

Hésitants, tendus, anxieux, les Docteurs Hovaguimian et Antaki, ainsi que moi-même, vinmes lui annoncer la nécessité de l'opération et du voyage. Elle comprit de suite, malgré les apaisements que les médecins prodiguaient sur la banalité de l'opération et les fortes chances de réussite. Elle dit : "Merci, mon Dieu", puis, nous regardant, "Il y a longtemps que Je suis séparée de Georges". Se tournant vers moi, elle ajouta : "Je veux faire mon testament. Tu demanderas à Maître Sioufi de venir demain". Maître Azzat Saqqal était mort prématurément en 1957, à la suite d'une longue maladie. Sa disparition avait profondément affligé ma Tante qui perdait en lui un conseiller sage et intelligent, un ami dévoué.

Notre famille fut déchirée. Ce fut la fin des jours heureux. Maman pleurait et devait faire un effort immense pour retenir ses larmes devant ma Tante. Mon Père, qui avait pour elle admiration, affection et reconnaissance, craignait aussi de ne pouvoir retenir ses larmes et ne montait pas la voir. Quant à Ghislaine, aux derniers jours de sa grossesse, elle oubliait de penser à son état : elle fit une fausse couche, le bébé étouffé par le cordon ombilical.

Il fallut vite nous rendre en Europe pour lui faire subir l'opération. On choisit la France où notre connaissance de la langue et du pays réduirait le dépaysement. Néanmoins, je suggérais à ma Tante qu'elle obtienne aussi un visa pour les Etats-Unis Elle me demanda de l'accompagner et choisit aussi le Docteur Roland Antaki.

Le testament fut rédigé. Monseigneur Fattal et Maître Sioufi étaient présents pour conseiller ma Tante. En fait, elle savait parfaitement ce qu'elle voulait : distribuer ses biens aux Oeuvres de bienfaisance en commençant par les séminaires car, pour elle, la formation du clergé était une oeuvre prioritaire ; encourager les écoles et assurer des bourses aux enfants nécessiteux et méritants ; remercier par des dons



1958, au Vatican. Avec un groupe de pèlerins entourant Sa Sainteté le Pape Pie XII.
Loris est à l'extrême droite.

généreux ses collaborateurs au bureau, les ouvrières de l'usine textile, jusqu'au portefaix, tout le personnel de sa maison, son fidèle jardinier. De plus, elle me légua les meubles de son appartement et l'une de ses voitures, réservant l'autre pour la Fondation.

Elle put dire alors, s'étant détachée des biens de ce monde : "Je meurs dans une maison qui ne m'appartient plus".

Nous avons quitté Alep pour Beyrouth le 26 juin 1959. Nous y avons passé quelques jours pour consulter, prendre des renseignements et les adresses d'éminents chirurgiens en France.

A Paris, nous fûmes de suite entourés par Albert Magarian, Sami Assouad - notre concurrent et néanmoins ami d'Alep - et surtout par le cher Raymond Rafie et son épouse, habitant Paris mais très attachés à Alep. Jean Lacaille, Directeur Général de la SIPRA, filature de rayonne avec laquelle nous traitions d'importantes affaires, qui nous recevait si aimablement chez lui lors de nos passages à Paris, vint tout de suite nous offrir son aide. Madame Laroche Navarron, Présidente des laboratoires pharmaceutiques du même nom, nous avait pris des rendez-vous avec les chirurgiens, à la demande du Docteur Antaki qui la connaissait, et nous reçut fort aimablement avec sa fille.

Après des visites à divers chirurgiens, je suggérai timidement que l'on continuât vers les Etats-Unis où la médecine et la chirurgie étaient en avance sur le reste du monde. D'ailleurs, n'étions-nous pas prêts et équipés de nos visas? La réaction de ma Tante fut aussi violente qu'imprévue : abattement et désespoir. Elle s'imaginait que les médecins nous avaient présenté son cas comme désespéré. Elle était aussi prévenue contre la vie aux Etats-Unis où le malade n'est qu'un numéro de matricule... Un an plus tard, elle réalisera que ce n'étaient que de fausses

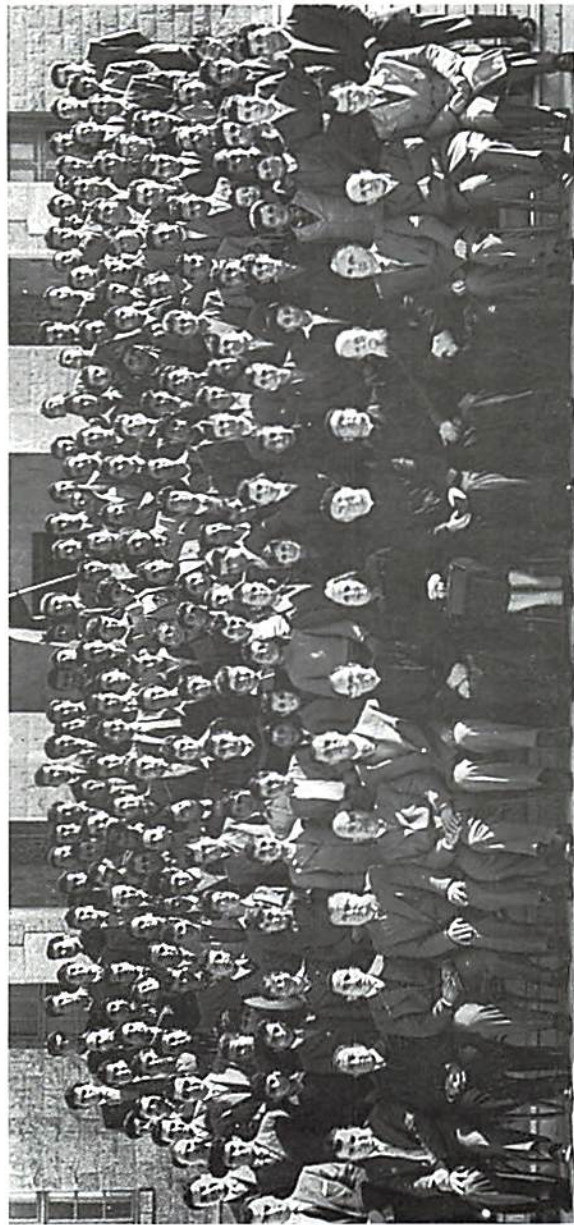
rumeurs car elle ne fut jamais aussi humainement soignée qu'à New York.

Elle voulut rentrer de suite à Alep et y attendre son sort. Roland Antaki, Raymond Rafie, Sami Assouad et moi-même fûmes étonnés par la violence de sa réaction. Nous la priâmes de se calmer et de ne pas s'inventer de faux diagnostics. Nous récitâmes le chapelet ensemble jusqu'à ce que, petit à petit, elle retrouve son calme et accepte de rester à Paris. Mais il ne fut toujours pas question d'accepter de se rendre aux Etats-Unis.

Une consultation se tint entre les chirurgiens Mialaret et Taillefer, et le professeur Baclesse, de l'Institut Anticancéreux de Villejuif, qui aurait à surveiller le traitement au radium, après l'opération. Ils se mirent d'accord sur la marche à suivre. J'aurais souhaité que les deux chirurgiens opèrent de concert mais le docteur Taillefer n'était pas disponible avant deux semaines et il fallait opérer au plus tôt.

Ma Tante fut admise à la Clinique du Roule, 50, avenue du Roule, à Neuilly. Après quelques jours d'analyses et de préparation, elle fut opérée le 6 juillet par le Docteur Mialaret. Nous lui tenions compagnie, Roland Antaki et moi, du matin au soir, déjeunant souvent de sandwiches chez elle, pour ne pas la laisser seule. La veille de l'opération, elle demanda un prêtre. L'Eglise Saint-Pierre de Neuilly était proche. Le Curé vint le lendemain, avant l'opération, lui donner la sainte Communion. Le Docteur Antaki était entré en salle d'opération, j'attendais seul et priais. Trois heures après, Roland Antaki sortit me rassurer. Le Docteur Mialaret était très compétent et avait opéré un nettoyage complet des tissus touchés et de ceux susceptibles de l'être. Il me rapporta que les derniers mots de ma Tante avant de perdre conscience sous l'anesthésie furent encore : "Merci, mon Dieu".

Nouvelle attente jusqu'à ce qu'on la ramène de la salle de réanimation. Ce furent pendant quelques jours de grandes souffrances qu'elle essayait de surmonter sans plainte. Elle



groupe general 14.3.59

Le 14 mars 1959, fête de Sainte Mathilde. La dernière photo de Mathilde à l'Ecole avec les Pères et Confrères salésiens, les Professeurs et tous les élèves.

avait très soif mais ne devait pas boire malgré la canicule qui sévissait à Paris cet été-là.

Ma Tante essayait de nous garder le moins possible à ses côtés et voulait nous renvoyer afin de souffrir seule. Mais nous restions près d'elle, le Docteur Antaki inventant des plaisanteries, parlant de notre retour prochain.

Bientôt, elle put recevoir les visites de ses amis de Paris et des Aléppins de passage. J'écrivais souvent à la famille, à Monseigneur Fattal, au Père Directeur de l'Ecole, pour les rassurer, demandant des prières pour une bonne convalescence. Bientôt, le cher Raymond Rafie fut autorisé à promener ma Tante en voiture au Bois de Boulogne.

Le Docteur Mialaret s'estimait satisfait. Le Professeur Baclesse vint discuter du traitement au radium. Il nous assura que le traitement pourrait très bien se faire à l'Hôtel-Dieu à Beyrouth sous la direction du Professeur Ponthus, bien connu de lui. Elle fut heureuse de rentrer. Naturellement, Raymond Rafie tint à nous raccompagner à Orly.

On convint à Beyrouth que le retour à Alep n'était pas nécessaire. Ma Tante s'installa à la montagne, au Grand Hôtel de Beit Mery, bien moins luxueux que son nom pompeux pourrait le faire croire mais confortable et jouissant d'une très belle vue sur Beyrouth. Ma mère nous y rejoignit bientôt.

Suivant les instructions du Professeur Baclesse, le Professeur Ponthus fixa les séances et le dosage des rayons, secondé par mon cousin, le Docteur Fathi Homsy.

Monsieur Soubhi Akel, l'un des plus anciens employés de son mari et fondé de pouvoirs de la Firme Georges Salem, passait ses vacances au Liban. Il l'accompagnera chaque jour à l'Hôtel-Dieu de France pour la séance de rayons.

Je pus rentrer à Alep reprendre mon travail. Je revins à Beit Mery au bout de trois semaines, emmenant Tété, ma

nièce, dont ma Tante réclamait la présence. Le traitement se poursuivait ; elle le supportait avec patience, ressentant plus de gêne que de souffrances. Elle avait hâte de rentrer chez elle.

Je revins une autre fois d'Alep, avec l'automobile de ma Tante et son chauffeur, pour lui permettre de se promener et de se rendre plus commodément à l'Hôtel-Dieu. J'en avais profité pour rapporter une cueillette de tous les fruits et légumes de son jardin verger. Elle en fut heureuse et fière et invita ses amis pour leur faire goûter raisins, mûres, pêches, poires, prunes, tomates, concombres, piments, laitues et même persil et menthe.

Elle reçut la visite du Père Inspecteur don Francesco Laconi, qui lui annonça la nomination à Alep d'un nouveau Père Directeur, don Armando Bortolaso, son ancien élève, dont il dit beaucoup de bien. Don Bortolaso écrivit à ma Tante dès son arrivée à Alep pour lui souhaiter un complet rétablissement et l'assurer de ses prières et de celles de la Communauté.

Ma Tante lui répondit :

Beit Mery, le 8 septembre 1959

Très Révérend Père Directeur,

Je vous remercie sincèrement pour votre aimable lettre du 1 août 1959, et vous prie de m'excuser de mon retard à vous répondre, regrettant mon absence d'Alep à votre arrivée, et pour les premiers jours que vous y passerez. Mais le R.P. Inspecteur, que je viens de voir ce dimanche, ne me laisse aucune inquiétude au sujet de l'avenir, vous ayant eu comme élève. C'est la première fois que vous assumez la charge de Directeur d'une Ecole Professionnelle, il est vrai, mais nous n'avons aucun doute sur l'heureuse

gestion que vous entreprendrez, et surtout sur votre rayonnement spirituel, et une vie intérieure de Foi et d'Amour, dans la Communauté et parmi les élèves.

Aucun travail sérieux ne peut se faire, du moins durablement, et profondément, si cet aspect de l'éducation que nous devons assurer aux enfants qui nous sont confiés, tant par l'enseignement, que par l'exemple, est négligé.

Mes prières vous suivent d'ici à cette intention, et j'ai offert toutes mes souffrances pour la Fondation Georges Salem et la Sanctification du Clergé.

Je vous remercie également, et je vous prie d'être mon interprète auprès des Pères et Frères Salésiens d'Alep, pour vos prières à mon intention. J'espère que ma santé continuera à s'améliorer et me permettra de revenir à Alep, travailler parmi vous, et avec vous, pour la Fondation.

Dans cette attente, je vous prie d'agréer, Très Révérend Père Directeur, l'assurance de mes sentiments religieux et dévoués.

Mathilde Salem

Retour enfin à Alep, début octobre. Suivant nos coutumes orientales, on égorge des moutons à l'entrée de sa maison, avant d'en distribuer la viande aux orphelinats.

Après les premières semaines où sa maison fut envahie de visiteurs venus lui souhaiter la bienvenue, la vie active reprit petit à petit. Reprise de la messe quotidienne et des entretiens avec son confesseur, don Maggi. Réunions à l'Ecole où les demandes d'admission étaient devenues plus nombreuses, encouragées par les brillants succès aux examens d'Etat.

Réunions aussi à son domicile, avec Monseigneur Fattal et les membres du conseil de la Fondation.

Ma Tante acceptait rarement de sortir dans le monde. Rentrant d'une réception chez Monsieur et Madame Michel Jambart, membre du Conseil d'Administration de la Fondation, elle me dit : "J'y ai vu Nicole Homsy qui accompagnait sa tante, Madame Constantin Mégarbané. Elle m'a fait une excellente impression par sa beauté, la dignité de son maintien, sa modestie et sa réserve : elle serait pour toi une excellente épouse. J'ai beaucoup d'estime et de respect pour son père. (Edmond Homsy, banquier, ancien député, deux fois Ministre des Finances, trois ans Ambassadeur de Syrie à la Cour de Saint-James, était membre du Conseil de la Fondation depuis sa création.) Je lui ferais part de ce projet. Je t'ai trop accaparé ces dernières années, il est grand temps de penser à ton avenir."

Elle encourageait ainsi l'inclination secrète que j'avais pour Nicole Homsy, rencontrée dans le monde deux ans auparavant. Mais les événements retardèrent ce projet. Toutefois, par une disposition testamentaire, ma Tante réservera à ma future épouse deux beaux bijoux. Elle me demandera aussi d'offrir à ma fiancée une montre en or que je lui avais moi-même présentée à l'un de ses derniers anniversaires.

La veille de sa mort, elle me demandera de prénommer mon fils aîné "Salem", plutôt que "Georges", en souvenir de son époux. Salem Michel naquit le 20 mai 1964, quelques semaines avant la consécration de l'Eglise Sainte Mathilde.

Je crois au plus profond de mon coeur que ma Tante répond à mes prières et obtient pour notre foyer, nos deux garçons, bénédictions abondantes et protection divine, tangiblement perçues en de nombreuses occasions de notre vie et à travers les terribles vicissitudes de la Guerre du Liban, où nous avons dû nous établir quelques années.

Mathilde arrange le voile de première communiant de sa petite nièce Thérèse Toutoungi. Au fond, à gauche, ma Mère.



Le cher Raymond Rafie veut baiser la main de ma Tante, et nous fait tous rire aux éclats avec ses mimiques.

Lorsque Mathilde se sentit mieux, elle voulut reprendre toutes ses activités avec le même train étourdissant. Nous n'osions lui conseiller de se ménager, de peur que ce conseil ne lui fasse croire à un répit, non à une guérison, étant nous-mêmes dans l'ignorance totale de ce que le cancer pouvait réserver après l'opération : guérison totale ou simple rémission?

Ma Tante restait sous contrôle médical. Les Docteurs Hovaguimian et Antaki venaient régulièrement l'examiner, et comparer les analyses sanguines périodiques, qui nous avaient été recommandées à Paris.

Vers la mi-mars 1960, ma Tante ressentit quelques malaises. Les médecins préférèrent que les examens aient lieu à Beyrouth. Je l'y accompagnai avec le Docteur Antaki, ainsi que Loris Azar. Depuis notre retour de France, Loris venait souvent lui rendre visite, presque quotidiennement. Elle avait le don de minimiser les ennuis, de faire apparaître le côté positif des choses. Son sens de l'humour faisait le reste. Du 27 au 31 mars eurent lieu des examens médicaux, des analyses diverses, avec, en conclusion : "à surveiller de près".

Retour à Alep où elle réduisit sa participation à ses Oeuvres mais resta fidèle à l'assistance quotidienne à la messe. Elle communiait chaque jour, restant à l'église après la fin de la cérémonie, afin de pouvoir méditer. Elle continua à se rendre à l'Ecole, toutes les fois que cela s'avérait nécessaire.

Le 10 mai, un directeur de Lustre Fibres Limited Peter Scott, un ami de quinze ans, en charge de notre marché, vint à Beyrouth et souhaita nous y rencontrer. Ma Tante déclina l'invitation, préférant éviter les fatigues du voyage. Je m'y rendis seul. J'en revins avec une véritable caravane composée de ma tante Bella, épouse de mon oncle Chucri, de ses deux filles, Réjane et Nina, et d'amis.

Réjane et Nina s'étaient fiancées et venaient inviter leurs tantes, ma Mère et Tante Mathilde, à leur mariage. Mathilde aimait bien ses nièces mais Réjane tenait une place particulière dans son cœur. Elle était l'aînée de la famille et Georges avait eu un faible pour ce petit bout de femme et ses mots d'enfants de trois ans. Ma Tante offrit une grande réception en leur honneur au Jardin, et oublia ses soucis de santé pour faire régner la joie et la bonne humeur.

Peu après leur départ, le 3 juin, mon frère Marcel et moi accompagnâmes ma Tante à Beyrouth pour d'ultimes examens et analyses. Le lendemain, Mathilde fit un effort pour assister au mariage de sa nièce Nina avec Edouard Saab, célébré au Patriarcat Maronite, à Bkerké, et le soir à la réception à l'Hôtel Carlton.

Le 7 juin, sur le chemin du retour, nous nous arrêtâmes dans un petit village près de Baalbeck, pour nous recueillir devant une icône de la Vierge que l'on disait miraculeuse, et solliciter la guérison de ma Tante, car les médecins de Beyrouth avaient conseillé un voyage en Europe pour de nouveaux examens.

Nous passâmes dix jours à Alep afin de préparer ce nouveau voyage en France. Cette fois-ci encore, ma Tante accepta de prendre, à titre de précaution, un visa pour les Etats-Unis. Loris Azar, le Docteur Roland Ataki et moi-même, devons l'accompagner.

Le vendredi 17 juin 1960, nous quittions Alep pour Beyrouth, soutenus par les prières de la famille, de Monseigneur Fattal, des Pères Salésiens, des élèves de l'Ecole et de tous nos amis. Ce n'était plus comme le premier voyage, un an auparavant, où j'appréciais déjà la gravité du cas. Il fallait repartir, car le mal hypocrite n'avait pas été vaincu. Mais il ne fallait pas désespérer et nous priâmes pour que les techniques modernes, rayons et chimie, dont on parlait beaucoup puissent en venir à bout.

Le samedi 18, nous prenions l'avion pour Paris. Dès le lundi, une consultation groupait le Docteur Taillefer et le professeur Baclesse. Ils nous conseillèrent de partir pour les États-Unis. En privé, je leur fis part de notre intention de nous rendre à Lourdes. Ils ne déconseillèrent pas le voyage, ma Tante pouvait fort bien le supporter. Je leur posai directement la question : "Si ma tante guérissait à Lourdes, considéreriez-vous cela comme un miracle?". "Certes oui", répondirent-ils. J'en déduisis la gravité de son état, mais ne désespérai pas. Il fallait aller jusqu'au bout.

Nous prîmes l'avion pour Lourdes le mercredi 22 juin. Dès notre arrivée, ma Tante télégraphia à sa nièce Réjane, à Beyrouth, dont le mariage avec le Docteur Kamal Roufca, devait être célébré le jour-même, pour la féliciter et l'assurer de ses prières :

Lourdes, le 22 juin 1960

Aux pieds de Marie avons imploré pour Réjane-Kamal vie conjugale heureuse féconde et pour tous joie santé.

Tendresses

Mathilde, Loris, les Roland (Antaki et de Sahb)

Nous avons prié ardemment notre Mère du Ciel de prendre Mathilde en pitié, de lui accorder la guérison, pour qu'elle puisse continuer à servir son prochain, ses Oeuvres, sa Patrie. Je ne sus alors si elle avait demandé sa guérison mais je compris plus tard qu'elle avait offert sa vie, dans l'acceptation totale de la Volonté Divine.

Nous rencontrâmes à Lourdes Monseigneur Maalouf, Evêque grec catholique de Baalbeck. Je le priais de nous aider à la convaincre d'accepter le voyage à New York. Il trouva les mots qu'il fallait, lui rappelant qu'elle se devait de

vivre pour continuer à aider l'humanité souffrante, et qu'elle devait obéissance à ses médecins. Il célébra la sainte-Messe, le jour de notre départ, aux intentions de ma Tante, messe émouvante, bouleversante.

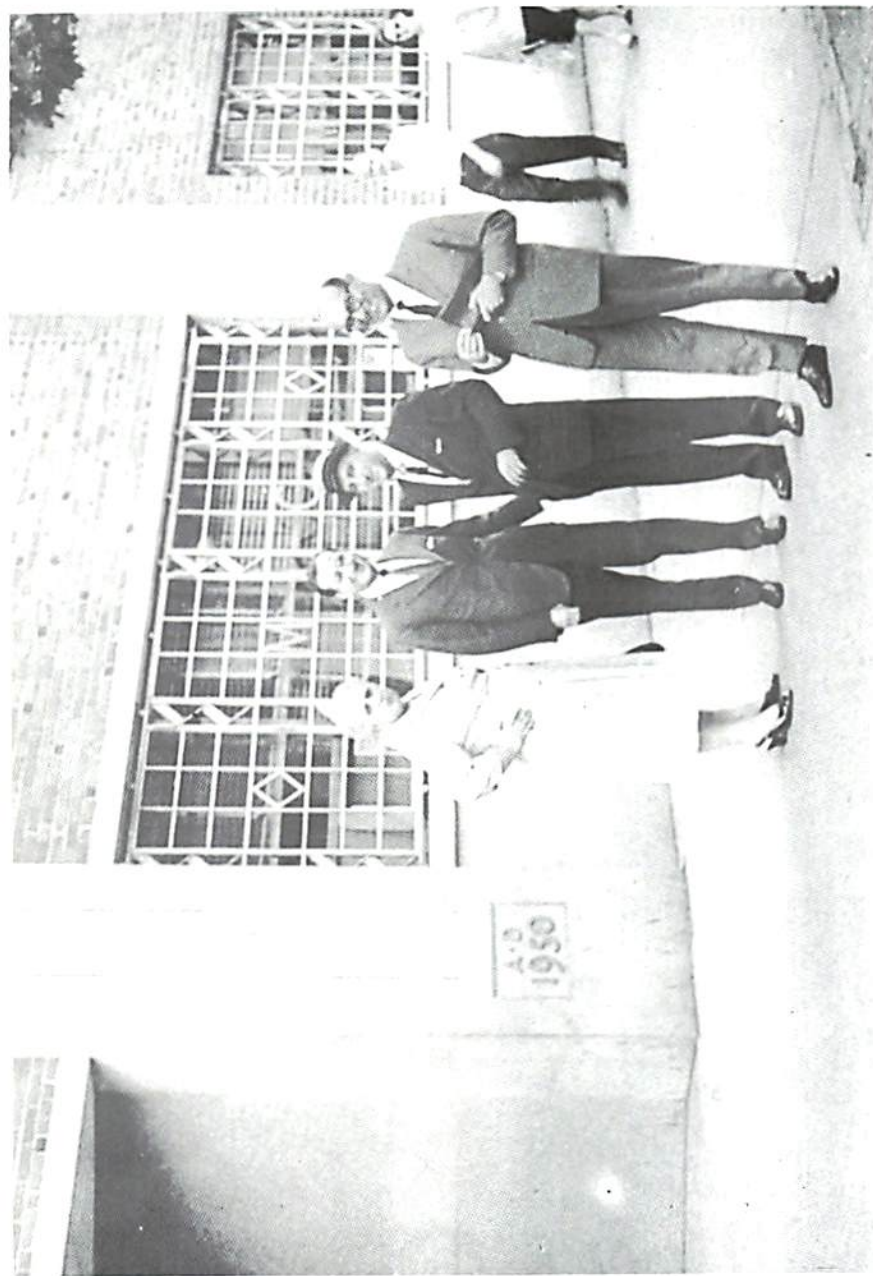
Nous prîmes contact avec le mari de Janine Magarian, Puzant Torigian, à New York, le priant de préparer les rendez-vous avec les spécialistes et de nous réserver l'hôtel. A Enghien, nous vîmes Afifé Magarian qui ayant perdu son mari l'an dernier, était revenue vivre en France près de son fils Albert et de sa famille.

Nous assistâmes à la messe du dimanche, au Sacré-Coeur de Montmartre, et nous passâmes l'après-midi à Enghien chez notre chère Afifé Magarian. Le soir, ma tante accepta d'aller au théâtre avec Loris et m'envoya dîner avec Sami Assouad et Roland Antaki. Durant la journée, j'avais la charge du "secrétariat". Je n'ai jamais autant écrit, téléphoné et câblé de ma vie pour rassurer la famille et tenir Monseigneur Fattal et les Pères à L'Ecole au courant de notre vie. Je tenais aussi les correspondances d'affaires avec le bureau à Alep, et nos divers interlocuteurs. Cela m'aidait à chasser les idées noires.

Le lundi 27, le Docteur Mialaret rentra de voyage et l'examina à son tour. Lui aussi nous encouragea à nous rendre aux Etats-Unis. Cela pourrait donner un résultat et en tout cas ne ferait pas de mal. Nous rappelâmes Puzant Torigian à New York pour confirmer notre arrivée.

Le mercredi 29 juin, nous prenions l'avion de la Pan Am d'Orly pour New York. Outre ma Tante et nous trois, étaient aussi du voyage ma cousine Réjane Chelhot et son époux, le Docteur Kamal Roufca qui se rendait aux Etats-Unis pour se spécialiser en neuro-chirurgie.

Le lendemain de notre arrivée à New York, le Docteur Alexandre Brunschwig, médecin chef du "Memorial Hospital for Cancer and Allied Diseases", le centre spécialisé de New York,



*Devant le Memorial Hospital : je suis à ses côtés avec Puzant
Torigian et Dr Roland Antaki.*

examina ma Tante. Il ne put se prononcer et demanda de procéder à une laparatomie exploratrice qui lui montrerait l'état réel des organes et des tissus. Nous appelâmes le Docteur Mialaret qui approuva : "la laparotomie est utile et non nuisible". Néanmoins, je pris mon courage à deux mains et dis au Docteur Brunswick qu'étant donné la responsabilité que nous portions devant Alep et les Oeuvres de ma Tante, je souhaitais son examen par un autre spécialiste. Le Docteur Brunswick était un grand homme, très humain. Loin de se formaliser, il comprit mon angoisse, me sourit et me donna l'adresse de deux autres chirurgiens. A mon appel, ils se contentèrent de m'assurer que ma Tante était entre les mains du meilleur médecin des Etats-Unis.

Rassurée, Mathilde accepta d'assister à la fameuse opérette : *My Fair Lady*. Le samedi 2 juillet, nous passâmes une très agréable soirée de détente chez Janine, Puzant et leurs charmants enfants.

Dimanche, messe à Sainte-Mary, à Brooklyn, où nous fîmes connaissance de la colonie alépine.

Lundi 4, admission au Memorial Hospital. Ma Tante s'étant enrhumée la veille, l'intervention dut être reportée de trois jours, au jeudi 7 juillet, un an et un jour après son opération parisienne. Loris ne la quittait pas et partageait sa chambre. Un couvent de dominicains s'élevait près de l'hôpital. Le Père Muller vint lui donner la communion chaque jour, dès qu'elle se remit de l'intervention.

Mathilde commença à se rétablir. Loris ne quittait pas son chevet. Lorsque nous venions à l'hôpital, il fallait l'obliger à aller faire un petit tour pour se détendre. Janine et son mari venaient la voir. Réjane et Kamal débarquèrent de Springfield, Massachussets. Kamal repartit, au bout de quelques jours, laissant Réjane près de sa chère Tante.

Sur ces entrefaites, Peter Scott débarqua à New York. Ma Tante n'avait pu le rencontrer lors de son passage à

Beyrouth, et voilà que le périple d'affaires qu'il entreprenait le conduisait à New York. Il vint la voir sur son lit d'hôpital : rencontre émouvante pour tous deux. Peter Scott obtint de ma Tante la promesse de visiter Londres et Coventry avant de rentrer en Syrie.

Le Docteur Brunschwig nous fit part de son plan. Au lieu d'opérer à nouveau, il aurait recours à l'irradiation au cobalt et au traitement par les produits chimiques, après que notre malade ait pris du repos. Lassés de l'hôtel, nous avons recherché un appartement meublé et en avons trouvé un excellent à l'Hôtel Navarro, spacieux, confortable, surplombant Central Park South, l'un des meilleurs emplacements de Manhattan. Le Docteur Antaki nous quitta alors pour rentrer en Syrie.

Le 14 juillet, commença le traitement au radium, qui permit à ma Tante de sortir un peu de l'hôpital. Nous dînions chez les Torigian. Le dimanche 1 août, nous assistâmes à la messe à Saint-Patrick. L'après-midi, Janine et Puzant nous firent visiter le New Jersey. Ils ne cessèrent de nous entourer de leurs soins affectueux.

Le courrier pour Alep était intense. Je savais que mes parents et ma famille étaient anxieux et souhaitaient recevoir de fréquentes nouvelles. Nos lettres se croisaient. Celles que nous recevions de la famille, des Pères Salésiens, des amis, nous faisaient passer agréablement le temps et apportaient à ma Tante une diversion salutaire. Je ne peux mieux raconter notre vie à cette époque qu'en transcrivant à la fin de cet ouvrage quelques unes des lettres reçues et envoyées.

Monsieur Fathallah Salem, cousin éloigné de Georges, accompagna un jour Monsieur Geha, alépin établi à New York, frère du Père Geha, en visite chez ma Tante. La ressemblance entre le cousin et son mari était frappante. Ma Tante ne put retenir ses larmes, mais fut heureuse de retrouver vivants les traits de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.



A Washington, devant le monument d'Abraham Lincoln. Mathilde entre Loris et moi. A droite, Mme Alfred Atherton.

Monsieur Alfred Atherton, futur Ambassadeur des Etats-Unis au Caire, avait été Consul Général des Etats-Unis à Alep. Il y avait fait la connaissance de ma Tante. Son épouse s'était liée d'amitié avec Loris. Apprenant notre présence à New York, Monsieur Atherton, maintenant à l'administration centrale du State Department à Washington, nous appela et insista pour que ma Tante visite Washington. Il ferait tout pour rendre notre séjour agréable. Le Docteur Brunschwig nous y encouragea.

Durant quatre jours, nos amis ne nous laissèrent pas une minute de répit : visite des superbes monuments de la capitale, invitations chez eux, promenades dans les environs. Pour que ma Tante dispose de tout le confort possible, ils avaient retenu un somptueux appartement dans l'un des plus beaux hôtels de la ville. Nous priâmes Mathilde d'oublier ses mortifications et de profiter de cette détente bien méritée.

De retour à New York, nous apprîmes que ma cousine Réjane avait dû être hospitalisée à Springfield. Ma Tante décida d'aller lui rendre visite. Nous l'y accompagnâmes, Loris et moi-même. Un court voyage de quarante-huit heures, mais qui remonta le moral de Réjane, souvent seule dans sa chambre d'hôpital, alors que son mari devait poursuivre ses études.

Mathilde se plaisait beaucoup aux Etats-Unis. Elle avait été prévenue d'une certaine indifférence des gens à l'égard d'autrui, d'un égoïsme forcené, de la course effrénée au "money". Ce fut le contraire : les gens étaient aimables et serviables. Au Memorial Hospital, elle était l'objet de soins attentifs, sans que cela ait une relation quelconque avec sa fortune ou son rang social. Naturellement, elle se comportait avec les médecins, les infirmières et tout le personnel, avec sa bonté coutumière. Elle me confia un jour qu'elle regrettait de n'être pas venue se faire soigner à New York dès la première fois. Je rapportais ces paroles au Docteur Brunschwig et lui demandais si l'opération faite un an plus tôt à New York, aurait donné de meilleurs résultats. Il éluda la réponse.

Plus tard, quand nous nous revîmes en Europe après le décès de ma Tante, il finit par admettre que la première opération, si elle avait été pratiquée au Memorial Hospital, aurait pu au moins retarder, sinon éliminer, les séquelles de ce mal tenace. Hélas, la Providence avait d'autres desseins.

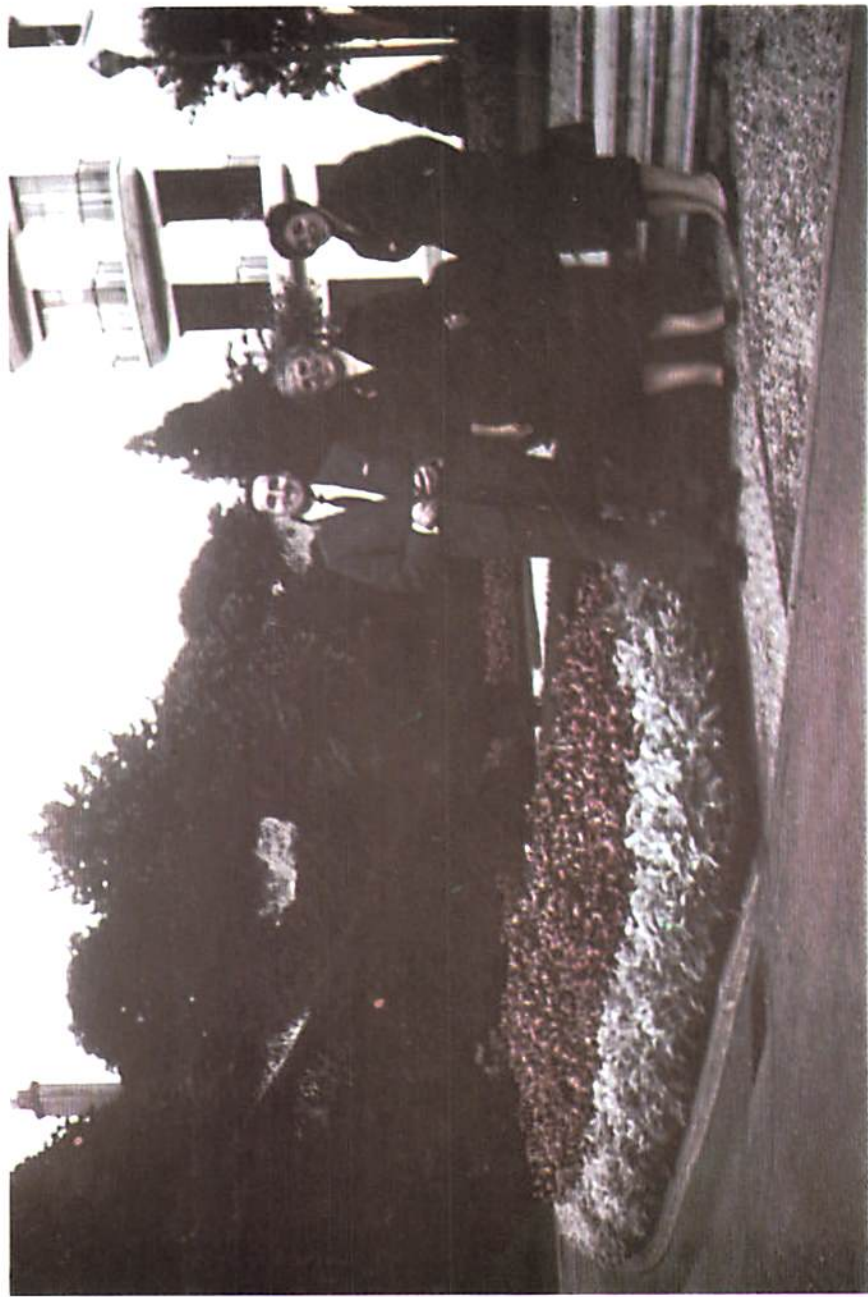
Le 15 août, ma Tante fut de nouveau admise au Memorial Hospital pour un nouveau traitement au cobalt par application directe. Le Docteur Brunschwig nous recommanda de ne pas rester longtemps dans sa chambre, mais Loris passa outre, et tint même à y passer la nuit pour tenir compagnie à ma Tante. Elle s'absentait un peu dans la journée quand je venais la remplacer.

La colonie syrienne, surtout alépine, de New York, ces chers parents et amis, insistaient pour inviter ma Tante chez eux, toutes les fois que cela s'avérait possible, pour lui exprimer leurs vœux de bonne guérison, leur admiration pour tout le bien qu'elle faisait en Syrie, et leurs encouragements. Parmi eux, la famille de ma Grand-Mère, mère de Mathilde, les Ged, les Hakim, émigrés aux States au début du siècle, et nos nouveaux amis, les Gebaily, Geha, Kabbash, Sabbagh, Semaane, Bakhache...Tous firent assaut de générosité et de gentillesse.

Monsieur Gebaily tint à nous accompagner à l'aéroport d'Idlewild le 1 septembre, pour notre retour à Paris.

Le samedi 3 septembre, à Paris, pèlerinage à la Vierge de la rue du Bac, pour la remercier de sa protection. Le dimanche, après la messe à Saint-Roch, nous passâmes la journée à Enghien, invités par les chers Magarian.

Entre-temps, Courtaulds restait en contact avec nous pour l'organisation du voyage en Angleterre. Ma Tante l'avait accepté. Elle n'avait pas visité l'Angleterre depuis 1954. Aussi, après quelques jours de repos à Paris, nous prîmes l'avion pour Londres, le lundi 12 septembre, ma Tante, Loris et moi.



Septembre 1960, Enghien les Bains. En visite chez sa cousine Affé Magarian ; Mathilde sourit, entre Loris et moi.

Nous y passâmes trois jours, reçus par Monsieur Scott et sa charmante épouse, Marion. Ils m'avaient demandé au préalable ce qui ferait plaisir à ma Tante à Londres, et nous invitèrent en conséquence à un concert au Royal Albert Hall, et le lendemain, à une représentation de ballet, au Royal Festival Hall. Madame Scott accompagnait ma Tante dans les magasins pour quelques achats pendant que je visitais les sociétés avec lesquelles nous traitions.

Puis nous passâmes quatre jours à Coventry, entourés par l'affectueuse amitié de tous les directeurs de la Société et de leurs familles. Ils tenaient à recevoir ma Tante chez eux, chose assez rare en Angleterre, et pour pallier l'absence de service, les familles qui avaient une jeune fille travaillant hors de Coventry l'avaient appelée pour aider dans les réceptions.

Ma Tante fut heureuse de se retrouver dans ce milieu amical, et fière d'entendre les Directeurs lui exprimer tout le respect et l'estime qu'ils lui portaient, ainsi que leur admiration pour sa gestion de la Maison Georges Salem. Elle participa à la plupart des réunions d'affaires et tint particulièrement à visiter une des usines du groupe, à Nuneaton, où la Société avait la même activité industrielle que notre petite usine d'Alep, et que l'on appelait d'ailleurs dans nos relations avec Courtaulds "Little Nuneaton".

Tout le long de son séjour, elle fit de grands efforts pour ne rien laisser paraître de ses fatigues et de ses souffrances. Tous les Directeurs m'exprimaient en privé leur admiration pour cette femme malade, consciente de la gravité de son cas, n'en faisant rien paraître, restant le plus enjoué des hôtes. Ils me l'ont tous répété plus tard, m'assurant avoir compris en son temps qu'elle avait fait un effort pour les voir, comme pour une visite d'adieu à des amis chers.

Plus tard, en mémoire de ces jours heureux et de ces relations sincères, j'associai le nom de Mathilde Salem à une

donation pour la construction de la Chapelle de l'Unité, à la Cathédrale de Coventry, relevée des ruines de la guerre.

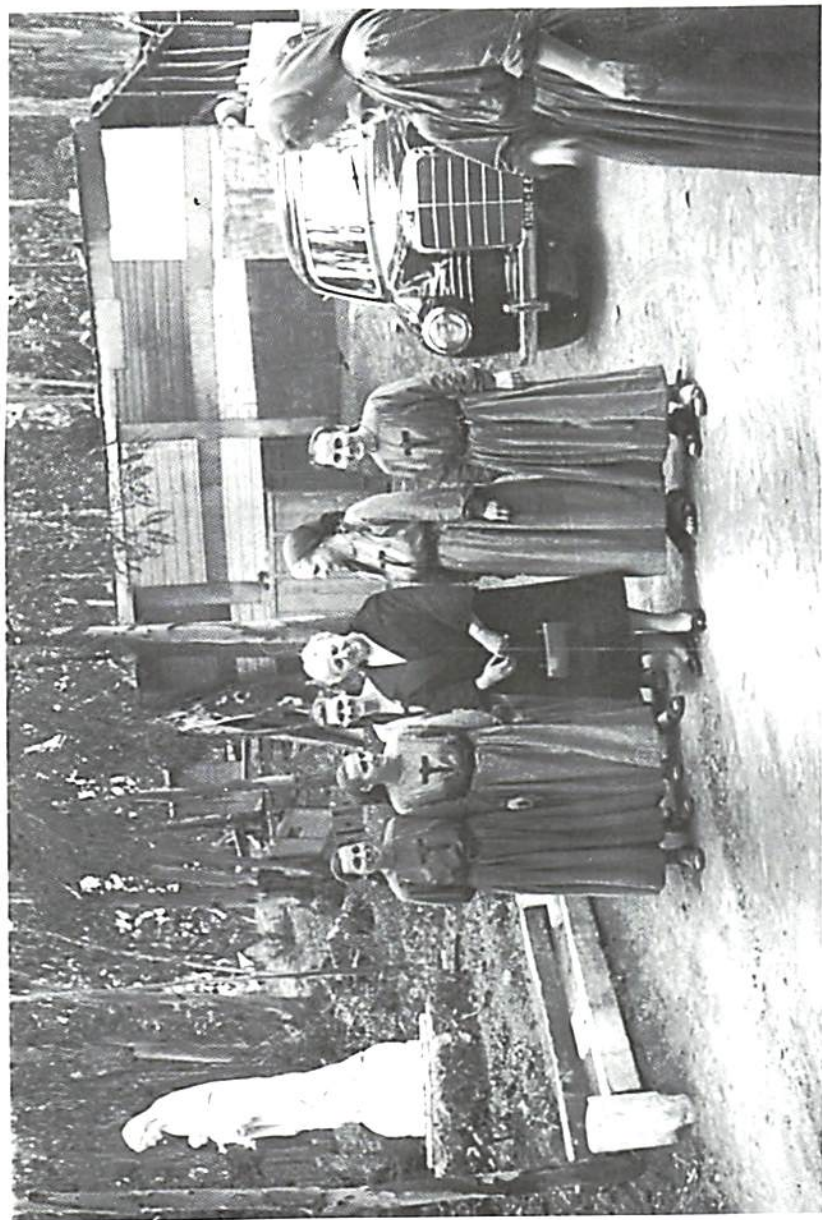
Le 19 septembre, nous quittâmes à regret Coventry. La limousine de la Société nous conduisit directement à l'aéroport de Londres, pour le vol de Rome. Loris qui nous avait accompagnés dans le périple anglais, et avait laissé un excellent souvenir à nos amis, se rendait de son côté en Autriche, pour retrouver son frère, le Docteur Abdallah. Elle nous rejoindra à Rome plus tard.

Nous y restâmes huit jours. D'abord, visite à Monseigneur Acace Coussa qui se reposait à Ostie. Il nous retint à déjeuner pour parler longuement de la Fondation et de la santé de ma Tante

Celle-ci tint à rendre visite à la Maison Mère des Petites Soeurs de Jésus aux "Tre Fontane" à l'emplacement de la décapitation de Saint-Paul. Elle avait une affection particulière pour les Petites Soeurs et les considérait comme ses filles. Elle avait été conquise, dès leur arrivée à Alep, par leur simplicité, leur dévouement, leur attachement à la pauvreté évangélique.

Les Petites Soeurs écrivaient à leur mère qu'elles avaient trouvé une seconde mère à Alep. Certaines de ces mères, habitant Paris ou sa banlieue, étaient venues rendre visite à ma Tante à la Maison de Santé du Roule lors de son hospitalisation en 1959.

Elle continuait à les suivre jusqu'après leur départ d'Alep. Ainsi, Petite Soeur Marie-Yvette, qu'elle aimait spécialement, avait fondé en Iraq, à Suleimanié, une Fraternité. Elle s'enquêrit de ses besoins. Petite Soeur Marie-Yvette s'était reconvertie en couturière pour les femmes du village. Ma Tante se mit en rapport avec un ami en Iraq et lui fit envoyer une machine à coudre. Elle pensa aussi à elle dans son testament.



Rome, 1960, Tre Foniane. En visite à la maison mère des Petites Soeurs de Jésus qu'elle aimait tant, au côté de Mère Yva, Supérieure Générale.

L'hospitalité de Wilfort et Gabriella Baly fut plus chaleureuse que jamais. Ils firent tout ce qu'ils pouvaient pour rendre le séjour de ma Tante agréable et pas trop fatigant. Je fis à cette occasion la connaissance de la baronne Gallifi, née Georgette Nouné, alépine de naissance et amie de Loris. Ma Tante l'avait déjà rencontrée avec Loris lors de son voyage en Europe en 1958. Comme Loris, elle avait un sens de l'humour remarquable et portait à ma Tante une profonde affection. Notre cousine, Afifé Magarian avait profité du séjour de Mathilde à Rome pour nous y rejoindre et visiter la ville éternelle. Ensemble, nous assistâmes à une Audience Générale du Saint-Père Jean XXIII, de retour de Castel Gandolfo, souriant, humble, doux et profond. Monseigneur Coussa avait suggéré à ma Tante de lui obtenir plutôt une audience spéciale du Saint-Père, mais elle s'était excusée, de crainte d'une grande fatigue et de l'émotion.

Je l'encourageais à visiter les beaux magasins et à s'acheter des robes et de belles soieries italiennes. Elle m'interrogeait du regard, surprise, convaincue jusqu'ici qu'elle n'aurait pas le temps de les porter, alors que mon insistance lui faisait croire que ses médecins m'avaient prodigué en privé toutes sortes d'assurances sur l'heureuse évolution de son état. Je l'en trouvais doucement réconfortée et rassérénée.

Hélas, ces robes ne furent jamais portées, ces soieries ne furent jamais cousues.

Nous quittâmes Rome, le mardi 27 septembre, pour Beyrouth, et prîmes l'avion pour Alep le lendemain.

Ce retour à Alep était différent de celui de l'an passé. Nous pensions alors avoir obtenu une élimination totale du mal par la chirurgie complétée du traitement au cobalt. Cette fois-ci, les conditions étaient plus sérieuses. Nous ne pouvions plus nous faire d'illusions : il y avait eu récurrence. A New York, ma Tante avait refusé la grande opération chirurgicale qui l'aurait laissée mutilée, sans certitude en plus, de totale

réussite. Elle avait reçu le meilleur traitement possible, au radium et au cobalt, plus le traitement aux produits chimiques. Le rapport des médecins faisait état d'une très grande tolérance à ces traitements, mais concluait : "En vue de la bonne réaction au traitement aux rayons X et à la dose additionnelle donnée par thérapie interne, on peut espérer qu'au moins une régression à long terme puisse être obtenue". Sans plus.

Après un repos de quelques jours, elle reprit l'assistance quotidienne à la Sainte Messe et la Communion. Mais l'oedème de sa jambe droite, apparu en Italie, ne lui permettait plus de rester agenouillée durant le Saint Sacrifice. Elle se remit au travail, voulant suivre de près le début de la nouvelle année scolaire, heureuse de voir enfin l'enseignement professionnel apprécié à sa juste valeur. Les élèves affluaient, les demandes d'admission se faisaient pressantes. L'offrande de ses souffrances et de sa vie à Dieu pour la prospérité de la Fondation avait été acceptée.

Outre ses fréquentes visites à l'Ecole, elle se promenait parfois en voiture vers l'usine et son jardin.

Le 14 octobre, le Conseil d'Administration de la Fondation fut convoqué à son domicile, sous la présidence de Monseigneur Fattal et la sienne. On nota avec satisfaction la progression subite du nombre des élèves, de cent cinquante à deux cent quatre-vingts, ce qui nécessiterait l'achat d'un second bus, de machines et d'outillage. Il fallait suivre, ou plutôt prévoir, le développement du pays. On avait envisagé la construction d'ateliers de filature et tissage, industries traditionnelles de la Syrie. Mais, lors de cette réunion, on décida d'y renoncer, et de créer plutôt des ateliers d'électricité et d'électronique. On étudia l'aménagement des cours de récréation, suite à la modification du tracé du quartier par les services de la Municipalité.

Le Conseil étudia les rapports que Mathilde présenta sur la situation financière de la Fondation, le résultat de la gestion



Septembre 1960, Rome. Dernière photo de Mathilde vivante. Souriant avec courage, malgré la maladie et l'œdème qui envahit sa jambe droite. Avec sa chère cousine Alifé Magarian, la baronne Gallifi et moi.

des biens. On analysa les dépenses de 1960 et on établit un budget pour 1961. On décida aussi de poursuivre l'achat de terrains, à Aïn el Tall, où la Fondation possédait déjà un vaste domaine

Le 4 novembre 1960, nouvelle réunion à son domicile, avec Monseigneur Fattal et tout le Conseil d'Administration. Elle annonça l'achat du bus, décidé à la réunion précédente, ainsi que l'achat de trois tours pour la mécanique. On demanda au Père Directeur, don Armando Bortolaso, un rapport détaillé sur le cours d'électricité et d'électronique dont on envisageait la création, afin d'en définir le programme et de fournir la liste de l'équipement nécessaire.

Maître Naoum Sloufi fit part de ses efforts en vue d'obtenir de la Municipalité la reconstruction à ses frais du mur de clôture de l'Ecole. Le coût de ces travaux n'avait pas été prévu dans le remembrement des terrains de la circonscription.

Mathilde Salem fit part de l'achat des terrains décidé à la réunion précédente, et de la gestion des biens de la Fondation. Par suite des frais occasionnés par l'accroissement du nombre des élèves, les fonds de la Fondation avaient été épuisés ; elle dut lui avancer la somme de 47.000 livres syriennes.

Elle se sentit fatiguée à la fin de la réunion et dut poser sa jambe, qui enflait, sur un tabouret. Quand on aborda la construction de l'Eglise, elle ne put plus continuer, bien que le projet lui tint particulièrement à coeur. On dut clore la réunion. Ce fut la dernière à laquelle elle assista.

Cette nuit-là, elle se sentit mal. On appela d'urgence le Docteur Hovaguimian. L'oedème des jambes avait augmenté et ma Tante souffrait de palpitations. Il lui fut prescrit un repos complet et on lui administra des calmants qu'elle répugnait à prendre la plupart du temps, pour souffrir avec le Christ et offrir sa douleur à Dieu.

Le lendemain, 5 novembre, malgré sa fatigue et la nuit agitée qu'elle venait de passer, elle reçut un envoyé du Révérend Père Inspecteur de la Congrégation Salésienne pour étudier la construction d'une Maison de Formation Salésienne au Proche-Orient.

Elle reçut des lettres d'amis rencontrés au cours de son voyage et auxquels elle avait écrit à son retour pour les remercier de leur accueil et de leur aide.

Elle procéda à une nouvelle rédaction de son testament et, avec Maître Sioufi, mit à exécution sa promesse de m'associer à sa Firme, la Maison Georges E. Salem. Elle écrivit à Lustre Fibres Limited, Coventry, leur faisant part de ces arrangements.

Le docteur Brunschwig lui écrivit, le 15 novembre 1960 :

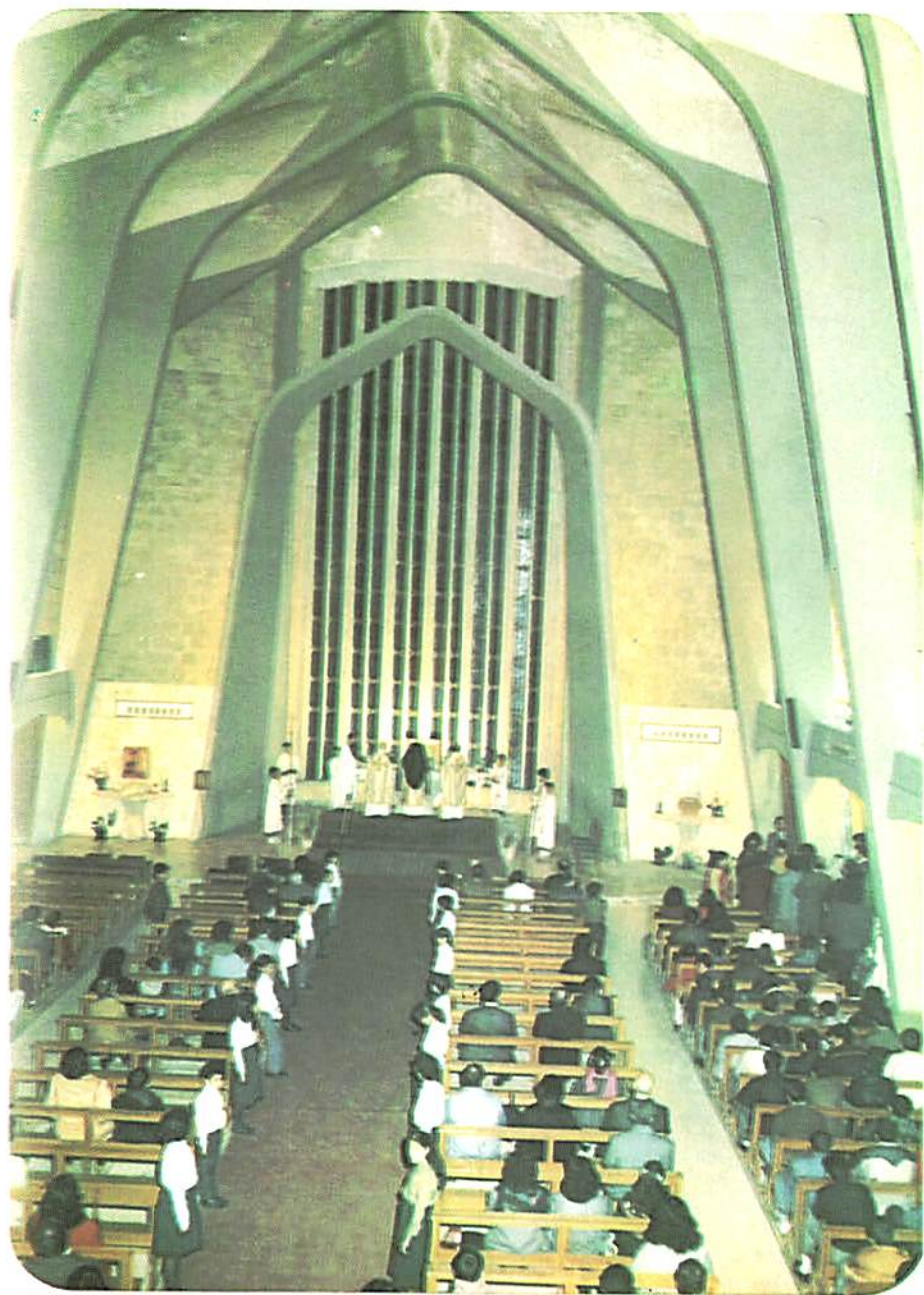
"Chère Madame Salem,

Le Docteur Antaki m'a écrit au sujet de votre état, et quoique vous puissiez sentir le découragement par moment, je me dépêche de vous rassurer : d'après ses rapports, je dirai que tout va très bien en fait.

Le mieux est de suivre ses suggestions avec patience et persévérance.

Je suis très heureux de son rapport sur les faits qu'il a trouvés, à la suite de l'examen que vous avez fait.

Vous me manquez encore beaucoup, et j'espère que tout continuera à aller bien.



L'Eglise Sainte Mathilde. Mathilde y repose aux côtés de Georges.

Avec mes meilleures salutations personnelles
à vous, votre neveu, et votre très gentille amie
(Loris Azar)

Très sincèrement

Alexander Brunschwig MD"

Ses souffrances ne lui firent pas oublier celles de l'humanité. Ayant appris la maladie grave d'un petit garçon que le Docteur Hovaguimian soignait également, elle me demanda de lui écrire la lettre suivante, dont je transcris le premier paragraphe :

"Cher Docteur Antoine,

Ma Tante et nous tous avons appris avec beaucoup de peine les inquiétudes que vous cause la santé du fils de Monsieur J.R. ; elle en a même oublié ses propres angoisses pour prier pour lui et me demander de vous écrire de suite, à l'annonce de votre éventuel voyage aux USA, pour essayer de vous faire profiter, dans la mesure du possible, de l'expérience que nous avons acquise dans les mêmes circonstances pénibles."

Devant l'aggravation des conditions de santé de ma Tante, j'écrivis au Docteur Brunschwig le 8 décembre, lui décrivant le climat de notre vie quotidienne. Le Docteur répondit séparément à ma Tante et à moi-même, comme je l'en avais prié, ayant entre-temps reçu la visite du Docteur Hovaguimian à New York. Il rassura Mathilde et approuva le traitement et les soins des médecins à Alep, lui déconseillant le voyage à New York, vu le froid et la neige qui couvraient la ville. Il lui présentait aussi ses vœux de Noël.

La lettre qu'il m'écrivit fut plus nuancée. Il approuvait le traitement mais le considérait comme une mesure provisoire. La seule question qui importait était celle de la réactivation

du cancer. Ce serait l'objet d'un voyage éventuel en Syrie, qu'il ne refusait pas *a priori*. On en reparlerait.

Nous ne pouvions rien faire de plus qu'entourer ma Tante de notre affection, de notre dévouement. Ma mère et ma soeur Ghislaine lui consacraient toutes les minutes qu'elles pouvaient, le jour et aussi la nuit qu'elles passaient souvent dans sa chambre. Elle était heureuse de sentir cette présence affectueuse et chaude. Chaque matin, le Père Georges Mani venait lui donner la Sainte Communion, et méditer avec elle sur la Passion du Christ.

Son directeur de conscience, don Maggi, venait aussi la voir, l'encourager, prier avec elle. Un jour, il voulut l'aider à faire quelques pas, lui, le vénérable vieillard et, elle, les jambes gonflées, se traînant pour lui faire plaisir. Mon neveu Nicolas, deux ans, fils de Ghislaine, se trouvait là, et se mit à imiter la démarche lourde et mal assurée de ma Tante. Elle en rit et l'embrassa.

Assesseur à la Sacrée Congrégation pour l'Eglise Orientale, Monseigneur Acace Coussa, l'ami de toujours, le futur Cardinal, lui adressa ses vœux de Rome, avec ce cri vers Dieu :

**"O Dieu, la guérison...la guérison...la guérison
pour Madame Mathilde Salem, ta Servante aimante
et fidèle, exauce-nous Seigneur."**

Monseigneur Oddi, le futur Cardinal Oddi, alors Pro Nonce Apostolique près de la République Arabe Unie, résidant au Caire, rendit visite à ma Tante lors de son passage à Alep.

Elle le reçut dans son "boudoir", étendue dans son lit. Il la trouva amaigrie, très faible, et ne voulut pas la fatiguer. Elle m'avait appelé pour le recevoir avec elle. Nous la quittâmes donc et continuâmes notre conversation au salon. Comme nous tardions, elle m'appela : "De quoi parlez-vous?". "De la Fondation, Tante". "Revenez chez moi", puis à Monseigneur

Oddi : "c'est ma vie, Excellence, je veux tout entendre et participer à votre entretien". Monseigneur Oddi fut très ému, il retira de son cou une médaille de la Vierge et sa chaîne, et la lui passa au cou.

Le Maréchal Jamal Fayçal, commandant la Première Armée de la République Arabe Unie, de passage à Alep, fit demander de ses nouvelles, souhaitant lui rendre visite. Elle s'excusa de ne pouvoir le recevoir, vu sa faiblesse, et le remercia de son attention. Il lui envoya une superbe corbeille de fleurs. Plus tard, n'ayant pu assister aux funérailles, il tint à rendre hommage à la patriote que l'armée respecte. Il visita officiellement la Fondation et, avec son Etat major, se recueillit sur sa tombe, et y récita la "Fatiha", la prière Islamique pour les défunts.

A cette occasion, la famille tint à lui remettre un don pour l'oeuvre de l'armée en faveur des enfants des soldats tombés au Champ d'Honneur. Très touché par ce geste, il fit don à son tour à l'atelier de mécanique, d'une fraiseuse électrique automatique, sur laquelle on apposera une plaque commémorative.

Quelques semaines plus tard, n'ayant pu participer personnellement à la grande séance oratoire marquant le quarantième jour après la mort de Mathilde Salem, il se fit représenter par le Général commandant la place d'Alep et les officiers d'Etat Major, et envoya une importante corbeille de glaïeuls.

Presque quotidiennement, les médecins de ma Tante venaient la visiter et l'examiner : les Docteurs Antaki, Hovagulmian, Doliotti, Samir et Dorette Bachour, ainsi que le Docteur Chachaty. Des analyses furent effectuées. Avec beaucoup de peines et de difficultés, elle put se rendre en voiture à l'Hôpital Saint Louis où l'on devait prendre des radiographies car le petit appareil mobile n'était pas assez précis.

Ce fut sa dernière sortie de la maison.

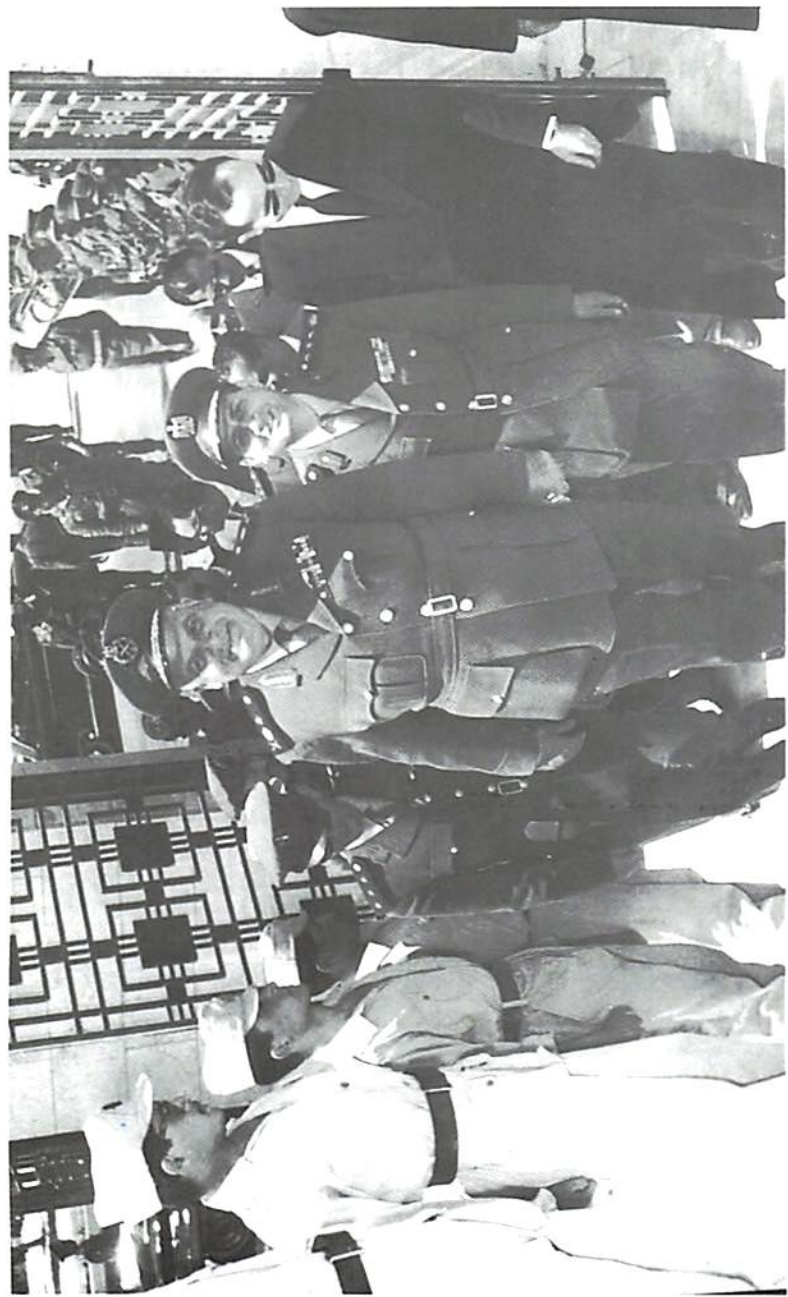
Le 16 novembre, pour son cinquante-sixième anniversaire, elle nous fit plaisir et se leva difficilement pour nous retrouver au salon et boire une coupe de champagne. Elle sourit, heureuse de se voir entourée de notre amour.

Dans son testament, Ma Tante n'avait encore rien fixé de ses intentions à l'égard de la Fondation. Mais il est certain qu'au fond de son coeur, cette oeuvre, l'Oeuvre de son époux, son Oeuvre et son enfant, passait au premier plan. Mais la femme d'affaires intelligente, réfléchie, prudente, cherchait la formule qui pourrait réaliser le plus grand bien

Avec l'infatigable Maître Naoum Sloufi, elle imagina de vendre à la Fondation des terrains à bâtir promis à un avenir fructueux : cinquante-trois parcelles superbes, dans un des plus beaux lotissements de la ville. La vente se ferait au prix d'estimation du bureau foncier, habituellement bien en dessous de la valeur réelle. Ces terrains représentent aujourd'hui, après les vicissitudes traversées par l'Oeuvre, le capital le plus important et la source de revenus la plus féconde de la Fondation.

Le 2 décembre, elle convoqua une réunion du Conseil d'Administration à l'Ecole. Elle ne put s'y rendre. Monseigneur Fattal étant en voyage, on ne parla pas de la cession des terrains, mais les membres du Conseil visitèrent l'Ecole et admirèrent les ateliers dotés des nouvelles machines et de l'équipement moderne qu'on venait d'y installer. On discuta du programme du cours d'Electricité-Electronique dont on envisageait la création et de la construction de L'Eglise. A la prochaine réunion, Mathilde ferait part de sa suggestion pour la vente des terrains.

Sa santé continuait à faiblir. Son courage, sa foi, la soutenaient. Elle ne manquait pas de communier chaque matin et de méditer avec le Père Mani. Le 27 novembre, elle me confia le cahier des comptes de sa maison. Elle le reprit,



Le Maréchal Jamal Fayçal et son Etat Major, le Commandant de la Place, arrivent à l'Ecole et passent en revue une garde d'honneur des élèves, en tenue de préparation militaire.



Le Maréchal Jamal Fayçal signe le Livre d'Or de l'Ecole.

le 17 décembre, pour quelques jours, puis me le rendit, définitivement.

Le 12 décembre, elle écrivit au Directeur Général de Lustre Fibres Limited, lui faisant part de la réorganisation de la Firme Georges E. Salem à laquelle elle avait décidé de m'associer.

Le Docteur Hovaguimian m'écrivit le même jour de New York, pour me faire part de son entrevue avec le Docteur Brunschwig. Il nous rassura sur le traitement suivi à Alep et nous transmit les sentiments du Docteur.

Je lui répondis de Beyrouth, le 22 décembre, lui donnant de meilleures nouvelles de la santé de ma Tante.

Mais cette amélioration fut de courte durée. De plus en plus, nous estimions la venue du Docteur Brunschwig nécessaire et d'un grand réconfort pour ma Tante. Le 29 décembre, il écrivit au Docteur Antaki en ces termes :

"Toute la question est de savoir si Madame Salem fait une rechute ou non. Comme vous le savez, je ne puis formuler un diagnostic à distance, malgré les rapports écrits en ma possession. S'il y avait une rechute, il n'y aurait pas beaucoup plus à faire, car il n'y a pas de meilleur médicament que le Cytosan, spécialement s'il y a métastase.

S'il y a rechute, je ne peux honnêtement recommander qu'elle revienne ici, pour simplement traîner quelque temps et mourir.

C'est pourquoi, en réponse à la suggestion de la famille, j'ai déclaré que je serai disposé à faire un court voyage, moi-même, pour évaluer la situation.

Si j'estime qu'il n'y a pas de rechute, alors, naturellement, il s'agira de poursuivre le traitement de la "proctitis", et je recommanderai qu'il soit fait sur place".

Noël et la Nouvelle Année approchaient dans cette ambiance de tristesse et d'angoisse mêlées d'espoir en un miracle, plus qu'en une guérison naturelle. Les messages de sympathie et de meilleurs voeux affluaient. Ma Tante me chargea de transmettre ses voeux aux amis et aux personnes qui s'étaient dévouées pour elle.

Monseigneur Acace Coussa lui répondit de Rome :

"Vous remercie vivement pour vos souhaits et vous assure de ses prières pour un Joyeux Noël et une heureuse Nouvelle Année pleine de grâces et de prospérité.

Que le Bon Dieu exauce les prières qui s'élèvent de partout à son trône et vous soit propice, soulage vos douleurs, et vous en délivre, Amen.

Rome le 22/12/60

A.COUSSA"

Ce fut un Noël bien triste, car ma Tante souffrait et se sentait très affaiblie. Néanmoins, elle trouva la force de mener à terme les dispositions qu'elle avait décidées en faveur de la Fondation. Le 5 janvier 1961, elle convoqua une réunion du Conseil d'Administration de la Fondation à l'Archevêché Grec Catholique, sous la présidence de Monseigneur Fattal, mais ne put y assister.

Elle fit part au conseil de sa suggestion : l'offre de vente des terrains et de son jardin à ces prix symboliques. A l'unanimité, le Conseil approuva et remercia.

A la réunion du 2 février 1961, à l'Archevêché, et toujours en son absence, on notifia le Conseil de l'achèvement des formalités de passation des terrains et du jardin au nom de la Fondation. Par suite de l'achat de ces terrains, la Fondation se trouva devoir à la Maison Georges Salem le montant 51.000 livres syriennes.

On poursuivit l'étude des machines et de l'outillage nécessaires à l'Atelier d'Electricité-Electronique et on décida du voyage du Révérend Père Directeur en mission en Egypte pour demander à la Congrégation Salésienne l'envoi d'un directeur pour cet atelier et étudier le fonctionnement de ces ateliers en Egypte. Toutefois, il fallait trouver les fonds avant de décider l'achat des machines.

La construction de l'Eglise restait prioritaire. Les plans, de style gothique, tels qu'établis par les Frères Maristes, paraissaient acceptables. Mais ils étaient incomplets. On envoya les plans en Allemagne pour le calcul du béton. Enfin, on discuta des relations avec le Ministère de l'Industrie à Damas, la Direction de l'Industrie et la Direction de l'Education Nationale à Alep pour l'application de certaines directives.

Ce fut la dernière réunion du Conseil tenue du vivant de Mathilde Salem.

Entre-temps les médecins se relayaient à son chevet. Le Docteur Antaki câbla au Docteur Brunschwig pour le tenir au courant de l'évolution de la maladie. Le 17 janvier, nous lui adressâmes conjointement ce câble :

"Après légère amélioration, état général moins bon stop Proctite oedème membres inférieurs matité base poumon droit inchangée stop suivant désir malade prions venir Alep via Beyrouth avec visa libanais vous recevrons Beyrouth stop câblez accord pour arranger billet.

Antaki-De Sahb"

Le Docteur Brunschwig nous câbla sa réponse le 21 janvier :

"Recommande importantes doses quotidiennes de progesterone. Travail en cours m'empêche de venir de suite. Pourrais venir le 10 février pour trois ou quatre jours. Posté lettre par avion. Merci me répondre.

Brunschwig"

L'accord de principe du Docteur remonta le moral de ma Tante, ainsi que la réponse de Lustre Fibres Limited à la réorganisation de la Firme Georges Salem. Le Chairman, Denis Rawlinson écrivit à ma Tante la remerciant de l'avoir consulté au sujet de mon entrée dans la Maison Georges Salem comme associé. Il appréciait hautement ces relations loyales entre nos deux sociétés.

Mathilde relisait avec plaisir cette lettre si élogieuse. Il n'était pas dans les habitudes de Courtaulds d'écrire pour faire plaisir. Cette lettre était bien le reflet de la réalité et elle y puisait un grand réconfort et l'assurance qu'elle avait bien réussi ce qu'elle avait entrepris. Le nom de la Maison Georges E. Salem restait synonyme de loyauté et de confiance, à l'étranger comme en Syrie.

Je dois avouer que ma Tante était aussi heureuse de lire les aimables propos que Monsieur Rawlinson tenait à mon égard, car ces compliments lui revenaient. Après l'éducation de mes parents, c'était ma Tante qui avait pris en main mon apprentissage dans les affaires. Je reconnais avec tristesse n'avoir pas contrôlé certains accès de mauvaise humeur, certaines bouderies plutôt enfantines. Mais ma Tante

comprendait et pardonnait, faisant la part d'un enthousiasme et d'une prétention juvéniles, certaine au fond d'elle-même de ma dévotion et de ma sincérité à son égard.

Le 27 janvier 1961, elle signa la dernière rédaction de son testament, sûre de n'avoir oublié aucune oeuvre. Elle était heureuse de se détacher des biens de ce monde.

Le lendemain, elle adressa les deux lettres suivantes à Monseigneur Fattal et au Conseil d'Administration de la Fondation. Lucide malgré ses souffrances, elle réfléchissait à l'avenir et voulait essayer, dans la mesure de tous ses moyens, d'assurer l'avenir de la Fondation :

Le 27 janvier 1961

Son Excellence le Métropolite Isidore Fattal,
Président de la Fondation Georges Salem,

Messieurs les Membres du Conseil
d'Administration,

Je viens vous faire part de mon souhait que les donations effectuées par moi à la Fondation Georges Salem soient utilisées pour la construction d'une Eglise à l'Ecole Georges Salem, suivant les plans existants.

Le reliquat de ces donations devrait être utilisé aux fins suivantes :

1- Pour la construction d'une Ecole Professionnelle pour les filles, dont la direction serait

confiée aux Soeurs Salésiennes, et ceci en accord avec mon neveu Roland de Sahb, dans le cadre des activités de la Fondation Georges Salem,

2- Pour la construction d'un bâtiment et d'une chapelle au jardin sur les parcelles 1217 et 1218 de la cinquième circonscription foncière d'Alep, que j'ai vendues à la Fondation, et leur équipement, pour en permettre l'utilisation comme maison de repos à l'usage des professeurs de l'Ecole Georges Salem, lieu de retraites spirituelles pour le clergé, religieux et religieuses, pour les jeunes gens et jeunes filles, les familles, les associations chrétiennes.

Le centre et la chapelle seront placés sous le vocable "Notre-Dame de Fatima". Ce projet sera réalisé dans le cadre de la Fondation Georges Salem.

3- Si les circonstances et les moyens financiers de la Fondation le permettent, il sera procédé à l'élargissement de l'exploitation agricole du jardin, pour en faire un centre professionnel agricole, destiné aux jeunes désirant étudier l'agriculture, dans le cadre des activités de la Fondation Georges Salem.

Je me dois de clarifier que ce que je voulais dire par "les membres de la famille Roland de Sahb" au second paragraphe de l'article 9 des statuts de la Fondation Georges Salem, veut dire : ses enfants, ses frères Abdallah et Marcel, et leurs enfants.

Voilà ce que je vous demande de bien vouloir réaliser.

Je vous remercie grandement pour les services que vous avez rendus à la Fondation Georges Salem, et pour ceux que vous allez continuer à lui rendre. Je prie le Seigneur Tout Puissant de vous préserver, ainsi que vos familles, de tout mal, et de toujours vous venir en aide, pour le bien et la prospérité de la Fondation Georges Salem si chère à mon cœur.

Mathilde Salem

Le 27 janvier 1961

Son Excellence le Métropolite Isidore Fattal,
Président de la Fondation Georges Salem,

Messieurs les membres du Conseil
d'Administration,

Suite à ma lettre de ce jour, j'ai l'honneur de vous informer que je souhaite que l'exécution des décisions du Conseil d'Administration soit effectuée par l'entremise de la Maison Georges Salem, et que la comptabilité de la Fondation Georges Salem, et de toutes ses branches, soit également tenue par son entremise. La Maison Georges Salem effectuera tous ces travaux bénévolement, à l'exception du seul comptable qui sera rétribué par la Fondation.

Veillez agréer l'expression de ma haute
considération

Mathilde Salem

Docteur François Chachaty venait lui-même prélever son sang pour les analyses. Un jour, il la trouva très souffrante, accablée par la douleur. Elle s'écria devant lui : "Mon Dieu, j'offre ma vie pour l'Unité des Chrétiens, la Sanctification du Clergé, la prospérité de L'Oeuvre Georges Salem". Il sortit de sa chambre, les larmes aux yeux, et nous répéta ces paroles et cette offrande.

Des souffrances morales vinrent s'ajouter à tant de souffrances physiques. Mathilde avait pris des dispositions en faveur de son entourage, en sus de tout le bien qu'elle n'avait cessé de répandre depuis des années. Je ne puis que me répéter et redire que sa générosité était toujours discrète et souriante. Ce cas particulier me remet en mémoire l'alexandrin que Corneille met dans la bouche d'Auguste, reprochant à Cinna son ingratitude et lui rappelant ses bienfaits :

"Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler!"

Ainsi, l'un de ses proches en vint à refuser le don important qu'elle lui réservait, et qui serait venu s'ajouter à d'autres aides généreuses. Mathilde en fut profondément blessée. Pleurant abondamment, elle me dit : "C'est un coup de poignard dans mon coeur". Je fis de mon mieux pour la consoler, malgré la stupeur qui me frappait aussi. La reconnaissance serait-elle si lourde à porter?

Quelques jours plus tard, je lui demandais à quel usage je devais destiner ce don inutilisé. Elle réfléchit et me dit : "Tu le garderas pour ses enfants".

Jusqu'au bout, elle aura aimé, elle aura pardonné.

Le 30 janvier 1961, je répondis à une lettre du Docteur Mialaret qui demandait de ses nouvelles. Je lui relatai notre voyage à New York, le résultat de la laparotomie exploratrice, le traitement aux rayons et au cobalt, et aux produits chimiques. Puis je lui décris l'évolution de son état.

Le 31 janvier, j'assistais à la messe solennelle dans la chapelle de l'Ecole pour la fête de Saint Jean Bosco, lorsque l'on me remit le câble du Docteur Brunswick :

"Je suis extrêmement pris par le travail maintenant stop me prépare quitter New York pour Beyrouth le 11 février. C'est la date la plus rapprochée stop veuillez me décrire l'état de Madame Salem stop suggère énormes doses de progesterone

Brunswick"

Docteur Hovaguimian me dicta la description d'une situation déclinante que je câblai à New York. Puis, j'écrivis le 1 février au Docteur Brunswick.

Il confirma son arrivée à Beyrouth le 12 février ; il apporterait des médicaments spéciaux. Il insista pour que l'alimentation de ma Tante soit maintenue au maximum.

Ma Tante vécut dans l'attente de cette visite. Il était convenu que je devais me rendre à Beyrouth pour recevoir le Docteur et l'accompagner à Alep.

Quelques heures avant mon départ, le 11 février, Mathilde étudia à nouveau avec don Bortolaso, la construction du Scolasticat Salésien pour le Proche Orient

Jour après jour, elle se détachait de ce monde et se sentait plus proche du Christ. Je lui faisais part un jour du bon résultat financier de la Maison Georges Salem pour l'exercice 1960, mais je sentis qu'elle n'était pas avec moi.

- Tante, est-ce que je te fatigue?
- Non
- Alors, cela ne t'intéresse-t-il pas?

Elle sourit, un peu triste.

- Je viens de rentrer de l'Ecole, veux-tu que je t'en parle?
- Oui, oui, me répondit-elle vivement, reprenant vie et intérêt à mes paroles.

J'accueillis, le 12 février, le Docteur Brunschwig à Beyrouth. Le lendemain, nous prîmes la route. Arrêts pour la visite du Krak des Chevaliers et un frugal déjeuner à Homs où le Docteur apprécia beaucoup la soupe de lentilles. Il se rendit au chevet de ma Tante dès son arrivée. Il la trouva bien changée, mais elle sourit et s'anima en revoyant cet ami sincère. Elle avait confiance en lui. Il se réunit avec ses médecins les Docteurs Antaki et Hovaguimian, Dollotti, Samir et Dorette Bachour et Chachaty, qui lui retracèrent l'évolution de la maladie et les résultats des derniers examens. Il en fut soucieux et commença de suite les injections.

Il passa quatre jours au chevet de ma Tante. Il visita l'Ecole Professionnelle et admira cette oeuvre grandiose. L'estime et l'affection qu'il lui vouait en furent accrues. Je l'accompagnai chez Monseigneur Fattal, qui lui raconta la vie de Mathilde Salem, son dévouement total à la Fondation et à toutes les oeuvres de bien, son amour du prochain, son humilité. Il lui dit sa douleur de voir sa fille spirituelle nous

quitter. Toute la ville priait pour un miracle. Le Docteur fut très ému et touché par la simplicité, la bonté, la sincérité de Monseigneur Fattal. Il me dit : "Je crois voir en lui un disciple du Christ", et ajouta : "Dans ma jeunesse, j'avais envisagé de devenir missionnaire. J'aurais aimé ressembler à Monseigneur Fattal..."

Je l'accompagnai aussi chez le Gouverneur d'Alep, son Excellence Rafaat Zreik, pour le remercier des ordres qu'il avait donnés au poste frontière pour faciliter son entrée en Syrie. Le Gouverneur lui dit l'estime et l'admiration des autorités pour le patriotisme de Madame Salem et son dévouement à l'égard de l'humanité souffrante, sans distinction de religion. Il profita de cette visite pour lui faire part de malaises qui le saisissaient et que les médecins d'Alep n'avaient pu guérir. Alors, tout simplement, le Docteur Brunschwig ausculta le Gouverneur dans son bureau et lui promit l'envoi de médicaments.

En l'honneur du Docteur, ma Tante offrit un grand déjeuner de 20 couverts chez elle, à ses médecins et leurs épouses, ainsi qu'au Consul des USA. Accompagnés de nos familles, Loris et moi-même y assistions. Le fauteuil de ma Tante resta vide. Les dames se rendirent à son chevet une à une. Il y avait longtemps qu'elles ne l'avaient vue. Elles furent choquées de la voir tellement changée. Ma Tante leur sourit et eut, pour chacune d'elles, un mot aimable.

Je raccompagnai le Docteur en voiture à Beyrouth, où Madame Brunschwig venait d'arriver pour visiter le Liban et la Grèce avec lui. Je leur suggérai une visite de Damas. Ils acceptèrent volontiers. Ma Tante m'avait demandé de me tenir à leur disposition. Mon cousin Docteur Fathi Homsy nous y accompagna. Visite de la Mosquée des Omayyades, du Palais Azm, du Musée, des souks.

Nous déjeunâmes à l'Hôtel Cattan. Durant le repas, j'appelai Alep pour avoir des nouvelles : ma Tante n'allait pas bien, elle avait passé une très mauvaise nuit. Je revins à table,

soucieux, pâle. Le Docteur en comprit la raison et insista pour connaître la vérité. Je lui répétai les nouvelles. "Vous allez partir tout de suite" me dit-il. Je lui répondis : "Je ne puis vous lâcher ainsi à Damas". Docteur Homsy insista aussi. Il devait rentrer à Beyrouth et, naturellement, s'occuperait de louer une voiture et d'accompagner nos chers hôtes. D'ailleurs, l'excursion était prévue pour la journée seulement.

Je regagnai Alep conduisant comme un fou. Heureusement, en ce mois de Ramadan, vers le coucher du soleil, il y avait très peu de circulation à l'heure où les fidèles musulmans se préparaient à rompre le jeûne.

Les médecins se trouvaient dans la chambre de ma Tante. Je criai à travers la porte : "Tante, je suis là". Elle ne comprit pas comment j'avais pu arriver en si peu de temps.

Au matin, j'appelai le Docteur Brunschwig à l'hôtel de Beyrouth pour l'informer de la situation qui se dégradait. Il me répondit spontanément : "Je reviens de suite. Arrangez mon voyage. J'essaierai de rentrer le jour-même. Je veux revoir Madame Salem". Ma Tante et nous tous en fûmes profondément touchés. Je le rappelai pour lui annoncer que j'avais réservé sa place d'avion pour le lendemain. Je le reçus à l'aéroport. Ma Tante l'accueillit avec émotion. Il passa quelques heures avec elle, l'ausculta longuement, lui parla. Nous retinmes une voiture pour le raccompagner l'après-midi à Beyrouth. Il refusa tout honoraire. Ma Tante lui offrit un beau coffret en argent. Il ne nous cacha pas la gravité de la situation et son impuissance à pouvoir la contrer.

Sa délicatesse et son désintéressement nous avaient frappés dès le début de nos relations. A New York, il avait toujours été prêt à me recevoir et à répondre à mes questions. Il m'intimidait. Ignorant tout de la maladie, de son évolution et du traitement possible, je ne savais sur quoi l'interroger. J'hésitais ; mais il me souriait avec bonté. J'avais fini par préparer mes questions par écrit.

La veille de notre départ de New York, Je m'étais rendu à son bureau pour régler ses honoraires et le remercier. Il me tint le langage suivant : "Mon ami, Madame Salem a eu beaucoup de frais pour ce voyage avec son groupe. Je ne vous demanderai que le minimum". D'autres auraient pu tirer avantage de la situation et n'avoir aucun scrupule à faire payer largement ces soins, la malade ayant d'évidence la possibilité de les régler, puisqu'elle se faisait accompagner par son médecin, une amie et son neveu.

De même, en quittant Alep la première fois, il me dit : "Madame Salem m'est très chère. Vous avez payé mon voyage, mes déplacements, mon séjour. Je vous demanderai uniquement l'équivalent de mes honoraires de clinique à New York sur la durée de mon séjour à Alep". Il avait, en outre, accepté bénévolement, d'examiner des malades en ville, à la demande de Docteur Antaki.

Ce que fut notre vie après le second départ du Docteur, Je ne parviens pas à m'en souvenir avec précision. Un profond abattement avait succédé à l'euphorie qu'avait fait naître en nous l'annonce de sa visite. Maintenant, il avait lui-même perdu tout espoir. Il me l'avait dit à Damas, avec délicatesse et miséricorde. Nous nous réfugiions dans la prière, suppliant le Seigneur et sa Mère de nous accorder le miracle tant attendu et espéré.

La brume enveloppe mes souvenirs. Il fallait soigner ma Tante, atténuer la souffrance qui augmentait. Ma Mère, Ghislaine, Loris, son personnel fidèle à la maison, étaient épuisés physiquement et moralement. Je me vois la nuit, courant les pharmacies de permanence à la recherche de médicaments, de tranquillisants, donnés pourtant avec mesure, et que souvent elle ne réclamait pas.

La nuit était pénible. Ma Tante voulait déranger le moins possible, mais la souffrance était trop forte. Lorsqu'elle appelait, elle s'excusait aussitôt. Ma Mère et Ghislaine passaient la nuit dans sa maison, à tour de rôle, souvent

ensemble. Loris venait à peine de rentrer chez elle, que nous la réclamions déjà. Elle accourait, toujours prête, le sourire aux lèvres, trouvant le mot, le trait d'esprit qui ferait sourire ma Tante. Elle taquinait ma Mère sur ce qu'elle appelait ses manies d'ordre et de rangement, appelant ma Tante et ma Mère, les filles Chelhot, "manzoumates", c'est-à-dire "parfaites, de valeur".

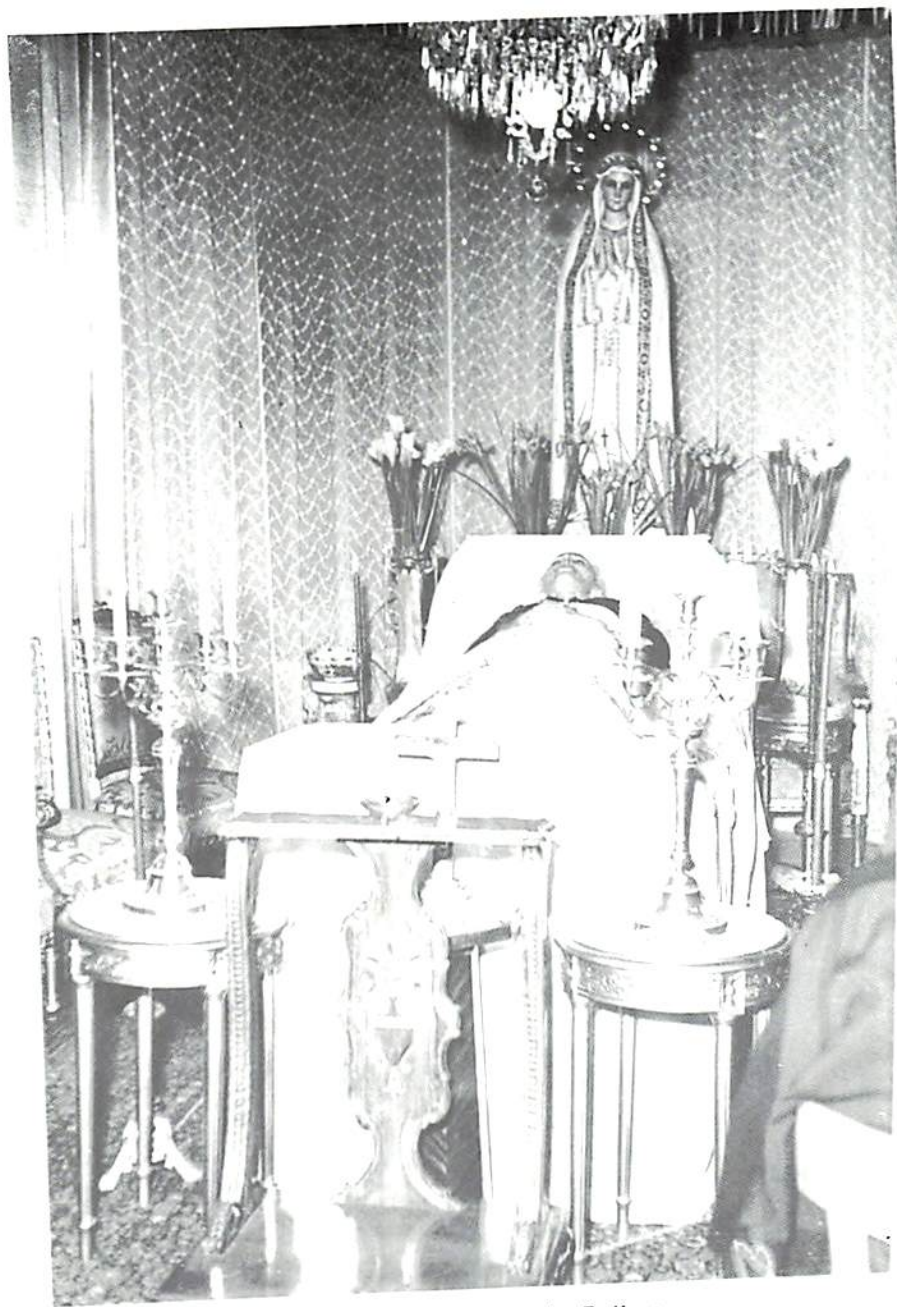
Je passais moi-même une grande partie des nuits là-haut. Mon père priait, m'interrogeait du regard, très ému. Mon frère Marcel venait aux nouvelles, sur la pointe des pieds, disait un bonjour timide à notre Tante.

Après la toilette du matin, le cher Père Mani continuait à venir lui donner la Sainte Communion, et restait seul avec elle, pour la méditation quotidienne. Don Maggi venait la voir et en sortait, les larmes aux yeux, ne pouvant que répéter : "Je prie, je prie". Monseigneur Fattal téléphonait chaque jour, désespéré, triste. A l'Ecole, les neuvaines se succédaient. En ville, les congrégations religieuses et les associations priaient et faisaient prier les enfants.

Elle n'avait plus d'appétit et s'affaiblissait de jour en jour. Mais son esprit était toujours lucide et son âme brûlait de rejoindre le Seigneur. Nuit et jour, le regard fixé sur la statue de Notre-Dame de Fatima qui lui faisait face, elle priait et offrait ses souffrances. Un jour, à l'aube, des fêtards rentrant de soirée, riaient dans la rue et plaisantaient à haute voix, alors qu'elle souffrait ; "Mon Dieu, donnez la joie au monde, rendez les hommes heureux", s'exclama-t-elle.

Elle offrit à Loris, comme à une fille aimée, la bague de fiançailles que Georges lui avait présentée, et à laquelle elle tenait beaucoup. Elle lui dicta avec précision comment elle voulait être vêtue sur son lit de mort : "Mon scapulaire du Tiers Ordre Franciscain, ma robe de soie grise de Madame Grès".

Son corps était là, étendu, souffrant, mais son âme était déjà au Ciel. Nous étions perdus, déboussolés, navire démâté



*Sous le regard de Notre Dame de Fatima.
"La Fin, le Vrai Commencement dans la Vie Eternelle"*

par la tempête, notre pilote, notre guide, notre soutien, abattu, lui-même cherchant notre soutien physique, mais nous éclairant toujours de la flamme de son pur amour. Phare brillant, nous montrant la Voie de l'Amour, et le Sacrifice ultime de l'acceptation de la Volonté Divine.

Jours terribles, goût de cendres dans la bouche, les yeux rougis par le manque de sommeil, hébétés, n'osant croire à notre malheur, mais gardant toujours allumée la petite flamme de l'espoir en un miracle.

Jusqu'à ce dimanche 26 février, où elle reçut le corps du Christ pour la dernière fois, elle réclama l'Extrême-Onction et nous demanda humblement pardon.

Jusqu'à cette aube du 27 février, la neige, les dernières heures, les dernières minutes, la dernière minute, la fin, le Vrai Commencement dans la Vie Eternelle.

**"Parlez, âme chrétienne,
Sainte Mathilde"**

Monseigneur Isidore Fattal
Lundi 27 Février 1961
9h30

Roland de Sahb
Alep, 27 février 1989

CORRESPONDANCE

Paris 21.6.1960

De Sahb Alep

Avis unanime professeurs opération exclue
recommandent nouvelle cobaltothérapie approuvent voyage
Amérique seulement pour consultations par acquis de
conscience mais traitement ici stop partons mercredi Lourdes
retournerons vendredi tâcherons alors décider Tante câblerons
avisez Chucri. Baisers

Roland

Paris, lundi 27 juin 1960

Bien chers Papa, Maman, Abdallah, Marcel,

Le voyage à Lourdes nous a procuré à tous
l'apaisement dont nous avons besoin. Nous y avons passé
trois jours merveilleux.

Hier, nous avons assisté à la messe au Sacré-Coeur de
Montmartre, déjeuner au bord de la Seine, près de Notre-
Dame et, après-midi, goûter chez les Magarian. On se serait
cru à Alep. Leur bébé est plein de santé. A neuf mois, on lui
donnerait deux ans.

Le soir, Tante et Loris ont été voir une pièce de théâtre amusante, "Patate", et Roland et moi nous nous sommes promenés avec Sami Assouad.

Hier nous avons parlé à Janine pour lui annoncer notre arrivée à New York ; ils nous réserveront les chambres d'hôtel, et assureront les rendez-vous pour nous chez les médecins.

Grâce à Dieu, toutes les choses ont été facilitées, et c'est avec confiance en Notre-Dame de Lourdes que nous partons.

Tous les soirs, nous récitons le chapelet ensemble. ...

Tendrement

Roland

En vol Paris-New York le 29 juin 1960

Bien chers Papa et Maman, Abdallah et famille, Ghislaine et famille, et Marcel,

Je vais profiter de ces minutes pour vous donner plus d'explications sur notre voyage.

Donc Lourdes était un merveilleux séjour, calme et paix. Notre avion, en raison des grèves, a eu du retard, ce qui nous a permis de faire le Chemin de Croix et de prier pour vous tous. Arrivés à Paris à minuit, nous apprenons que Réjane nous avait précédés. Samedi matin elle vient nous voir avec Kamal et ils déménagent dans une belle chambre près de nous...

Nous téléphonons au Docteur Mialaret, absent à Genève, prenons rendez-vous lundi après midi. Téléphonons à Magarian.



Pèlerinage à Lourdes. Loris et moi sommes à ses côtés.



Juin 1960, Pèlerinage à Lourdes. Parmi les malades, le visage grave.

Tante était un peu énervée ; elle déjeune seule avec Loris qui la calme ; je déjeune avec Kamal, Réjane, Antaki. Le soir nous allons nous quatre à l'Opéra voir *Rigoletto* ; Réjane et Kamal sortent avec des amis ; par la suite, nous les verrons surtout le matin, car ils ont leur programme avec leurs amis.

Dimanche, Messe au Sacré-Coeur de Montmartre, petit déjeuner et promenade sur la butte, visite à Notre-Dame, promenade sur les quais, déjeuner dans un gentil restaurant sur les quais. Après-midi, invités à Enghien chez les Magarian. La bonté des Magarian est sans égal. Succulent buffet froid au champagne.

Rentrons à Paris. Tante et Loris vont au théâtre voir "Patate", que Antaki et moi avions vue. Déjeuner, visite à Mialaret. Tante lui parle seule à seul et il la convainc que, par acquis de conscience, et pour qu'on ne dise pas qu'elle s'est négligée, il fallait se rendre aux USA pour consultations, quitte ensuite à revenir faire le traitement à Paris. Tante est convaincue. Nous allons chez le Professeur Baclesse, le spécialiste des rayons, qui l'avait déjà examinée, ancien professeur de Fathi (*le Docteur Homsy*) qui nous donne un rapport et nous indique des adresses là-bas.

Albert nous attendait à l'hôtel. Nous téléphonons pour réserver nos places mercredi... Nous téléphonons à Janine (*Magarian*) à New York pour réserver l'hôtel et arranger les rendez-vous avec les médecins.

Le lendemain matin, mardi, Albert nous avise qu'il a déjà reçu un câble de Janine l'avisant que tout est prêt pour nous recevoir, hôtel, médecins, qu'ils viendront à l'aéroport eux-mêmes, et qu'ils ont annulé leurs vacances pour nous. Quelle délicatessel! Ces mesures nous faciliteront énormément notre arrivée et les premiers temps de notre séjour...

Déjeuner avec une cheffaine guide, amie de Loris, puis visite à la Chapelle de la Médaille Miraculeuse, à L'Eglise de

Saint Vincent de Paul, à Monseigneur Maalouf. Les Magarian viennent nous voir. Le câble pour nos billets arrive à PanAm et je vais m'en occuper. Tout va bien.

Le soir nous dînons dans un très beau restaurant de Clichy, et nous rions follement au Théâtre de Dix Heures, où nous rencontrons par hasard Monsieur et Madame Fathi Antaki. Ce matin, mercredi, je téléphone à Londres et à Monsieur von Zweigbergk, prépare nos bagages. Nous recevons la visite de Sami Assouad, Madame Naïm Khoury, Madame Raymond Rafie, Afifé (*Magarian*). Déjeuner au champagne "Chez Pierre" tous avec Réjane et Kamal, bu à votre santé. Avons aussi rencontré là-bas Monsieur et Madame Fathi Antaki (*Membre du Conseil de la Fondation*). Puis, départ. Nous volons depuis quatre heures et quinze minutes. Il nous faut sept heures, en direct, sans escale, mais nous arrivons à six heures et quart là-bas, vu le décalage horaire.

Tante a très bien accepté le voyage et ne souffre pas du tout de l'avion. Nous pensons tous à vous et espérons que vous êtes chacun et les enfants en bonne santé. Mille baisers de la part de Tante, et amitiés de Loris et Roland.

Tendrement,

Roland

New York le 2 juillet 1960

Biens chers parents, Abdallah, Marcel, Ghislaine,

Comme je vous l'annonçais dans notre câble, le voyage s'est passé au mieux. S'il nous était donné de préparer à l'avance notre arrivée, logement, etc., nous n'aurions pas mieux fait. C'est très réconfortant de se sentir aussi bien entourés.

Puzant a pu avancer le rendez-vous à jeudi et à midi nous étions reçus par le Docteur Brunswick. Très gentil, parlant français à merveille ; il a dit d'abord à Tante qu'il lui fallait plus d'analyses et de radios, que jusqu'ici tout avait été bien fait. Il a suggéré une "laparatomie exploratrice", c'est à dire une petite ouverture dans l'abdomen, pour voir l'état des organes, et prélever de petits échantillons à analyser. Nous devons lui donner notre réponse hier après-midi, vendredi.

Nous avons reçu jeudi et vendredi la visite de deux dames américaines ; le mari de l'une d'elles est médecin. J'ai été le voir hier et obtenu par lui les meilleurs renseignements au sujet du Docteur Brunswick.

Jeudi soir, nous allons voir "My Fair Lady", opérette en vogue, et dînons après le spectacle.

Hier vendredi, messe à la Cathédrale Saint. Patrick. Demandons à parler à Mialaret à Paris, mais nous attendons toute la journée et ne pouvons l'avoir que ce matin à trois heures, après minuit.

Il confirme l'idée de Brunswick de la laparotomie qui peut donner une bonne indication sur le traitement au cobalt, et sans aucun danger pour Tante. Veuillez en aviser Hovaguimian. De toute façon, il n'y aura pas d'opération.

Nous avons été de nouveau hier après-midi, Roland, Puzant et moi revoir Brunswick ; il confirme que Baclesse est un excellent radiothérapeute, et que, une fois les analyses terminées, il peut faire avantageusement le traitement à Paris, si Tante ne veut pas rester à New York. En outre, Brunswick nous donnera ses instructions pour un traitement aux produits chimiques qui sera donné après le cobalt, et améliorera considérablement sa santé...

Les moments de dépression de Tante sont vraiment réduits au minimum. Loris l'aide, et elle sera encore avec elle à l'hôpital.

Roland

New York le 3 juillet 1960

Bien chers parents,

Après ma lettre d'hier matin, nous avons passé une journée merveilleuse chez les Torigian. Puzant et ses enfants, Christine, 9 ans, et Johnny, 7 ans, sont venus nous chercher dans leur Cadillac. Je les ai embrassés tant de fois ; ils me rappelaient les enfants restés à Alep... Ils ont raffolé de Tante de suite.

Janine et le petit Mike, 2 ans, nous attendaient à la maison. Leur maison est charmante, typiquement américaine. Apéritif ; après déjeuner, Johnny s'est précipité sur Tante pour lui donner une leçon d'anglais, de force. C'était ravissant, nous riions aux larmes et il y a bien longtemps que je n'ai vu Tante rire d'aussi bon cœur.

Ce matin, le Père Aractingi, qui a su notre arrivée par Louis Debbané, dont il est l'oncle, téléphone à Tante insistant pour que nous allions assister à la messe à onze heures à Brooklyn. Très touchant. Il y avait aussi le Père Mardelli et le Père Gehami. Nous n'avons pas reconnu beaucoup de monde, le frère du Père Geha, le Père Aractingi et son frère saluent Papa et se rappellent avec attendrissement du Marquis Abdallah de Sahb, fondateur de la Société saint Vincent de Paul à Alep...

Après la messe, nous sommes passés à l'hôpital pour les réservations. Tout est arrangé. Loris dormira chez ma Tante. La



Devant la maison des Torigian, à Great Neck, banlieue de New York : Puzant, son fils Michael, ma Tante et moi.

chambre est excellente et il y a un divan pour Loris. Tante ira demain à onze heures pour commencer les examens, et mercredi ou jeudi le Docteur Brunschwig fera la laparotomie. Au bout de trois jours, Tante rentrera à l'hôtel, et nous serons fixés sur la marche du traitement. Déjà nous avons écrit à Baclesse à Paris pour les arrangements nécessaires ; je vous tiendrai au courant...

Nos salutations spéciales à Monseigneur Fattal, Don Maggi, demandant le secours de leurs prières.

Bien à vous.

Roland

New York, le mardi 5 juillet 1960

Bien chers Papa, Maman, Abdallah, Ghislaine, Marcel,

Je n'arrive pas à croire que c'est New York que j'ai devant moi ; on dirait un décor de cinéma. Tout a été si rapide. Avec Loris et Roland, on est entourés, et on ne se sent pas dépayés.

J'ai posté hier ma dernière lettre. A midi nous avons accompagné Tante au Memorial Hospital, d'où je vous écris. La veille, dimanche soir, nous avons été nous promener et dîner avec les Torigian et, alors que nous étions au restaurant, un orage violent s'est abattu avec des trombes d'eau. Tante a attrapé un petit rhume, qui retardera un peu la laparotomie. Hier après-midi, on lui a fait des examens de sang et d'urine, et, ce matin, une radio des reins. Le Docteur Brunschwig l'a vue hier et ce matin. Jusqu'à ce que son rhume disparaisse, il ne pourra faire la laparotomie, c'est à dire pas avant jeudi ou vendredi.

On nous avait fait craindre en France la rudesse des médecins, pour qui les malades sont des numéros, la mécanisation des soins. Il n'en est rien, au contraire ; si ce n'étaient les difficultés de la langue, Tante se serait sentie ici mieux qu'en France.

Tout le personnel et les amis s'évertuent à lui rendre le séjour agréable. On lui envoie en visite une infirmière belge, parlant français, un chirurgien jordanien en stage ici, un prêtre dominicain...

Roland

New York, le 7 juillet 1960

Bien chers parents,

Nous revoici, il y a un an, à un jour près. Il est onze heures et quart, Tante vient de passer à la table d'opération. Dans quelques minutes, elle reviendra ; elle est un tout petit peu nerveuse. Puzant et Janine viennent de téléphoner, chacun de son côté. La lettre de Maman, du vendredi 1, reçue hier, lui a fait grand plaisir. Nous l'avons lue et relue. J'ai passé la soirée chez elle jusqu'à neuf heures et demie, puis je suis rentré à l'hôtel.

Ce matin, j'ai reçu un gentil câble de Ghislaine et Edmond. J'espère leur écrire bientôt... Nous avons écrit à Baclesse à Paris pour savoir s'il pouvait retarder ses vacances pour s'occuper personnellement de ma Tante, sinon je crois que nous ferons le cobalt ici, et Roland Antaki pourra rentrer dès que nous aurons mis cela au point...

Grâce à Dieu, le docteur Brunschwig est venu nous tranquilliser. La maladie est limitée à la partie pelvienne, le reste de l'abdomen étant libre ; Ce qui veut dire, pour le

Docteur Alexander Brunschwig : le chirurgien au grand cœur.



Mathilde dans sa chambre, au Memorial Hospital for Cancer and Allied Diseases. Loris a lancé une plaisanterie qui fait sourire ma Tante.

traitement, que la dose de rayons de cobalt sera concentrée sur une petite partie, et donc a plus de chances de succès ; en outre, ils ont ici des produits chimiques qui seront utilisés dans le traitement, et dont on ne nous avait pas parlé en France. Espérons que la Vierge continuera à nous guider et à nous protéger...

8 juillet, je reprends. Le réveil de Tante après l'anesthésie est bien moins pénible que l'an passé, et déjà ce matin on l'a faite se lever. Dans quelques jours, tout sera fini, et elle quittera l'hôpital...

Roland

New York, le 15 juillet 1960

Ma bien chère Guita,

Je ne veux pas laisser passer ta fête sans te donner de mes bonnes nouvelles. Après assez d'hésitations, je me suis décidée à poursuivre le traitement ici, et peut-être, grâce à Dieu, ce sera mieux pour ma santé.

Je te souhaite une bonne fête et un heureux anniversaire et t'embrasse vivement avec toute la famille. Remercie pour moi Ghislaine et son mari, Abdallah et Odile, Marcel, pour leurs lettres. Donne de mes nouvelles à Monseigneur Fattal, Don Maggi, et à tous ceux qui pensent à moi.

Mille baisers

MATHILDE

Merci aux Petites Soeurs pour leur lettre

New York le 16.7.1960

Bien chers Abdallah et Marcel,

J'ai écrit hier à Maman pour lui souhaiter bonne fête, avec Tante et Loris. Aujourd'hui, je suis content : Tante a fait l'école buissonnière avec la permission du Docteur Brunschwig. Elle a commencé par visiter avec Loris l'appartement, qui lui a plu (on serait exigeant, s'il ne plaisait pas), puis nous avons déjeuné dans un bon restaurant au Park, et repos au retour à l'hôtel. Vers six heures, j'irai avec Antaki dîner chez les Torigian, et Tante réintégrera l'hôpital avec Loris.

Roland

Boxtel, Hollande le 15.7.1960

Monsieur Roland de Sahb

Bien cher ami,

La bonne nouvelle que vous me donnez dans votre honorée du 7 courant - que j'attendais non avec impatience, mais avec angoisse - et à laquelle je m'attendais, qui est venue me rejoindre en Hollande, m'a rempli de joie.

Deo gratias... Cher ami, ayons la foi ; ayons confiance, Dieu est grand ; il est "Bon", le "Bon" par excellence ; et la Sainte Vierge - qui vient de guérir, au début de ce mois, et à Lourdes, une femme percluse depuis trois ans, et dont la cause était désespérée - est aussi une très bonne maman. Ayons confiance...

Ecrivez-moi encore, ne fut-ce qu'un mot, mais à Baalbeck, où je vous attends à votre retour. Saluez bien tout le monde de ma part. Dites à Madame mon respect, et que je prie chaque jour pour elle.

Croyez, cher ami, à mon affection paternelle et à mon entier dévouement ;

+ Joseph Maalouf
Archevêque de Baalbeck

Alep le 31 juillet 1060

Reg 20 N° 126

Bien cher Roland

Vos cartes et votre aimable lettre de New York, en date du 22 courant m'ont été d'un grand réconfort.

Louée soit la Sainte Providence, pour le résultat satisfaisant de la cure dont Madame est l'objet depuis son arrivée en Amérique. L'épreuve est dure, mais non pas pour Madame seulement, et la joie des bonnes nouvelles qui émanent de chez vous, nous touchent et touchent beaucoup de gens.

Madame nous a réellement manqué en beaucoup de circonstances ; notamment à la proclamation des notes dans l'établissement Georges Salem ; Nous avons beaucoup pensé à elle, nous avons surtout beaucoup prié pour elle.

Le Docteur Roland Antaki est venu chez nous en personne, pour nous donner des nouvelles très rassurantes au sujet de la chère Malade. Puisse-nous la retrouver parmi nous, bientôt, débordante de vitalité, rayonnante de santé et

de dynamisme comme d'habitude. Ce sont les vœux que nous formulons pour elle, tous les jours, au Saint Sacrifice surtout. Continuez, cher Roland à nous donner de bonnes nouvelles. Je vous bénis tous, de tout cœur ; Madame Mathilde, modèle des âmes fortes, et abandonnée à l'Amour Infini du Père ; la brave et dévouée Laurice "qui comble de fierté la Communauté Grecque, et oblige les Syriens eux-mêmes à reconnaître que les filles grecques sont d'une trempe supérieure". *(en arabe dans le texte)*

Et à vous, cher Roland, ma profonde sympathie et paternelle affection.

+ Isidore Fattal
Métropolite Grec Catholique d'Alep

NDR : Monseigneur Fattal se réfère à des taquineries entre les communautés d'Alep, chacune vantant les mérites incomparables de ses jeunes filles. Ma Tante était née Syrienne Catholique, devenue Grecque par son mariage. Je suis Syrien Catholique, Loris est Grecque Catholique.

New York le 13 août 1960

Bien chers Papa, Maman, avec vos enfants et petits enfants,

Vous ne pouvez savoir le soupir de soulagement que nous avons poussé hier après-midi, à la réception de votre roman du 8. Loris a été très touchée par la lettre de Maman, et nous avons lu, et relu et rere lu, avec un verre de whisky, les nouvelles d'Alep. Nous avons reçu en même temps une lettre du Père Neyrand, une du Docteur Roland, et vendredi une du bureau, du Père Directeur et du Père Maggi. Nous vous prions

de les remercier tous, ainsi que Madame Chewketly, pour avoir bien voulu nous écrire ; les Petites Soeurs aussi.

Tante va bien, grâce à Dieu ; les moments de dépression sont réduits au minimum par Loris, et nous sommes si bien dans l'appartement que lorsque nous n'avons pas envie de sortir par suite de la chaleur, ou de la pluie, la vue du Park, la musique, la télévision, les cartes, le courrier, la cuisine, le téléphone, les amis, nous font passer agréablement le temps...

Nous avons reçu une très agréable lettre de Monseigneur Fattal ; le Père Neyrand nous avise que le Père Mani sera élevé à la dignité de Vicaire le 15 août. Nous allons télégraphier à Monseigneur à cette occasion, qui coïncide avec sa fête...

Roland

Alep, le 23 août 1960

Reg 20 N° 143

Bien cher Roland,

Votre aimable télégramme avec Madame et Laurice, à l'occasion de la fête de l'Assomption est arrivé le 15 à midi. Vous devinez la douce impression qu'il a fait sur nous. Nous avons souhaité que Madame votre Tante ait partagé avec nous les joies de la Messe Pontificale que nous avons célébrée en ce jour béni, et au cours de laquelle nous avons conféré la dignité d'Exarque à notre nouveau Vicaire Episcopal, le bon Père Mani... Elle était sans doute avec nous en esprit, malgré les grandes distances qui nous séparent.

Tous les échos qui nous parviennent de chez vous augmentent notre confiance et raffermissent notre espoir de retrouver Madame Mathilde, auprès de nous, en très bonne

santé, pour reprendre avec son énergie accoutumée, ses multiples activités bienfaisantes, pour la plus grande gloire de Dieu, et le profit des déshérités de cette terre. Assurez-la que nous pensons toujours à elle dans nos prières quotidiennes, la remettant entre les mains de la Divine Providence, comme aussi nous n'oublions pas la brave et très dévouée Laurice.

Et croyez, cher Roland, à notre profonde et paternelle sympathie

+ Isidore Fattal
Métropolitite d'Alep

Maison Georges E.Salem
ALEP

Alep le 30 août 1960

Très chère Madame,

Hier le Père Directeur nous a téléphoné qu'il a été avisé que le Ministre de l'Industrie se propose de visiter l'Ecole aujourd'hui à neuf heures. Nous avons de suite averti les Membres du Comité qui se trouvent à Alep.

Aujourd'hui, avant l'heure fixée, Monseigneur Fattal était à l'Ecole ; sont venus ensuite Messieurs Fathi Antaki et Léon Mourad ; Naoum Sioufi s'est excusé, il avait un rendez-vous. Antoun Assouad n'est pas venu. Abdallah et Marcel étaient présents.

Abdallah qui avait reçu le Ministre la veille, à l'inauguration des usines de fonte, cérémonie vraiment grandiose, était à la tête du convoi qui avait reçu le Ministre

et son cortège, précédé par Monseigneur Fattal, les Membres du Comité, le Père directeur et le personnel de l'Ecole.

Le cortège a été reçu tout d'abord au salon, où ils ont pris le café. Monseigneur, après avoir fait l'éloge du Ministre, du Président de la République, qui a inspiré et encouragé l'industrialisation du pays, parla de l'oeuvre de feu Georges Salem, lequel de son vivant s'est préoccupé de l'ouvrier, et que son seul souci était d'améliorer les conditions de sa vie, de l'évoluer et de lui donner un métier qui lui permette de gagner aisément sa vie. A cet effet, il avait légué le tiers de sa fortune à cette Oeuvre... Monseigneur parla ensuite de l'importance de la somme léguée qui s'était montée à cent-mille livres or, ce qui nous avait permis d'acquérir le local actuel et de le pourvoir en outils et machines nécessaires.

Sa femme, Mathilde Salem, qui se trouve actuellement en voyage, poursuit la réalisation de l'oeuvre de son mari, lui a fait un don considérable de ses biens propres. Elle s'était entendue avec des techniciens spécialistes, consacrés pour l'administration des Ecoles professionnelles...

Monseigneur a fait ensuite allusion à l'affluence des demandes d'inscription ; le nombre de élèves arriverait cette année à 300, soit le double du nombre actuel. Monseigneur regretta d'ailleurs que la visite du Ministre soit tombée en un temps où l'Ecole chôme, car il aurait pu voir les élèves à l'oeuvre.

Le Ministre répondit pour remercier Monseigneur pour l'éloge qui lui avait été fait, qu'il ne méritait pas ; il avait beaucoup entendu parler de l'Ecole et de Madame Salem ; il se ferait un devoir de visiter l'Ecole au cours de l'année scolaire.

Il ajouta que lorsqu'il était Doyen de la Faculté de Génie d'Alep, il avait projeté d'acquérir le bâtiment de cette école pour le local de la Faculté, et qu'il avait été très

heureux de savoir qu'il avait été acquis pour l'Ecole Georges Salem.

Invités par Monseigneur, le Ministre, les Directeurs généraux du Ministère de l'Industrie et de l'Economie d'Alep, le Docteur Taha Bali, et le personnel de la télévision, se sont levés pour la visite aux usines. Ils ont visité tous les ateliers ; ils étaient émerveillés de l'organisation et de la propreté ; le Ministre s'arrêta à chaque machine outil, dont il se faisait expliquer le fonctionnement et la production. Certains élèves, alertés par la visite, étaient à l'oeuvre et faisaient travailler les machines. Le Père Directeur saisit l'occasion pour insister, entre nous, sur le besoin d'acquérir deux tours. Les caméras de la télévision prenaient chaque aspect et mouvement du cortège, et des machines.

A l'issue de la visite, le convoi a été à nouveau invité à se reposer au salon. Le Ministre s'est confondu en remerciements et a pris congé de chacun des assistants. Il a été reconduit jusqu'à sa voiture par Monseigneur, les Membres du Comité, le Père Directeur, et tous les assistants.

Maison Georges E. Salem

New York 17 octobre 1960

Chère Madame Salem,

je suis très heureux d'avoir reçu la confirmation finale de votre bon retour chez vous, et j'espère que votre randonnée était merveilleuse et pas trop fatigante.

Sincèrement vôtre

Alexander Brunschwig, M. D.

Alep le 26 novembre 1960

Docteur Antoine Hovaguimian

Cher Docteur Antoine,

Tante, et nous tous, avons appris avec beaucoup de peine les inquiétudes que vous cause la santé du fils de Monsieur J.R. Elle en a oublié ses propres angoisses pour prier pour lui, et me demander de vous écrire de suite, à l'annonce de votre éventuel voyage aux USA, pour essayer de vous faire profiter, dans la mesure du possible, de l'expérience que nous avons acquise dans les mêmes circonstances pénibles.

Je crois que le Memorial Center for Cancer and Allied Diseases, à New York, est le centre le plus indiqué pour consulter. C'est là que Tante a été soignée par le Docteur Alexander Brunschwig, chef du Département de Gynécologie, et récemment promu Médecin en Chef du Memorial.

(Suivent tous les renseignements au sujet des médecins que nous avons connus, des conditions de vie, d'habitation, conseillant de faire comme nous le choix d'un appartement meublé, plutôt que d'une chambre d'hôtel, etc.)

J'espère que ces quelques informations vous seront utiles ; nos vœux et nos prières vous accompagnent, et je serais heureux de vous faire parvenir tout autre renseignement dont vous pourriez avoir besoin.

Le Docteur Brunschwig et le Docteur Henschke vous interrogeront peut-être sur Tante : voulez-vous être assez

aimable, cher Docteur, après leur avoir décrit la situation de Tante et le traitement qu'elle a suivi ici depuis son retour de leur demander de nous donner quelques apaisements et quelques indications pour la poursuite du traitement? Merci mille fois.

Sincèrement vôtre

Roland

Alep le 8 décembre 1960

Cher Docteur Brunschwig ;

Ma Tante a reçu avec grand plaisir vos deux lettres du 17 octobre et 15 novembre 1960, et me charge de vous en remercier vivement, comme aussi pour les conseils que vous faites parvenir au Docteur Antaki à son sujet.

Notre voyage en Europe s'est passé très agréablement, et ma Tante, se voyant choyée par ses nombreux amis, s'en sentait profondément réconfortée. Nous nous sommes bien gardés de lui faire des programmes chargés, néanmoins la station assise prolongée, obligatoire au théâtre, la fatiguait.

De retour à Alep, fin septembre, Tante a commencé par se reposer, mais sortait de temps en temps visiter ses Oeuvres, ou passer la journée à sa maison de campagne, près d'Alep. Mais vers la mi-octobre, sa jambe droite s'étant mise à enfler, le Docteur Hovaguimian et le Docteur Antaki lui ont prescrit un repos absolu d'une semaine au lit, les jambes élevées par rapport au reste du corps. Ce traitement fit son effet et le gonflement disparut presque entièrement, mais pour reprendre dès qu'elle se levait, pour marcher ou pour s'asseoir.

Début novembre, elle ne pouvait plus sortir qu'une fois par semaine pour une petite promenade en voiture, et aucun repos ne pouvait faire disparaître l'oedème. Elle dut aussi abandonner la position où ses jambes étaient relevées, parce qu'il s'ensuivait une sensation d'étouffement. A ce moment, les furoncles que vous lui avez vus à Memorial réapparurent. Ce fut vraiment la période la plus difficile et douloureuse à ce jour. Heureusement que notre chère amie Loris Azar, vous ayant vu la soigner, appliqua le même traitement, la pommade que vous lui avez prescrite, et même ouvrit les plus gros furoncles. Lorsque les douleurs devenaient insupportables, rien ne pouvait la soulager, sinon des compresses humides chaudes.

Fin novembre, elle ne put plus sortir, le gonflement des jambes l'obligeant à se traîner, les jambes écartées.

En l'absence du Docteur Hovaguimian, un ami chirurgien, le Docteur Doliotti, venait aussi la voir. Il lui a fait quelques piqûres aux cuisses : l'eau qui s'est dégagée durant trois à quatre jours en suintant lui a fait sentir un soulagement, mais une fois les orifices refermés, la jambe se remettait à gonfler ;

Il y a quelques jours, nous constatons qu'elle avait de la fièvre : température par prise buccale 37°5, avec des périodes de somnolence prolongées, et au réveil, elle se plaignait de sentir "son coeur filer". La coramine la remontait un peu.

Le Docteur Antaki lui a prescrit de la pénicilline contre la fièvre ; le lendemain, c'est à dire hier, la fièvre tombait. Mais elle reste dans un état de fatigue alarmant. Quant au Docteur Doliotti, il n'est pas d'accord avec le Docteur Antaki pour attribuer cette fièvre à la grippe, car il croit que c'est son mal qui recommence et que, au lieu de la fatiguer par des injections d'antibiotiques, il faudrait la fortifier avec des vitamines, et ne pas abuser de véganine. Que faire?

Son appétit est moyen, mais son poids augmente, alors qu'elle maigrit de plus en plus du buste, des bras, et de la tête. Le Docteur Hovaguimian, qui l'a vue pour la dernière fois il y a un peu plus de quinze jours, alors que ses furoncles étaient à leur paroxysme, vous dira tout. En effet, il doit accompagner un petit malade atteint de leucémie, et sa famille, et comme il se rendra très probablement à New York, et au Memorial, nous avons pris la liberté de le prier de passer vous voir pour vous demander vos indications sur le traitement qu'il y a lieu de suivre.

Moralement, elle passe par des périodes de grand courage et de parfaite lucidité, et par un profond abattement. Loris Azar nous est d'une grande aide ; elle seule sait comment la soigner, et la faire sourire. Nous parlons souvent ensemble des moments agréables que nous avons passés à New York, des soins dévoués dont nous avons été l'objet au Memorial, et de votre bonté pour nous. Tante a avoué une fois : "Si New York n'était pas si loin, je m'y serais rendue de suite" et cela, non seulement pour les soins médicaux, mais pour la générosité de coeur de ses habitants, et l'impression de sécurité que l'on ressent à être si bien traitée.

Voilà, cher Docteur, où nous en sommes en cette veille de Noël. Tante m'a chargé de vous adresser pour Madame Brunschwig, qu'elle n'a pas eu le plaisir de connaître, un tissu d'Orient, gage de reconnaissance et d'estime pour les soins dont son mari l'a entourée affectueusement. Nous faisons miroiter à ses yeux votre rendez-vous à Vienne en septembre ; mais, au plus fort de ses crises, elle était une fois presque décidée à vous câbler de venir la voir. Si jamais elle y revenait, pensez-vous que ce serait possible, et bienfaisant ?

Je m'excuse, cher Docteur, d'avoir prolongé ma lettre, mais ma Tante représente pour moi, pour toute ma famille, le plus précieux trésor.

Aussi est-ce avec la plus vive impatience que nous attendons de votre bienveillance quelques conseils, soit directement, soit par l'entremise du Docteur Hovaguimian, s'il a l'occasion de vous voir.

Loris et moi vous remercions d'avoir bien voulu penser à nous dans votre lettre à ma Tante, et vous prions d'agréer notre respectueux souvenir.

Ma Tante me charge de vous transmettre son souvenir affectueusement dévoué, et je vous prie d'agréer, cher Docteur Brunschwig, l'assurance de ma considération distinguée.

Roland de Sahb

P.S. Avant de poster ma lettre, le Docteur Antaki nous a communiqué votre lettre du 30 novembre, et nous vous en remercions bien vivement ; Tante m'a cependant chargé de vous écrire une nouvelle lettre, qui vous parviendra sous pli séparé, car je ne voudrais pas lui donner connaissance de celle-ci, qui pourrait l'alarmer. Aussi, je me vois dans l'obligation de vous prier de bien vouloir répondre séparément à ma lettre, et à celle que Tante signera. Merci!

New York, le 12 décembre 1960

Mon bien cher Roland,

C'est d'abord pour vous remercier de votre lettre qui m'est parvenue par l'intermédiaire de ma soeur, à Beyrouth. J'en ai largement profité pour me faciliter la tâche. D'abord, par l'intermédiaire de Monsieur Torigian et, en sa compagnie, nous avons pu avoir un long entretien avec le Docteur

Brunschwig, personne de pondération et de qualité morale peu commune, un savant et un grand coeur. Il a montré un intérêt ému (*souligné dans le texte*) en entendant parler de Madame Salem et de vous tous.

La discussion médicale peut se résumer ainsi :

1) que les 6000 R de rayonnement reçus, ainsi que le montrait l'observation, constituent un maximum sur lequel on ne peut revenir, même en cas de toute nécessité ;

2) les troubles actuels ne sont que les corollaires de ces traitements, effets qui sont destinés à s'estomper avec le temps, ce temps pouvant se localiser aux environs de neuf mois... Il a affirmé que tous les traitements actuellement en cours étaient le mieux qu'on puisse faire pour diminuer les effets du traitement au cobalt.

Il a réitéré son souvenir ému, avec une émotion très visible, en se rappelant de madame Salem. Il en a été de même pour Madame Ann ; sa secrétaire. Ils envoient leurs bonnes salutations au Docteur Antaki, ainsi que moi, pour tous les services qu'il nous rend à tous.

Nous habitons actuellement au Navarro, après avoir passé quelques jours au Commodore ; c'est pour vous remercier de vos précieux renseignements... Au cas où vous auriez besoin de n'importe qui, j'attendrai de vos nouvelles.... Veuillez présenter mes bons souvenirs à Madame votre Mère, à vos frères, à Madame Toutoungi. J'espère que Papa va bien.

Merci pour votre lettre. Bien affectueusement,

Antoine

Puis, il ajoute, pour ma Tante :

Madame Salem, cette consultation écrite a été scrupuleusement reproduite . Si j'insiste, c'est pour marquer le ton optimiste qu'il montre et appuie : j'en suis d'autant plus heureux pour nous tous. Vous méritez les vœux de tout ce monde.

De tout coeur,

Antoine

ce 12 décembre 1960

Denis Rawlinson, Esq.
Chairman
Lustre Fibres, Limited,
P.O.B. N°65,
Coventry, ENGLAND

Cher Monsieur Rawlinson,

Vous savez que le premier voyage que je fis en Europe en 1946, après la perte de mon regretté mari, fut pour vous présenter mon neveu Roland de Sahb, futur Directeur de la Maison Georges E. Salem, et aussi pour lui faire faire la connaissance des relations commerciales de mon mari, des amis qu'il s'était acquis, et pour lui permettre de se familiariser avec le commerce de la rayonne.

A partir de ce voyage, étant entré à la Maison Salem en 1945, comme le plus petit employé, Roland a gravi les échelons petit à petit, en le méritant par son travail et son dévouement à mes intérêts. Et j'étais profondément heureuse de vous entendre dire, vous-même et Monsieur Scott, à chacune de nos rencontres, que vous étiez satisfaits de vos

relations avec lui et du développement des affaires avec la maison Salem.

En août 1949, j'associais Roland à la Direction au titre de Fondé de Pouvoir et, en juillet 1958, je le nommais enfin Directeur de la Maison Georges E. Salem, poste qu'il occupait de fait plusieurs années avant cette date. J'avais tenu ma promesse à son égard, mais parce que Roland avait répondu à mon attente et à mes espérances, et dirigé la maison dans le sens que je voulais, c'est à dire avant tout en gardant irréprochable le nom de mon mari, en développant nos affaires sainement, en entretenant avec Haj Sami et ses enfants, avec le personnel de la Maison et de l'Usine, et avec les clients, des relations amicales, en orientant les efforts de tous, non dans le but du seul profit mais dans le sens de service à rendre, le mieux possible, aux clients et aux fournisseurs.

Dans son action, Roland suivait l'élan imprimé à la Maison par mon regretté époux, mais aussi, et il me le redit souvent, il s'inspire de la parfaite correction en affaires, de l'équité dans les jugements dont vous lui donnez parfaitement l'exemple...

Ces images me sont revenues souvent à l'esprit au cours du repos forcé que j'ai dû prendre en Amérique, et ici, éveillant en moi le désir de voir cette belle entreprise, saine et salubre, portant avec honneur le nom de mon époux, durer le plus longtemps possible, d'une part, et de pouvoir récompenser les efforts passés et actuels de Roland, d'autre part.

Avec mon avocat, Maître Sioufi, j'ai esquissé les grandes lignes de la Maison Georges E. Salem, propriétaires Mathilde Salem et Roland de Sahb, société en nom collectif, destinée à continuer les mêmes affaires... Les dispositions nécessaires ont également été prises pour que le nom de la firme, ainsi que le fonds de commerce, restent la propriété exclusive de Roland.

En contrepartie, je demande à Roland, outre la poursuite des affaires dans le même esprit, de continuer à s'occuper aussi activement de la Fondation Georges Salem et de son Ecole Professionnelle, et de leur consacrer chaque année une part de ses profits.

Je me sentirais plus confiante en l'avenir, cher Monsieur Rawlinson, si ces arrangements rencontraient votre agrément, car je serais ainsi sûre que la confiance que vous témoigniez à mon regretté époux, et à moi-même, sera reportée sur mon neveu Roland, qui la mérite.

Pour moi, il me serait d'un grand réconfort dans mon épreuve de savoir de vous dès maintenant que le nom de Georges Salem sur le marché Syrien restera inséparable de Courtaulds, et que vous maintiendrez avec Roland, et avec lui seul, à qui reviendra la dénomination commerciale "Georges Salem", les mêmes relations qu'avec ma maison.

J'écris cette lettre à l'ami, et au Chairman de Lustre Fibres, Limited, et remets en toute confiance entre ses mains les dispositions que j'ai prises pour maintenir le nom de mon feu et très regretté mari, et pour continuer inlassablement avec Courtaulds les mêmes traditions de travail sérieux, d'honnêteté et de loyauté dans les affaires, dans l'estime et la confiance réciproques...

J'espère que je pourrai bientôt vous lire à ce sujet.

Vous en remerciant à l'avance, je vous prie de croire, cher Monsieur Rawlinson, à mes sentiments cordialement dévoués.

Sincèrement vôtre ;

Mathilde Salem

New York 16 décembre 1960

Chère Madame Salem,

J'ai reçu votre lettre et suis très heureux de cette communication directe avec vous. J'ai eu une consultation longue et détaillée avec le Docteur Hovaguimian ; je suis d'avis que toutes les mesures prises par lui, le Docteur Antaki et le Docteur Doliotti sont correctes. Le Docteur Hovaguimian m'a décrit en détail tous les symptômes que vous m'avez énumérés, et nous avons discuté ensemble des mesures appropriées. Ces mesures sont correctes ; il faut y ajouter la patience. C'est très important que vous ayez constamment cela en vue.

Il a fait très froid ici ces derniers jours, avec beaucoup de neige. C'est le pire climat pour vous. Pour votre bien et malgré que New York vous manque, je suis très heureux que vous n'y soyez pas, car vos jambes en pâtiraient beaucoup.

A l'approche de Noël, je voudrais vous adresser mes meilleurs vœux, et vous souhaiter tout le bien possible dans la nouvelle année. Votre lettre très détaillée m'a éclairé sur beaucoup d'aspects ; aussi, n'hésitez pas à m'écrire à nouveau quand vous le souhaitez.

Avec mes salutations les meilleures à vous, à toute votre famille, et à Mademoiselle Loris Azar.

Très sincèrement,

Alexander Brunschwig, M.D.

New York 16 décembre 1960

Cher Monsieur de Sahb,

Je vous remercie pour votre très aimable lettre, avec tous les détails concernant l'état de votre chère Tante.

Le Docteur Hovaguimian m'a consulté longuement avec tous les détails au sujet de la situation, et nous sommes en total accord pour le traitement.

La seule question qui m'importe toutefois est la suivante : y a-t-il eu ou n'y a-t-il pas réactivation du cancer, qui se propagerait? Suivant ce que le Docteur Antaki trouve, et son interprétation, il ne l'est pas. Suivant l'interprétation du Docteur Hovaguimian aussi, il n'est pas actif. De votre lettre, je déduis que le Docteur Doliotti pense qu'il est actif.

J'approuve le traitement du Docteur Doliotti, mais malheureusement ces mesures ne sont que très provisoires.

En ce qui concerne le souhait de votre Tante de me rendre chez vous et de la voir personnellement, je dirai que je suis certainement disposé à prendre l'avion s'il s'avère que votre Tante et vous-même souhaitez me voir l'examiner avec le Docteur Antaki. L'importance de cet examen et de l'évaluation de toute la situation de ma part résiderait dans la détermination définitive de la présence active du cancer, ou de la négative ; car s'il y a réactivation du cancer, les perspectives seraient en vérité sombres, alors que si le cancer est inactif, les mesures prises en ce moment sont suffisantes...

C'était très bien de votre part de me donner tous les détails d'un point de vue objectif ; pour des raisons morales je ne mentionnerai pas dans ma lettre à votre Tante que vous m'avez écrit séparément.

Avec mes meilleures salutations personnelles,
très sincèrement,

Alexander Brunschwig, M.D.

Beirut le 22 décembre 1960

Bien cher Docteur Hovaguimian,

J'ai reçu votre lettre du 12 la veille de mon voyage ici, et nous vous remercions tous bien sincèrement d'avoir pu trouver le temps de voir le Docteur Brunschwig. Les nouvelles que vous nous adressez sont en vérité bien tranquillisantes, et elles nous sont arrivées au moment où effectivement ma Tante allait un peu mieux, au point où elle a pu faire ce dimanche 18 une petite promenade en voiture.

L'œdème de ses jambes a diminué, les furoncles sont en régression, ainsi que ses crises d'angoisse. Mais nous avons eu la désagréable surprise de constater, la veille de mon départ, au-dessus de sa hanche gauche, d'une espèce de sac de la forme et de la dimension d'une courgette, mou, qui semble rempli de liquide. Nul doute que le Docteur Roland écrive au Docteur Brunschwig à ce sujet. Et peut-être aurez-vous l'occasion de lire les lettres du 8 et 9 décembre adressées au Docteur Brunschwig par Tante et moi, qui, avec cette lettre vous donneront une idée assez proche de notre situation.

Nous sommes heureux de vous savoir au Navarro : nous en gardons le meilleur souvenir, et espérons qu'il en sera de même pour vous. Votre rencontre avec Puzant Torigian nous a fait, ainsi qu'à lui qui nous l'a écrit, grand plaisir. J'ai avisé Madame Hovaguimian de votre lettre car il y a quelques temps qu'elle était inquiète de votre silence.

Vous allez passer Noël loin de votre famille, et dans des circonstances pénibles, nous prions tous l'Enfant Jésus d'accorder à cet autre enfant de Syrie la guérison ; à vous, cher Docteur Antoine, et à ses parents, courage et force, et la grâce de revenir en Syrie vainqueurs de la maladie.

Tante, et mes parents, qui tous se portent bien, se joignent à moi dans ces vœux, pour vous assurer aussi de notre impérissable gratitude, et de notre affectueuse dévotion.

Roland

Je vous prie d'excuser l'écriture à la machine.

LUSTER FIBRES LIMITED
COVENTRY
ENGLAND

Coventry, le 2 janvier 1961

Chère Madame Salem,

J'ai bien reçu votre estimée du 12 décembre et tout premièrement je m'excuse de n'avoir pu répondre plus tôt, à cause de mon absence de Coventry pendant quelques jours avant Noël.

Ce qui m'a donné grand plaisir est que vous m'avez fait l'honneur de m'expliquer vos plans et de me demander mon

avis. Pour moi c'est un grand compliment que je reconnais vivement.

A mon avis vous avez très bien fait de consulter votre avocat et de préparer les grandes lignes pour l'avenir de la Maison Georges E. Salem. Roland est aujourd'hui un homme d'affaire bien expérimenté. Il est toujours jeune mais mûr et vous l'avez bien élevé dans la tradition de votre mari de sorte qu'il est très correct et extrêmement sain dans ses jugements des affaires.

Pendant plus d'une génération les maisons Georges E. Salem et Lustre Fibres, Limited ont eu une collaboration très étroite et dans l'histoire de la Maison Lustre Fibres, Limited il n'y a aucun autre client plus loyal que vous. Nous sommes fiers de ces relations qui ont duré si longtemps et je suis certain qu'elles seront maintenues pour l'avenir. Comme je vous l'avais dit à Coventry, la Maison Salem est presque de la famille Courtaulds.

Pour ma part vous pouvez être sûre que je ferai tout mon possible pour développer les affaires avec Roland et je me tiens toujours à sa disposition pour l'aider avec mon conseil s'il m'en demande.

Les remarques que vous me faites à moi personnellement et aux Maisons Courtauld et Lustre Fibres sont sincèrement appréciées. Pendant mes trente-trois ans avec la Maison j'ai toujours cherché à maintenir les traditions les plus hautes qui ont été inséparables de la maison Courtauld Limited.

Je profite de cette occasion pour vous souhaiter une heureuse année 1961, et vous présenter, chère Madame Salem, mes sentiments les plus dévoués.

Denis Rawlinson

CROISSANT ROUGE SYRIEN
ALEP

A l'Honorable Madame Mathilde Salem

Saluts et respect.

Profondément affligé d'apprendre votre maladie, et réalisant le grand vide créé par l'absence de la Première Dame de notre Association, le Comité Directeur du Croissant Rouge à Alep prie Dieu Tout Puissant de vous accorder un prompt rétablissement, santé et force pour reprendre, en pionnière, les activités humanitaires et sociales de l'Association du Croissant Rouge.

Nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de notre haute considération et de notre respect

Alep le 25 janvier 1961

Pour le Président,
le Vice Président du Croissant Rouge à Alep
Le Docteur Camille Ariss

Le Mohafez (Gouverneur) d'Alep
Président d'Honneur du Croissant Rouge à Alep
Rafaaf Zourek

Alep le 30 janvier 1961

A son Excellence le Mohafez (Gouverneur) d'Alep

Président d'Honneur du Croissant Rouge à Alep

Je présente à Votre Excellence mes meilleures salutations et mon profond respect.

Votre noble lettre m'a profondément émue, car c'est le comble de la bonté et de la générosité de votre part, et un baume pour mon coeur, que de signaler que Je vous ai manqué, alors que Je suis aux prises avec la maladie. Mon profond regret et ma grande souffrance sont de me voir empêchée de poursuivre avec vous la noble mission humanitaire dont, tous ensemble, nous assumons la responsabilité.

Je remercie Dieu Tout Puissant d'avoir placé, à la tête de cette oeuvre florissante, des personnes zélées, de coeur, animées de miséricorde et de compassion.

Vous fûtes, Excellence, comme Président, avec Monsieur le Vice-Président, et l'ensemble des Frères Membres de cette Association, en diverses occasions, l'exemple du dévouement et du loyalisme, portant ainsi cette oeuvre humanitaire à un haut degré d'efficacité, au service de notre Société.

Je prie donc le Très Haut de vous garder tous en pleine santé, de vous entourer de Sa vigilante bienveillance, de soutenir vos efforts pour le bien de l'humanité.

Je présente à Votre Excellence, à Monsieur le Vice-Président, à l'ensemble de mes frères et soeurs, mes sincères remerciements, ma profonde gratitude, et vous prie d'agréer ma haute considération et mes salutations les plus sincères.

Mathilde Salem

AMDG

Beyrouth 29.1.61

Ma très chère Mère,
Madame Mathilde Salem,

Je continue ma très chère Mère, de prier pour toutes vos chères intentions et surtout pour votre rétablissement, votre précieuse santé m'est trop chère. Je vous considère comme ma vraie Mère ; en effet je me rappelle à peine de maman. Dès mon bas âge, vous l'avez remplacée auprès de moi, de sorte que je trouvais toujours en vous l'affection d'une Maman qui chérit tant son enfant. Comment voulez-vous que je sois indifférente devant tant de bontés?

Dernièrement, j'ai été chez votre chère Maman pour lui souhaiter une bonne année, mais surtout avoir de vos nouvelles. Nous avons parlé longuement un peu de tout, mais surtout de vous. Soyez sûre, ma bien chère Mère, que je ne puis vous oublier même un instant. J'offre au Bon Dieu mes humbles prières, mes sacrifices et toutes mes petites souffrances pour vous, et je ne cesse de répéter "que Votre Sainte Volonté soit faite".

Tendre Mère, j'ai reçu votre cadeau, merci beaucoup, je suis vraiment touchée, encore vous pensez à votre fille? J'ai fait dire des Messes à votre intention ; j'espère vous voir un beau jour ici à Beyrouth. Oh! ce jour là, ce sera un de mes jours les plus heureux. Je voudrais avoir les ailes d'un oiseau pour voler et venir auprès de vous, mais, hélas, je ne puis. Je partage de loin, hélas, toutes vos inquiétudes et fait les vœux les plus ardents pour votre guérison. Ma Supérieure et toutes les Soeurs vous souhaitent bonne guérison et prient de tout coeur pour votre intention.

Ayez la bonté, ma bien chère Mère, de transmettre tous mes vœux et mes souvenirs religieux à votre chère sœur Guitta, et à Madame Ghislaine.

Veuillez agréer, ma bien chère Mère, avec l'assurance de mes prières, mon affection filiale et mes sentiments respectueux.

Votre enfant qui ne vous oublie point et prie toujours pour vous, et se confie à vos prières maternelles.

Soeur Noémie R.I.C.

Alep le 30 janvier 1961

Docteur Mialaret
Paris

Cher Docteur

Je regrette de n'avoir pu vous écrire plus tôt. J'en avais le désir, dès avant de recevoir votre lettre. A notre passage à Paris, début septembre, je vous avais téléphoné, sans vous trouver. Je reprends donc à notre entretien téléphonique de New York, où nous vous avons consulté sur une éventuelle laparotomie exploratrice.

Tante ayant refusé de se faire opérer, on lui fit subir un traitement aux rayons. Une dose de 3.010 R lui fut donnée durant 27 jours, qu'elle toléra assez bien, sans vomissements ni diarrhée.

On lui fit subir une application locale de cobalt après quelques jours, pour une durée totale de 130 heures, et une activité totale de 2.240 mgh, et, au rectum, mesurée directement, elle était de 1.100 R

Entre-temps, on lui avait administré 1.000 mg de cytoxine.

Nous quittâmes New York fin août, et le mois de septembre se passa entre la France, l'Angleterre et l'Italie. Programme assez léger, qui lui fit du bien. Toutefois, elle commençait vers la fin à se plaindre d'oedème de la jambe droite, mais, une fois au repos à Alep, début octobre, l'oedème céda.

Fin octobre, de nouveau oedème de la jambe droite, puis gauche, que la station couchée ne fit plus disparaître ; Début novembre, apparition de furoncles très douloureux à l'aîne. Elle pouvait cependant sortir pour de courtes promenades en voiture.

Fin novembre, elle ne put plus sortir, le gonflement des jambes l'obligeant à se traîner, les jambes écartées, la face interne des cuisses étant tellement gonflée. Un ami chirurgien lui fit des piqûres aux jambes, surtout aux cuisses, et l'eau qui s'en dégageait en suintant la soulageait. Mais il fallait recommencer cette opération douloureuse chaque semaine, une fois les orifices refermés.

Fin novembre, radios nombreuses du corps ; celles du poumon montrant à la base du poumon droit une tâche suspecte, que confirme l'auscultation. puis c'est le foie qui se gonfle, et, en le palpant, on sent des nodules. Maintenant, c'est l'intestin, que l'analyse des selles confirme, en montrant du sang.

Voilà, cher Docteur, notre triste situation. Tous les médicaments, dont l'endoxan, que nous avons dû abandonner après une forte réaction, se sont montrés impuissants, et le Docteur Brunschwig, avec lequel nous sommes en rapports, nous a recommandé seulement un traitement symptomatique. progesterone, vitamines, enzymes pour faciliter la digestion et lui éviter les douleurs que cause le passage des selles par un rectum inflammé.

Jusqu'ici, grâce à Dieu, les douleurs ont été supportables, et c'est hier seulement que nous lui avons fait la première piqûre de dolosal. Le nerf sciatique semble avoir été compressé par la tumeur de l'intestin.

Seul, un miracle, que nous espérons tous, et pour lequel tant de monde prie, peut la sauver. Elle est lucide et consciente, et admirable de courage et d'abnégation. Jusqu'au bout, elle nous aura été un exemple.

Merci, cher docteur, de l'intérêt que vous continuez à lui témoigner, merci de vos soins. Je ne manquerai pas de vous écrire encore dès que je le pourrai.

Entre-temps, veuillez croire, cher Docteur, à mes sentiments les plus distingués.

R. de Sahb

Le 30 janvier 1961

Bien chère cousine Afifé
Biens chers Puzant et Janine, Albert et Arlette,

Depuis son retour à Alep, la situation a évolué pour Tante assez sombrement, hélas.

Une radiographie au lendemain de Noël montrait une tâche suspecte au poumon droit, confirmée par les auscultations. Le mal poursuivait ensuite impitoyablement son chemin, vers le foie, et les intestins. Entre-temps, et à l'insu de Tante, j'avais demandé au Docteur Brunschwig avec Antaki s'il pouvait venir à Alep. Il nous a répondu qu'il était disposé, mais pas avant le 10 février, et pour se décider, il a écrit une lettre pas encore reçue à ce jour, à laquelle il nous demande

de répondre. J'ai l'impression qu'il nous demandera de lui décrire la situation exacte afin que, s'il estime que sa visite ne peut rien nous apporter, comme il semble que ce soit malheureusement le cas, de l'avis unanime des médecins ici, il ne fasse pas le voyage. Mais nous avons tous été très touchés de son désir de venir, malgré ses si nombreuses occupations.

Dans notre détresse, nous restons reconnaissants à Dieu de ne pas la faire souffrir. Elle souffre, certes, physiquement et moralement, mais ce ne sont pas les douleurs du cancer. Depuis deux jours, cependant, ces souffrances ont augmenté, mais nous n'avons eu recours qu'une seule fois au dolosal. Elle mange, boit, se lève peu, et garde une lucidité admirable. Elle a été si heureuse de lire la lettre d'Affifé et Janine, et d'apprendre que Florrie s'est rétablie après avoir causé à Albert et Arlette beaucoup d'inquiétudes. Sa plus grande joie est de voir les Pères de l'Ecole, d'apprendre que tout va bien là-bas. Les marques d'estime et de dévotion à son égard affluent de toute la ville, et même de Damas. Les neuvaines se succèdent, et nous espérons que Dieu voudra bien se laisser fléchir, afin de lui permettre de continuer à se dévouer pour le prochain.

Loris passe le plus clair de son temps chez elle et, souvent, la nuit, où elle se relaie avec Maman et Ghislaine. Grand-Mère et Oncle Chucris sont venus la voir il y a deux jours. Son personnel à la maison est admirable et se dévoue inlassablement. C'est une consolation. Nous avons foi que Dieu la guérira.

Je suis navré que ces nouvelles soient tristes, mais je ne voulais pas vous laisser plus longtemps sans nouvelles, et vous remercier pour vos lettres. Nous gardons un si beau souvenir de notre voyage que nous dirigeons la conversation sur New York, le Navarro, Paris, Rome, pour la faire sourire.

Nous espérons que vous vous portez tous très bien, et que nous aurons de vos bonnes nouvelles de temps en temps.

Faites prier Christine et Johnny : la prière des enfants est la plus efficace.

Il est surprenant de constater que nous n'avons pas trouvé trace du marplex. Pourriez-vous nous donner le numéro d'envoi du colis recommandé? Toute la famille, Tante et Loris, se joignent à moi pour vous adresser nos meilleures salutations et vous embrasser affectueusement.

Aujourd'hui, 31 janvier, fête de Saint Jean Bosco, fondateur des Salésiens, nous recevons un câble du Docteur Brunschwig nous annonçant son arrivée à Beyrouth pour le samedi 11 février, fête de Notre-Dame de Lourdes.

En relisant le câble du Docteur Brunschwig, je m'aperçois qu'il quittera New York, le samedi 11, et donc sera à Beyrouth le 12 février après-midi. Il sera à Paris, à Orly, le dimanche 12, entre huit heures et demie et neuf heures et demie du matin ; le numéro de vol est 114. Puis-je prier Albert de bien vouloir tâcher de se procurer de l'eau de Lourdes, et de la faire parvenir à bord de l'avion au Docteur Brunschwig, avec un petit mot pour qu'il comprenne qu'il doit nous remettre le colis.

Ci-joint, copie du câble que je viens d'adresser au Docteur Brunschwig.

Affectueusement vôtre.

Roland

Alep le 1 février 1961

Cher Docteur Brunschwig,

Je vous remercie vivement pour votre câble du 30 janvier, auquel je vous ai répondu hier, suivant copie ci-jointe. Le Docteur Hovaguimian m'a dicté avec le plus de précisions possibles l'état de ma Tante. Ce n'est hélas pas brillant, mais nous espérons que votre avis nous permettra de mettre au point un traitement adéquat, et lui apportera en même temps un réconfort moral. Elle a été heureuse de savoir que vous veniez.

Ma famille se joint à moi, cher Docteur, pour vous dire combien nous apprécions que vous ayez bien voulu quitter vos nombreuses occupations pour venir en Syrie. Le billet d'avion a été adressé à New York par l'agent de la PAA ici, et je serai à Beirut pour vous recevoir, dimanche 12 février après-midi. Nous pourrons nous diriger vers Alep lundi matin dans ma voiture, à moins que vous ne préfériez attendre jusqu'à mardi matin pour prendre l'avion. Toutefois vous déciderez vous-même sur place comme vous le voudrez.

La dose de progesterone, qui était de 25 milligrammes par jour, a été portée à 100 milligrammes et après quelques jours, sera élevée progressivement à 200 milligrammes, si elle le supporte. Quelques jours avant votre venue, nous ferons de nouvelles analyses de sang, d'urine et des selles. une radiographie des poumons est impossible, car Tante ne peut plus sortir, et l'appareil portatif qui existe à Alep ne donnera qu'un cliché peu précis.

Tante a reçu une lettre très aimable de Madame Brunschwig. Dans l'impossibilité de lui répondre elle-même, elle me charge de vous prier de bien vouloir remercier Madame Brunschwig, et de lui transmettre ses meilleurs vœux.

Dans l'attente de vous revoir, je vous prie d'agréer, cher Docteur, l'assurance de ma considération distinguée.

Roland de Sahb

Le Caire, 25 février 1961

Monseigneur Silvio ODDI
Archevêque titulaire de Mésembrie
Internonce Apostolique

est heureux de faire parvenir à Madame Mathilde Salem la Bénédiction du Saint-Père avec le souhait qu'elle lui apporte aussi la santé du corps.

+ Silvio Oddi

CITE DU VATICAN

23 février 1961

Nonciature Cairo

Occasion épreuve santé Mathilde Salem Sa Sainteté lui envoie tout coeur gage abondants réconforts divins bénédiction Apostolique Implorée

Cardinal Tardini

COVENTRY 28.2.1961

Roland de Sahb - ALEP

C'est avec le plus profond regret que nous avons appris la mort tragique de Mathilde Salem. Mes collègues et moi adressons nos plus sincères et profondes condoléances à vous et à toute votre famille, et au personnel, pour votre grande perte.

Nous aussi avons perdu une amie personnelle dont la vie fut consacrée au service du prochain.

RAWLINSON
(*Directeur Général de Lustre Fibres, Limited*)

COVENTRY 28.2.1961

Roland de Sahb - ALEP

Nous vous adressons nos plus profondes condoléances en ce triste moment à vous et à votre famille. Nous portons à votre Tante l'estime et l'affection les plus hautes possibles. Nous nous joignons à vous pour porter son deuil, car nous souffrons de la perte personnelle profonde d'une amie sincère de grande valeur.

PETER ET MARION SCOTT

NEW YORK, 9 mars 1961

De Sahb - ALEP

Arrivé directement à la maison, n'ai pas trouvé nouvelles de Madame Salem apprécierai beaucoup un câble de vous

Brunschwig

Alep 10 Mars 1960

Docteur et Madame Brunschwig
Memorial Hospital
New York

Vous annonce avec douleur décès Tante bien aimée
lundi 27 février, saintement paisiblement

De Sahb

New York 20 mars 1961

Mon cher ami,

C'est avec une profonde peine et une grande tristesse que j'ai reçu les nouvelles finales au sujet de votre chère Tante bien aimée Madame Salem. Votre télégramme est arrivé un jour avant le faire-part de son décès (établi par la famille).

Les mots ne peuvent traduire nos sentiments à cette occasion. La seule consolation, si en vérité c'en est une, c'est

que nous devons lutter contre des forces au delà de tout pouvoir humain ; tout ce qui était humainement possible avait été envisagé et appliqué. Malheureusement, quand je l'ai vue pour la première fois ici l'été dernier, la chirurgie radicale n'aurait pu être tentée. Depuis mon retour, j'ai appris qu'un autre cas avait réagi positivement au progestérone, en bien moindres doses que celles utilisées ici pour Madame Salem. La tumeur n'était apparemment pas sensible à cette médication.

Je vous prie d'accepter vous-même et toute votre famille nos plus profondes condoléances pour votre très grande perte.

Nous maintiendrons nos relations à l'avenir.

Très sincèrement,

Alexander Brunswick

New York, 8 mai 1961

Mon cher ami,

Je dois m'excuser pour mon retard à répondre à votre lettre, avec la description si remarquable du chapitre final que, en la lisant, il nous semblait vous entendre nous parler. L'événement final de réunir les chrétiens à Alep était une magnifique conclusion pour une vie rare et bénie.

(...) Ma femme s'est tout à fait remise de son accident, avec de grands efforts, et reprendra son activité aussitôt que le plâtre sera enlevé. Elle pleure la perte de Madame Salem, comme si elle était un membre de notre famille.

Veillez transmettre mes salutations cordiales à toute
votre famille, et à Mademoiselle Loris.

Très cordialement,

Alexander Brunschwig

LES FUNÉRAILLES
LES CÉRÉMONIES COMMÉMORATIVES

LES FUNERAILLES

Mercredi 1^{er} mars 1961

La nouvelle du décès de Mathilde Salem fit le tour de la ville comme une trainée de poudre. Trois jours durant, sa maison devint un lieu de pèlerinage. Le Clergé de la ville, les congrégations religieuses, les Professeurs et les élèves de l'Ecole, les Membres des Sociétés de Bienfaisance, des Associations Nationales, les amis, les humbles et les grands, tous avaient tenu à présenter un dernier hommage à celle qui symbolisait le dévouement, la vertu, le don de soi illimité, l'amour de Dieu, de la Patrie, du prochain.

A la vue de son corps, exposé au salon de sa maison sous la statue de la Vierge de Fatima, entouré de cierges et de fleurs, tous priaient. Beaucoup ne pouvaient retenir leurs larmes, leurs sanglots, en contemplant son visage émacié, mais serein.

La nuit, la famille, les Congrégations Religieuses, en particulier ses chères Soeurs Arméniennes de l'Immaculée Conception, assuraient les veillées de prière.

Le Mercredi 1^{er} mars dès huit heures du matin, la foule commença à s'assembler sur la place Hurrya, devant sa maison. La police avait fait évacuer les voitures en stationnement sur le parcours du cortège. Toutes les Ecoles Chrétiennes, les Associations charitables et humanitaires, les orphelinats avaient envoyé d'importantes délégations. La famille avait demandé que l'on remplace les fleurs par des dons aux oeuvres ; néanmoins, les fleurs affluaient : croix, couronnes, gerbes.

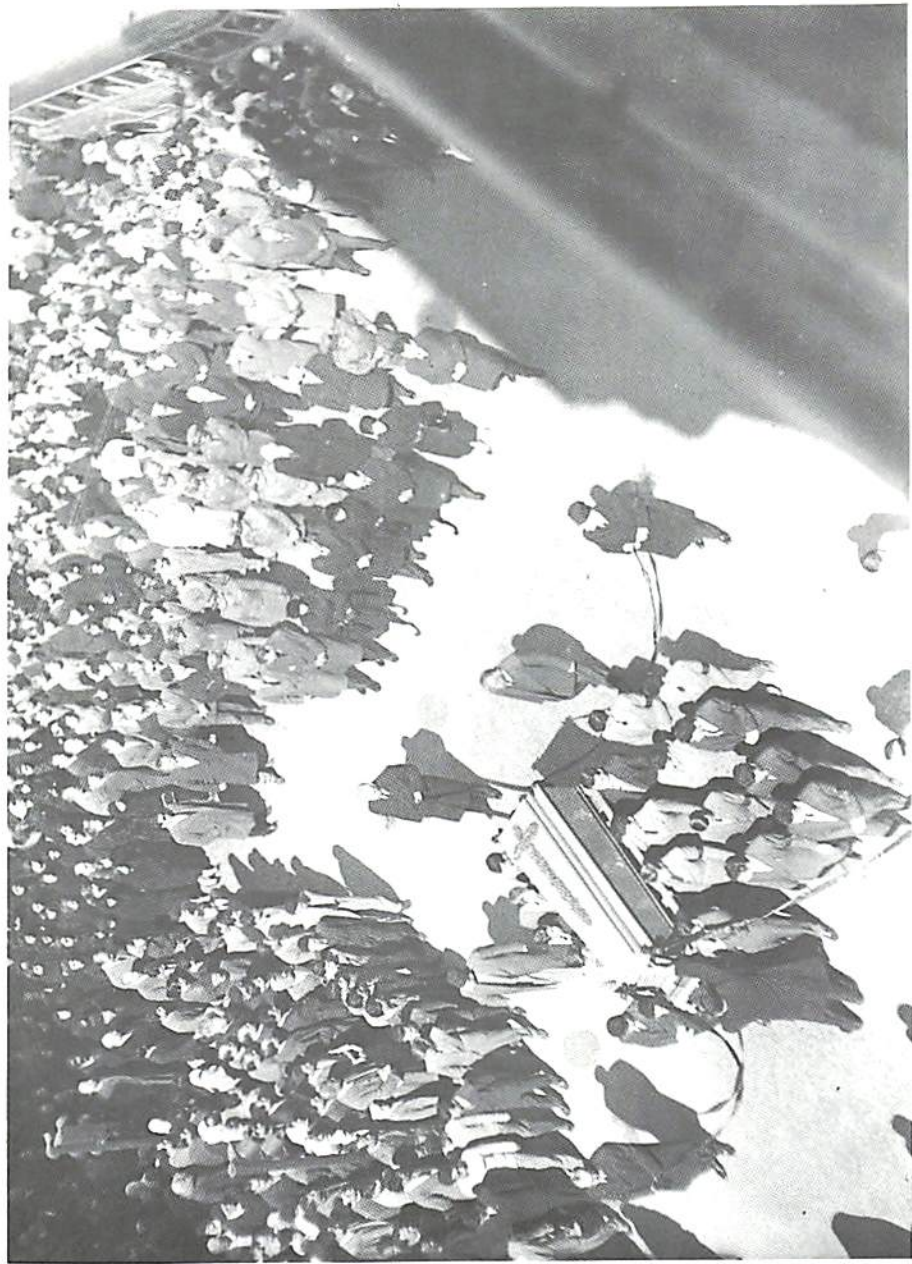
Les Archevêques et Evêques des Communautés Catholiques arrivèrent, prièrent et revêtirent leurs ornements sacerdotaux. Les Archevêques et Evêques des Communautés Orthodoxes se rendirent directement à la Cathédrale Grecque Melkite Catholique.

Tout le Clergé de la ville était là.

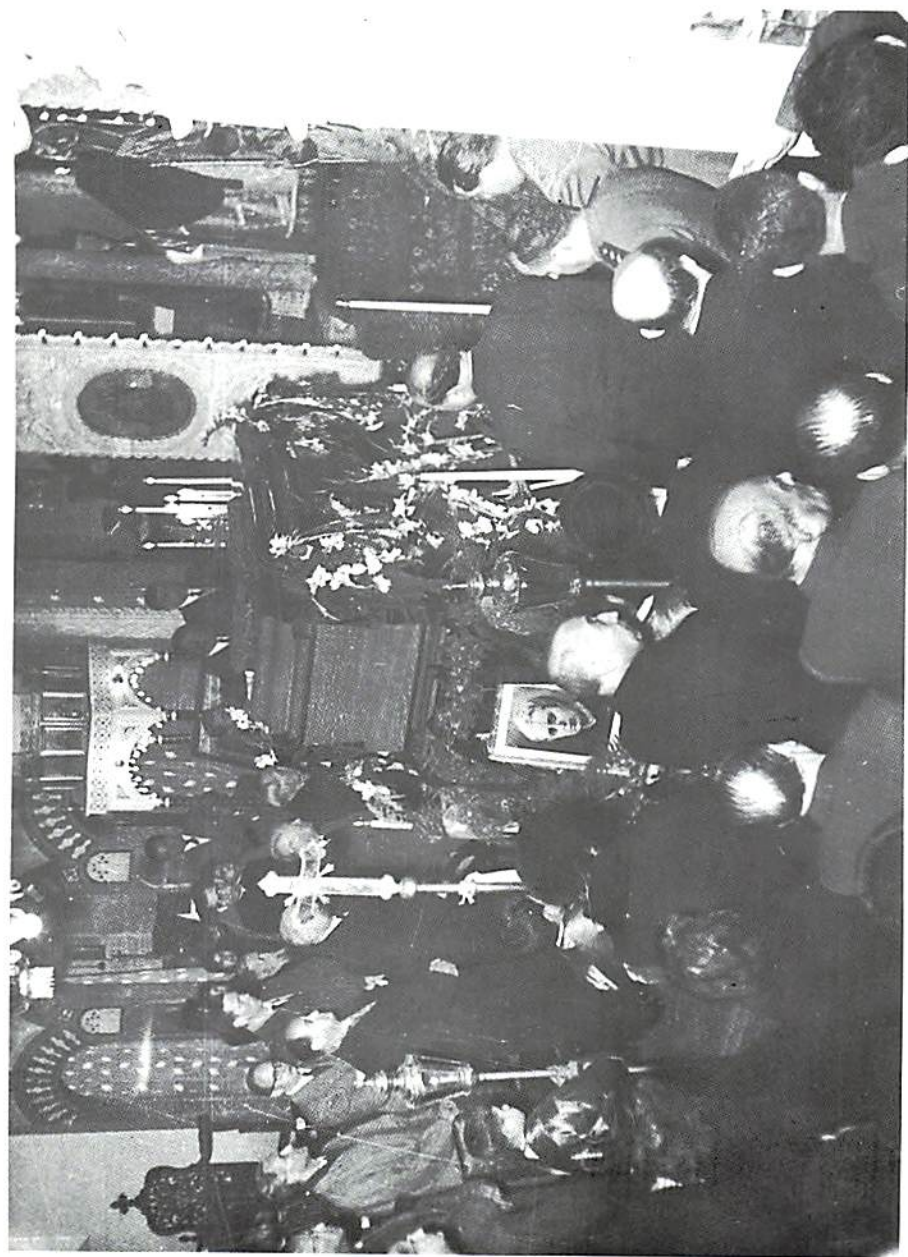
Les officiels arrivèrent à la maison : à leur tête, le Gouverneur de la ville et de la province, Son Excellence Rafaat Zourek ; le Président du Conseil Municipal, le Docteur Constantin Mégarbané ; le Commandant de la Place, le Général Hikmat Dayé, entouré de son Etat-Major au complet ; le Préfet de Police, le Colonel Moustapha al Naboulsi ; le Président de la Cour d'Appel, Monsieur Nabih al Jabal ; le Directeur de l'Education Nationale, Monsieur Darwiche al Alawani, les Directeurs des Administrations de l'Etat, le Président de la Chambre d'Industrie, notre associé Haj Sami Sayem el Dahr ; le Vice-Président de la Chambre de Commerce, Son Excellence Mohammed Saïd el Zaïm, les Consuls Généraux et Consuls accrédités à Alep ; ainsi qu'une foule immense.

A dix heures et demie, le cortège s'ébranla. Sa tête atteignait déjà la Cathédrale avant même que le cercueil, produit à l'atelier de menuiserie de l'Ecole, ne soit descendu de la maison. Mes frères Abdallah et Marcel, Soubhi Akel et moi, portions le cercueil depuis le salon jusqu'à l'entrée de la maison. Les élèves de l'Ecole Professionnelle Georges Salem, chrétiens et musulmans confondus, avaient revendiqué l'honneur de le porter sur leurs épaules tout le long des 1.000 mètres qui séparaient la maison de la Cathédrale. Mon ami Raoul Couchacgi, aidé par Marcel Abaza de la Maison Georges Salem, se dépensa sans compter pour assurer le déroulement parfait du cortège.

Quatre Membres du Conseil de la Fondation, Messieurs Naoum Sioufi, Léon Mourad, Michel Jambart et Fathi Antaki tenaient les cordons du cercueil.



Les élèves de l'Ecole Georges Salem portant le cercueil de leur Mère. Derrière le cercueil, la famille. Au second rang, les Hautes Autorités civiles et militaires.



A la Cathédrale.

Les cloches de toutes les églises d'Alep sonnaient le glas. Le long de la route noire de monde, le clergé entonnait des cantiques, les gens se signaient, pleuraient, la police saluait.

Après l'Evangile, on donna lecture des télégrammes officiels reçus par Son Excellence Monseigneur Isidore Fattal.

De Sa Béatitude le Patriarche Cardinal Maximos IV Sayegh, Patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient pour les Grecs Melkites Catholiques :

Nous sommes profondément attristés par la perte de la femme idéale et de la grande bienfaitrice que fut la regrettée Mathilde Salem. L'expression du deuil général et de l'estime profonde qui ont suivi sa mort témoignent de la place qu'elle occupe dans les coeurs.

Puissent ses vertus inciter les âmes à suivre son exemple, et ses hautes qualités morales, dans un monde factice qui sacrifie les nombreuses âmes d'élite. Que le Seigneur lui accorde la Paix Eternelle, et console les coeurs de sa famille, de ses proches, de ses collaborateurs, et des habitants de sa chère ville.

Le Patriarche Maximos - Damas

De Son Excellence Monseigneur Silvio Oddi,
Internonce Apostolique auprès de la République Arabe
Unie.

Vivement peiné douloureuse nouvelle décès très regrettée Madame Salem, prie Votre Excellence de présenter famille mes condoléances émues, assurances prières pour son âme.

Aujourd'hui même avais expédié télégramme
avec Bénédiction Saint-Père méritante insigne.

Mgr Oddi, Internonce Apostolique - le Caire

De Son Excellence Monseigneur Acace Coussa,
Assesseur à la Sacrée Congrégation pour les Eglises
Orientales.

Profondément peiné décès Madame Salem.

Envoie condoléances, assure prières pour
regrettée défunte, exemple charité chrétienne et
dévouement Sainte Eglise. A travers ses oeuvres,
mémoire restera en bénédiction.

Acace Coussa - Rome

D'innombrables télégrammes de condoléances nous
parvinrent dont je dois mentionner les suivants :

De Son Excellence le Président Gamal Abd El Nasser
Président de la République Arabe Unie

Le Caire 3 mars 1961

SALEM ALEP

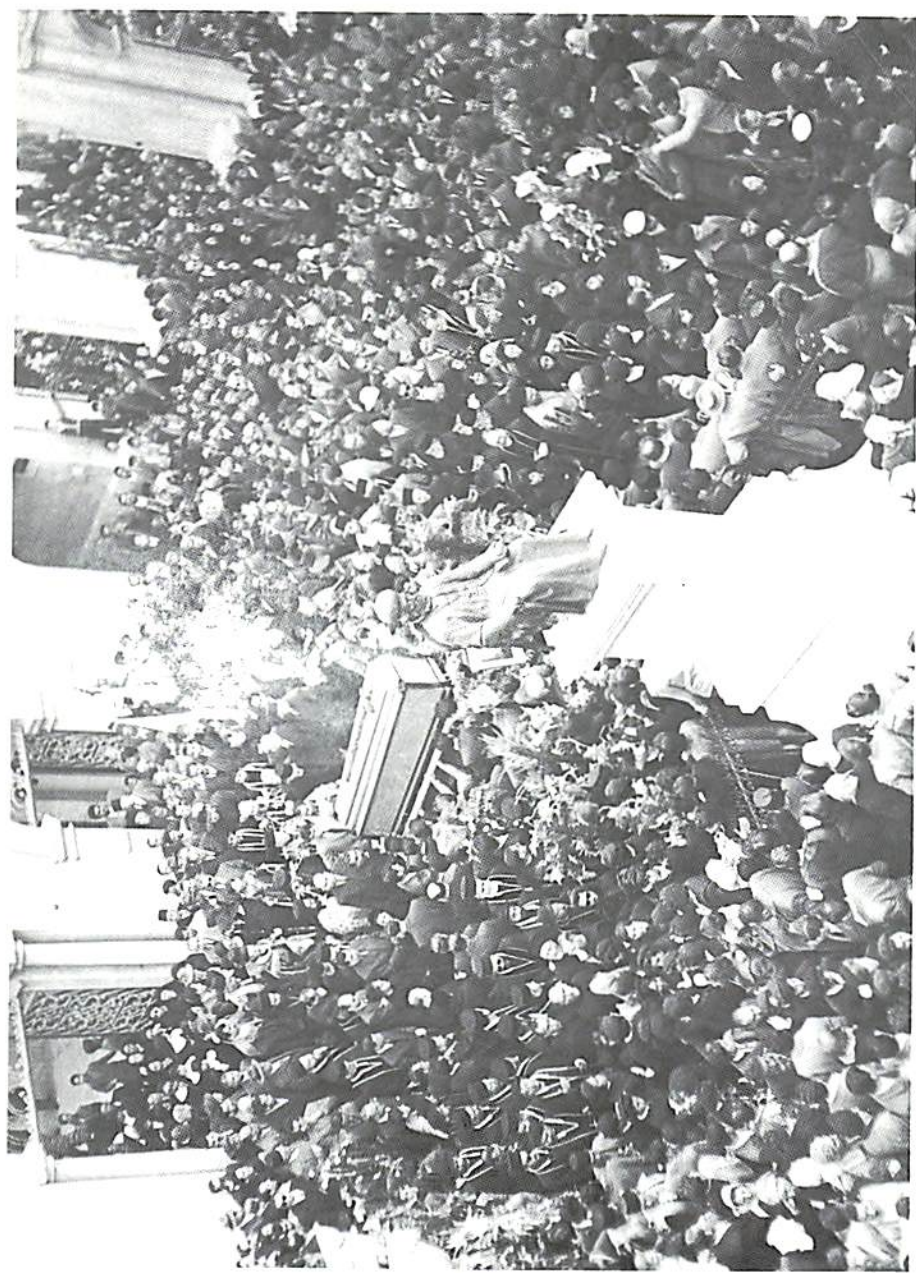
A la famille de la disparue mes sincères
condoléances et ma participation à leur deuil

GAMAL ABD EL NASSER

Indications de Réception		إشارات الإخذ	
Bureau de Transmetteur	المكتب المرسل	الخبر الوسيط	الخط
Date	التاريخ	٢٠٢٠	٢٠٢٠
Heure	الساعة	١٥	١٥
Sign. de l'agent	المصدر	الرقم التسلسلي	الرقم التوجيهي
No. d'ordre	Origine	N° du télégramme	N° du télégramme
Indications de Transmission		إشارات الإرسال	
Bureau Récepteur	المكتب المستقبلي	التاريخ	الساعة
Date	التاريخ	١٢٠٠	١٢٠٠
Heure	الساعة	١٨	١٨
Sign. de l'agent	المستقبل	عدد الكلمات	عدد الحروف
Mentions de Service et de Voie		إشارات الخدمة والطريق	

للاستشارة
مجلس إدارة
دمشق

جمال عبد الناصر



Après l'absoute, les discours sur la place Farhat.



*"Mon Dieu, je Vous offre ma vie pour l'Unité des Chrétiens"
Les Archevêques et Evêques Orthodoxes et Catholiques, pour la première fois réunis.*

De Son Eminence le Cardinal Ignace Tappouni
Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient pour les Syriens
Catholiques

Rome 1 mars 1961

Archevêque Antoine Hayek Alep

Vivement peiné décès Mathilde Salem
assurons suffrages exprimons paternelles
condoléances famille parents regrettée défunte,
accordons bénédiction apostolique

Cardinal Tapounni

Après l'absoute, sur le parvis de la Cathédrale et la place Farhat, noirs de monde, le poète Antoine Charaoui, l'homme de lettres Georges Chachaty, Madame Marie Hindaoui au nom des Associations Féminines, prononcèrent l'éloge de Mathilde Salem. Un jeune élève de l'Ecole arracha des larmes à l'assistance en disant adieu à sa "Mère".

Puis le cortège reprit sa marche jusqu'au parvis de la Cathédrale Latine, les cloches de toutes les Eglises continuèrent à sonner le glas. Ici, les Archevêques des Communautés Orthodoxes : Grecque, Syriaque et Arménienne, s'approchèrent de Monseigneur Fattal et exprimèrent le souhait de se joindre au cortège aux côtés de leurs frères Catholiques. Cette union ne s'était plus vue à Alep et en Orient depuis des siècles. Ainsi, Dieu semblait-il accepter par ce signe éclatant l'offrande de la vie de Mathilde Salem pour l'Unité des Chrétiens. Depuis ce jour, les célébrations qui évoqueront son souvenir, ou qui se dérouleront à la Fondation, verront côte à côte les Archevêques des Communautés Catholiques et Orthodoxes, et les Pasteurs Protestants.

Sur le parvis de la Cathédrale Latine, pendant près d'une heure, la foule défila et présenta ses condoléances. Puis le long cortège des voitures se rendit au Cimetière Grec, où le corps reposera quelques jours dans l'attente de la préparation du caveau familial à la Fondation.

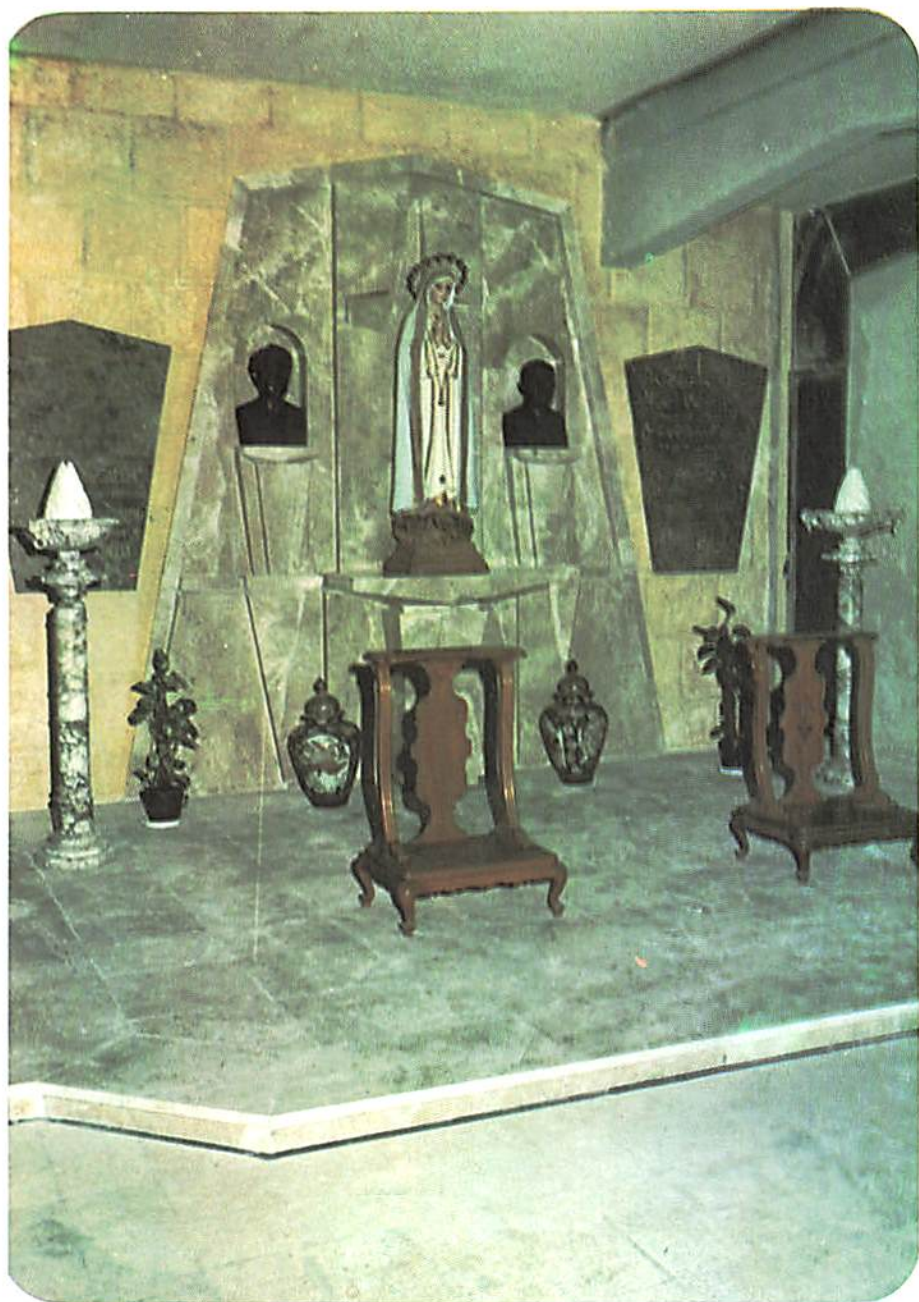
De mémoire d'homme, Alep et la Syrie n'avaient jamais connu de pareilles funérailles, et n'en ont pas connu de telles à ce jour. Comment décrire l'élan spontané qui portait ces hommes, ces femmes, ces enfants, de tous âges et de toutes conditions, vers sa maison, jour et nuit, trois jours durant, pour lui rendre un dernier hommage et, le jour des funérailles, dans la rue, dans le cortège et à la Cathédrale, leur recueillement, leur ferveur, leurs prières ardentes, leurs larmes sincères ;

Plutôt que des funérailles, ce fut l'apothéose de l'Amour, du dévouement total, de la vertu et du patriotisme.

Mardi 14 mars 1961 Fête de sainte Mathilde

Deux semaines après sa disparition, Monseigneur Fattal célébra une Messe Solennelle à la Chapelle de l'Ecole Professionnelle, pour le repos de son âme, en présence de la Hiérarchie Catholique et Orthodoxe d'Alep, de la famille, des Membres du Conseil de la Fondation, des Pères et Frères Salésiens, des professeurs et des élèves, dans une atmosphère de recueillement et de tristesse.

Après la messe, l'assistance récita les prières des défunts au caveau familial où la dépouille mortelle de Mathilde Salem avait été transférée auprès de son époux bien-aimé Georges, de son beau-père Elias Salem, de sa belle-soeur Antoinette Salem Kandéla.



*Le caveau de la Famille Salem à l'Eglise Sainte Mathilde.
Du vivant de Mathilde, la statue de Notre Dame de Fatima
habitait chez elle. Elle y recueillit son dernier souffle.
Bustes posthumes en bronze de Georges et Mathilde Salem.*

Monseigneur Fattal, puis l'Archevêque de la Communauté Grecque Orthodoxe, Monseigneur Elia Moawad, le futur Patriarche, évoquèrent le souvenir de notre chère disparue. Le professeur Farès Haskour et un élève de l'Ecole redirent adieu et merci à la Présidente de la Fondation, leur "Mère".

Jeucl 16 mars 1961

Ce fut la première réunion du Conseil d'Administration de la Fondation après le décès de sa co-Présidente. Elle eut lieu à l'Archevêché Grec Catholique, sous la présidence de Monseigneur Fattal et en présence de tous les Membres du Conseil : Messieurs Léon Mourad, Edmond Homsy, Naoum Sioufi, Antoine Assouad, Michel Jambart, Fathi Antaki. Monsieur Georges Micaélian étant en voyage.

La réunion débuta par une minute de silence en mémoire de notre chère disparue et par une prière pour le repos de son âme. Monseigneur Fattal évoqua brièvement tout ce que la Fondation devait à Mathilde Salem, son labeur incessant jusque sur son lit de malade, sa générosité incommensurable. Il relit les deux dernières lettres adressées par Mathilde Salem à la Fondation.

Puis, en vertu de l'article 9 des statuts de la Fondation, je fus officiellement reçu comme huitième Membre du Conseil, Membre à vie. Monseigneur Fattal devint seul Président de la Fondation.

Le Conseil prit connaissance du bilan pour l'année 1960, et du chapitre des recettes et dépenses, et les approuva.

Il nomma deux commissions pour l'étude du projet de construction de l'Eglise et pour la gestion du jardin. Il décida de surseoir à l'achat de nouvelles machines jusqu'à la

création de liquidités par la vente de terrains. D'ailleurs, il y avait un acquéreur pour deux parcelles.

Vendredi 7 avril 1961

Le Conseil se réunit au jardin de Mathilde Salem, devenu propriété de la Fondation. Après examen des diverses questions à l'ordre du jour et sur la proposition de Maître Naoum Sioufi, le Conseil approuva à l'unanimité la modification du nom de la Fondation en "Fondation Georges et Mathilde Salem". Cela en raison de la dette de gratitude de la Fondation à l'égard de sa co-Présidente, qui fit passer la Fondation du stade de projet à celui de réalité grandiose.

Le Ministère des Affaires Sociales et du Travail approuva cette modification. Le décret ministériel fut publié au Journal Officiel et les Statuts furent amendés en conséquence.

Dimanche 16 avril 1961

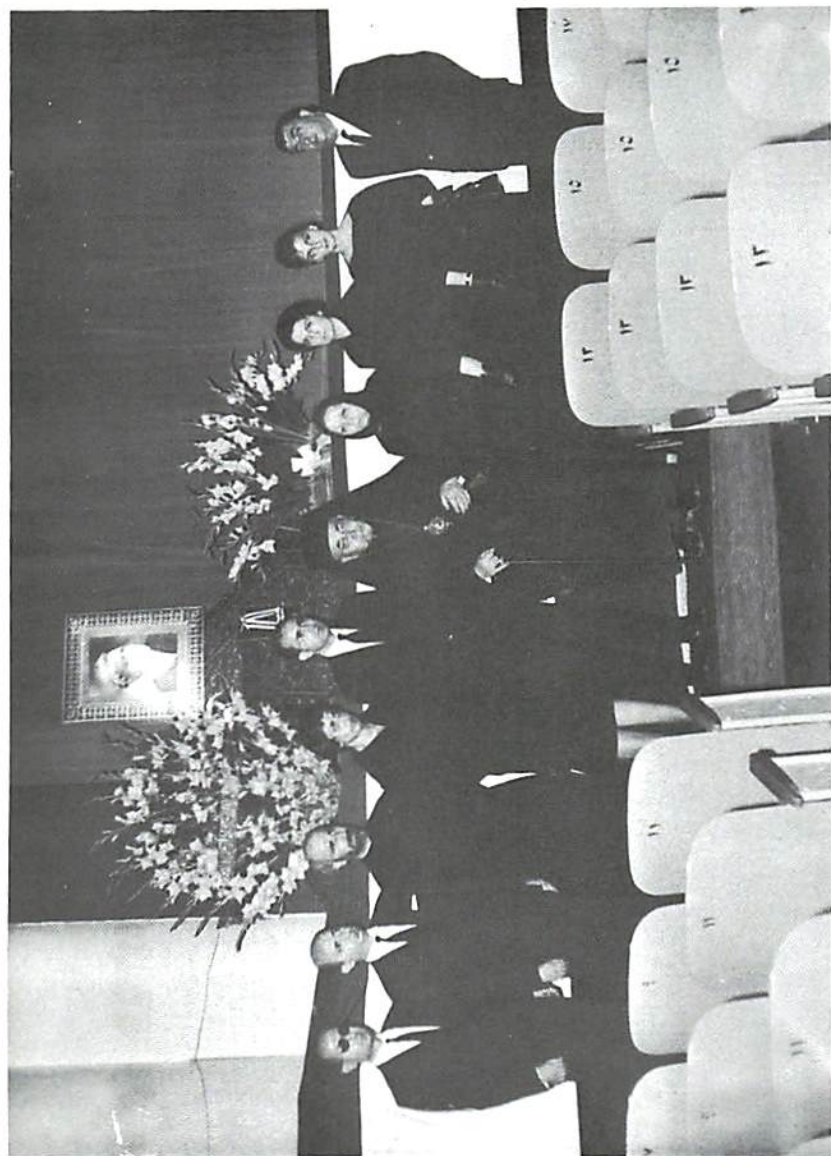
Quarante jours après le décès de Mathilde Salem, le Métropolite Isidore Fattal célébra une messe solennelle à la Cathédrale, avec l'assistance du Clergé de la Communauté et en présence d'une foule nombreuse et recueillie.

Vendredi 5 mai 1961

Le Métropolite Isidore Fattal et les Membres du Conseil avaient convié les autorités religieuses, civiles et militaires, et les amis, à une séance oratoire dans la plus importante salle



Le 5 mai 1961, à la séance oratoire commémorative. De gauche à droite : le Chef d'Etat Major, le Préfet de Police, le Général Commandant de la Place, le Gouverneur d'Alep, Monseigneur Fattal, le Président du Conseil Municipal, le Président de la Cour d'Appel.



Posant devant le portrait de Mathilde après la cérémonie, de gauche à droite : mes frères Marcel et Abdallah, le R. P. Georges Maréchal, Louis Azar, Mgr Fatilal, ma Mère, ma soeur Ghislaine, ma belle soeur Odile de Sahb, mon beau frère Edmond Tourfoungi.

de cinéma d'Alep, appartenant à Monsieur Elias Azar, père de Loris, et mise gracieusement à notre disposition pour la circonstance. Toutes les personnalités qui avaient participé aux funérailles et dont j'ai cité les noms plus haut ont tenu à venir rendre hommage à notre très regrettée disparue.

Monseigneur Fattal prit la parole le premier pour évoquer les vertus de Mathilde Salem et les richesses de sa vie spirituelle ; l'ampleur de son Oeuvre humanitaire au service de tous... Il annonça la publication prochaine de son testament qui étonnera Alep.

Son Excellence Monseigneur Mohammed Saïd el Zaïm, ancien Ministre, Président de la Chambre de Commerce d'Alep, Président de la Section alépine du Croissant Rouge, évoqua l'action commune menée aux côtés de Mathilde Salem au service des causes patriotiques et humanitaires. Il parla de son dévouement inlassable et discret, de sa douceur, de ses qualités humaines. Il assura que les Musulmans la pleuraient autant que les Chrétiens.

Loris Azar lui succéda pour parler des qualités humaines de Mathilde Salem. Nul ne pouvait en parler mieux que Loris qui avait collaboré depuis longtemps avec elle au service de ses nombreuses oeuvres, et qui ne l'avait presque pas quittée depuis son voyage aux Etats-Unis.

Maître Naoum Sioufi, le conseiller fidèle et infatigable, le plus ancien Membre du Conseil, parla de Mathilde Salem, la mère de la Fondation Georges Salem, et relata les étapes si difficiles de la naissance et de la croissance de la Fondation, les responsabilités écrasantes qu'elle avait assumées, son inlassable labeur et sa générosité.

Madame Laurice Jean Salem, au nom des Associations Féminines, décrivit Mathilde Salem en termes poétiques très beaux, couronne de lauriers ceignant le front d'Alep, lumière de l'espoir, apôtre de la charité.

Son Excellence le Gouverneur d'Alep, Rafaat Zoureik, prononça un éloge vibrant de la défunte, pionnière des oeuvres de charité, apôtre de l'amour. Son grand coeur était ouvert à l'amour de Dieu et de tous les hommes. Cet amour lui avait permis de surmonter ses propres souffrances et d'assumer les souffrances du prochain.

Il était du devoir de la société d'honorer en sa personne la flamme de l'amour et du dévouement mais c'était en premier celui du Gouvernement de l'honorer. C'est pourquoi le Président de la République Arabe Unie, Gamal Abdel Nasser, lui avait décerné l'ordre du Mérite en reconnaissance de ses mérites dans les champs d'action patriotique et humanitaire. Hélas, ajoutait-il, cette décoration n'avait pas eu le privilège de briller sur sa noble poitrine emplie d'amour et de bonté. Elle était arrivée alors que son âme nous avait quittés. Elle avait brillé alors que ses yeux étaient déjà éteints.

Il poursuivit en décrivant les qualités morales et humaines de notre très regrettée disparue qui la paraient de décorations vivantes.

Le Gouverneur présenta ses condoléances à la famille de la disparue, à la ville endeuillée d'avoir perdu sa plus noble fille, à la Nation blessée par la perte de celle qui travaillait en silence.

Puis il conclut : "Puisse cette décoration, l'Ordre de la République Arabe Unie, être à cette occasion immortelle, la première décoration décernée dans notre histoire à la Femme Arabe Modèle."

Je montai à la tribune pour remercier au nom de la famille, le Président Gamal Abdel Nasser, toutes les autorités civiles, militaires et religieuses, qui nous avaient témoigné leur sympathie et avaient exprimé de façon si éclatante le respect qu'ils portaient à la mémoire de notre très regrettée disparue. Je remerciai en particulier Monseigneur Isidore Fattal, le Révérend Père Georges Mani, don Giacomo Maggi et Loris

Azar, la Congrégation Salésienne, les Membres du Conseil de la Fondation, ses médecins, les poètes et les orateurs.

Conscient des obligations que ma Tante avait voulu que j'assume après elle, Je priaï les autorités, les collaborateurs et les amis de bien vouloir maintenir comme par le passé l'aide et le soutien offerts à notre bien aimée disparue, afin que ses oeuvres se perpétuent pour le bien de l'Homme et le service de notre chère Patrie.

Dix ans plus tard, une messe de Requiem et une séance commémorative oratoire, présidées par sa Béatitudo le Patriarche Maximos V Hakim, Patriarche Grec Catholique d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient, témoigneront par une assistance très nombreuse et recueillie que son souvenir reste toujours vivant. Il l'est jusqu'à ce jour.

Lundi 4 septembre 1961

Moins de six mois après, la mort frappa une seconde fois la Fondation à la tête. Monseigneur Fattal fut rappelé à Dieu après une courte maladie. L'opération chirurgicale tentée *in extremis* n'avait pu le sauver.

Lors des funérailles, le patriarche Maximos IV Sayegh prononça l'éloge funèbre de son frère aimé, parti rejoindre celle qui fut à ses côtés co-Présidente de la Fondation et que Alep pleure encore.

14 mars 1962
Fête de Sainte Mathilde

Du Ciel, Mathilde assiste à la pose de la première pierre de l'Eglise Sainte Mathilde dont elle avait couvert les frais de construction.

Le Révérend Père Inspecteur de la Congrégation Salésienne, don Francesco Laconi, célébra la Sainte Messe avec l'assistance au trône du Métropolitain Athanassios Toutoungi, successeur de Monseigneur Fattal et deuxième Président de la Fondation.

MATHILDE SALEM
ET
MONSEIGNEUR ACACE COUSSA B.A.

A plusieurs reprises, le nom de Monseigneur Acace Coussa apparaît dans cette biographie. Ma Tante et Monseigneur Coussa firent connaissance à Alep, en 1946, lors d'une mission délicate confiée par le Vatican à celui-ci.

Léon Gabriel Coussa est né à Alep en 1887. Il poursuivit ses études à Rome. Il y fut ordonné prêtre dans l'Ordre Basillen Alépin en 1920. De retour en Orient, il passa dix ans au service de son Ordre. En 1930, le Patriarche Cyrille IX Moghabghab le délégua à Rome pour collaborer à la codification du Droit Ecclésiastique Oriental, une très importante mission pour ce moine encore jeune. Mais ses qualités spirituelles et intellectuelles avaient déjà attiré sur lui l'attention de ses Supérieurs.

A Rome, il se consacra à l'étude, à la prière, à l'enseignement du Droit Canon Oriental et publia un cours dans cette matière. Il siégea au Tribunal de la Rote. En 1953, Sa Sainteté le Pape Pie XII, reconnaissant ses éminents mérites, le nomma Assesseur à la Sacrée Congrégation pour l'Eglise Orientale, dont le Cardinal Eugène Tisserand était alors Préfet.

Jusqu'aux plus hautes fonctions où il sera appelé, Monseigneur Coussa gardera les vertus du moine parfait : abnégation, dévouement total, humilité, modestie, bonté, désintéressement, limpidité de vie, esprit de pauvreté. Il mit en valeur les qualités dont Dieu l'avait pourvu : endurance au travail, souci de la perfection.

Comment s'étonner dès lors de l'accord total qui se fit jour entre Monseigneur Coussa et Mathilde Salem? Les mêmes vertus habitaient ces deux belles âmes consacrées à Dieu, au



*Son Eminence le Cardinal Gabriel Acace Coussa, Préfet de la
Sacrée Congrégation pour les Eglises Orientales, moine Basilien
Alépin.*

service du prochain, dans le don total de leur vie, chaque jour, et pour toujours.

La deuxième rencontre eut lieu à Rome, en février 1947, à la Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale, via della Conciliazione. J'accompagnais ma Tante. Nous arrivions de Turin, tristes et déçus. L'accueil de la Direction Générale de la Congrégation Salésienne avait été réservé et froid. Les Salésiens n'étaient pas intéressés par la gestion d'une oeuvre qui ne leur appartenait pas en propre. Ils étaient sollicités de part le monde entier. Ma Tante avait insisté, promis, supplié... Espérant reprendre les entretiens après le déjeuner, elle avait prié don Puddu de lui indiquer un restaurant. Don Puddu nous avait jeté une adresse qui se trouvait être celle d'une modeste cantine ouvrière où notre apparition avait suscité un mouvement de curiosité générale... Avait-il cru mettre à l'épreuve l'humilité de ma Tante? L'après-midi n'avait pas donné de meilleurs résultats.

Père Coussa apaisa ma Tante : il ferait son possible. Mais il tint d'abord à en savoir plus sur elle. Il lui suggéra d'autres congrégations, l'interrogea sur l'objectif poursuivi. Il voulut aller plus loin, plus profondément. Les réponses claires et précises de ma Tante le rassurèrent. Elle savait donc ce qu'elle voulait, et ce qu'elle voulait était le meilleur pour le bien de la jeunesse ouvrière syrienne.

Alors, le Père Coussa se dépensa discrètement. Il arrangea un entretien à Rome avec le Représentant du Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne auprès du Vatican. Cette fois l'entretien fut plus encourageant. Le Père Coussa refusa les remerciements de ma Tante : "Ma fille, je n'ai rien fait. C'est la Providence qui guide vos pas".

La même réponse reviendra chaque fois que ma Tante le remerciera. Elle le fit très souvent durant ce voyage, pour l'Audience Privée accordée par Sa Sainteté le Pape Pie XII, pour tous les contacts où nous trouvâmes un accueil favorable. Le terrain était bien préparé.

Un jour qu'en sa présence je taquinais ma Tante pour son attachement aux indulgences : "La comptabilité céleste devait être à la pointe du progrès pour emmagasiner toutes ces données!", le Père Coussa me regarda avec bonté et me dit : "Mon enfant, gravir les marches vers la perfection n'est pas aisé. Les indulgences sont la rampe sur laquelle on prend appui dans cette difficile ascension". Y a-t-il plus belle définition?

En 1948, je le revis seul à Rome, où ma Tante m'avait délégué pour l'achat des machines de l'Ecole Professionnelle. Il m'interrogea longuement sur les premiers pas de la Fondation et sur elle. Il me retint à déjeuner. Il m'honorait de son affectueuse et paternelle amitié.

A chacun de nos voyages suivants à Rome, nous lui rendions inmanquablement visite. Il trouvait toujours le temps de nous recevoir longuement.

Le dialogue profond entre ces deux belles âmes fut prématurément interrompu par la mort de ma Tante. Elle ne vit pas le Sacre de Monseigneur Coussa par Sa Sainteté le Pape Jean XXIII, le 16 avril 1961, à la Chapelle Sixtine. Elle ne vit pas sa glorieuse élévation à la pourpre cardinalice, le 19 mars 1962, après que le Saint-Père l'eut nommé, le 19 août 1961, Pro-Secrétaire de la Sacrée Congrégation pour l'Eglise Orientale.

Mais ils se retrouvèrent au ciel, le 29 juillet 1962, quand la mort brutale rompit le cours de cette vie consacrée à Dieu. Le Cardinal Gabriel Acace Coussa n'avait pas encore 65 ans.

Je crois bon de reproduire ici quelques unes des lettres échangées entre ces deux serviteurs de Dieu, ainsi que des lettres adressées par le Secrétariat d'Etat du Vatican, et par le Cardinal Tisserand, à Mathilde Salem. Je suis ému de retrouver des témoignages supplémentaires de l'amour que ma Tante portait à ma famille. Elle unissait, dans ses intentions, la

Fondation et la "famille de ma soeur". J'espère que son souvenir restera lumineux et vivant dans notre famille, dans le coeur de mes enfants qui n'ont pas eu le bonheur de la connaître : mon aîné Salem Michel, dont elle choisit le prénom ; mon cadet Nabil Jean-Marc, toujours prêt à se dévouer pour la Fondation.

Alep le 20 janvier 1948

Révérendissime Père Acace Coussa
32, Via della Conciliazione,
ROME

Mon Révérend Père,

Une carte de bonne fête, ce n'est jamais assez pour vous remercier de l'aide que vous avez bien voulu me prêter, selon votre habitude, sans compter, à Rome et à Alep.

Mais je voulais en même temps pouvoir vous annoncer une nouvelle qui, j'en suis persuadée, vous fera plaisir autant qu'à moi.

Vers Noël, Monseigneur Fattal et moi, recevions chacun du Révérend Père Garelli (*Inspecteur Salésien*) des télégrammes de souhait à l'occasion des fêtes de la Nativité. Je remerciais le Révérend Père Garelli et formulais dans ma réponse l'espoir de signer la convention sans plus de retard.

J'étais en effet à ce moment là déprimée par les revendications des Pères Salésiens et du peu de temps que Monseigneur Fattal, pris par ses nombreuses occupations, pouvait consacrer à l'Oeuvre.

Monseigneur Arata, de passage à Alep, avait bien voulu venir me voir, et je lui avais fait part des difficultés que je

rencontrais. Il me promit qu'à Bethléem il ne manquerait pas d'en parler avec le Révérend Père Garelli.

Dans la première quinzaine de ce mois, nous recevions de Bethléem un projet de Convention acceptable, que le Comité de l'Oeuvre, réuni ce Vendredi 16, a ratifié après quelques légères modifications de forme, qui ne seront pas de nature à créer une nouvelle opposition de la part des Salésiens.

Je vous adresse ci-joint le texte proposé par les Pères Salésiens, et celui modifié par le Comité.

Grâce à Dieu, et aux prières de Saint Jean Bosco, nous commençons à voir l'Oeuvre se dessiner. Le Comité est formé. Le Collège des Frères Maristes est acquis, et, bientôt, la Convention signée ; le personnel Salésien arrivera pour commander les meubles et les instruments de première nécessité.

En retraçant ces étapes de la naissance de notre Oeuvre, je remercie la Providence de tout mon coeur pour les grâces continues qu'Elle ne cesse de nous prodiguer, et je prie Dieu de continuer à nous guider vers le Bien, pour Sa plus grande Gloire.

Je vous remercie encore, mon Révérend Père, pour votre dévouement et votre zèle à nous aider, et vous présente mes vœux les plus sincères de bonne, sainte, et fructueuse année.

Veuillez croire, mon Révérend Père, à mes sentiments dévoués.

Mathilde Salem

Rome, le 23 février 1948.

Madame,

Je suis en possession de votre délicate lettre du 20 janvier dernier. J'ai été bien touché des sentiments distingués que vous avez bien voulu y exprimer et je vous en remercie ; Si jamais vous aviez encore besoin de quelque service où je puisse vous être utile, n'ayez aucune gêne de vous adresser à moi. Je m'estime heureux de servir, bien que de loin, une cause si noble et si utile à la société, si profitable aux âmes. Ce sera une consolation pour moi de pouvoir participer aux mérites que vous ne cessez d'acquérir dans cette oeuvre.

Par l'intermédiaire de son Excellence, le Vénéré et Cher Monseigneur Fattal, je vous avais adressé deux cartes, la seconde à votre cher neveu. Elles vous sont sans doute déjà parvenues.

J'ai pris connaissance du projet d'accord entre la Fondation et les Révérends Pères Salésiens. On a pu finalement obtenir ce qu'on voulait et ce qu'on devait obtenir pour bien s'acquitter de son devoir. Dieu en soit béni. Je nourris les meilleurs espoirs à présent pour le plein succès de l'Oeuvre ; Les Pères Salésiens s'entendent bien à gagner individus et collectivités pour les approcher du Christ et de son Eglise.

Je vous félicite, Madame, de cette première étape qui forme une nouvelle couronne dans la série de couronnes que vous méritera cette oeuvre ici-bas, en plus des mérites de l'autre vie, en plus des bénédictions à la mémoire de votre regretté mari et des pieux suffrages pour sa grande et belle âme.

Je profite de l'occasion pour vous exprimer mes félicitations pour la décoration avec laquelle le Saint Siège a voulu reconnaître vos nombreux services. Puisse-t-elle être un

gage de succès pour l'oeuvre qui commence, et pour vous, Madame, le symbole de la bienveillance divine.

Mon meilleur souvenir à votre neveu, le cher Monsieur Roland, si sympathique, même à Sa Sainteté.

Je vous prie de croire, Madame, en mon entier dévouement en Notre Seigneur.

Le Père Acace Coussa
Basilien Alépin

Cité du Vatican, 22 juillet 49

Madame,

Avant hier, j'ai une longue audience du Saint-Père et j'ai pu remettre à Sa Sainteté le chèque et Lui parler de votre activité bienfaisante... Avant cette date, j'avais eu l'honneur de voir Sa Sainteté, mais j'ai préféré réserver la chose à cette audience privée.

Sa Sainteté le Pape a été content, et Il m'a autorisé à vous communiquer Ses remerciements et Sa Bénédiction paternelle. On vous écrira aussi, sans doute.

Mes cordiales salutations à votre cher neveu.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mon religieux respect.

Le Père Acace Coussa
des Basiliens Alépins

SEGRETERIA DI STATO

Dal Vaticano, Il 23 juillet 1946

DI SUA SANTITA

N. 206651

Madame,

Le Saint-Père a bien volontiers agréé la généreuse somme que vous avez eu à coeur de Lui faire parvenir, par l'entremise du R.P. Acacio Coussa, à l'occasion de Ses noces d'or sacerdotales et Il s'est plu à y voir la filiale expression de vos sentiments d'attachement et de vénération envers Sa personne.

Le Souverain Pontife a destiné votre Offrande à la nouvelle Radio Vaticane. Vous savez toute l'importance qu'Il attache à cette oeuvre dont Il attend le plus grand bien pour la diffusion de la parole de Vérité dans le monde entier.

C'est donc de grand coeur que Sa Sainteté vous remercie et vous envoie, en gage des abondantes grâces qu'Elle invoque sur vous et sur vos pieuses activités, le précieux réconfort de la Bénédiction Apostolique.

Veillez agréer, Madame, L'assurance de mon religieux dévouement en Notre Seigneur.

SEGRETERIA DI STATO

DI SUA SANTITÀ

Dal Vaticano,
Il 18 Septembre 1950

N. 235039

Madame,

J'ai à vous transmettre les vifs et paternels remerciements du Saint-Père pour le don précieux que vous avez récemment remis entre Ses mains en implorant Sa bénédiction sur vous, sur vos activités et sur la famille de votre soeur.

Sa Sainteté S'est plu à voir dans votre geste filial une preuve de votre profond attachement à l'Eglise et à son Chef. Elle vous en félicite et vous en remercie, et c'est de bon coeur qu'Elle invoque en retour l'abondance des grâces divines sur les personnes que vous Lui recommandez et sur vous-même, vous envoyant à toutes, en gage de sa reconnaissance la Bénédiction Apostolique implorée.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon religieux dévouement en N.S.

J. B. Montini
Subst.

N.D.R. Monseigneur J. B. Montini sera le futur Pape Paul VI

Alep le 19 février 1953

Révérendissime Père ACACE COUSSA, B.A.,
35, Via della Conciliazone
ROME

Très Révérend Père,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai donné des nouvelles de notre Oeuvre. Je sais vos multiples occupations, et ne voudrais pas vous importuner, surtout que vos importantes fonctions nouvelles, pour lesquelles je vous félicite sincèrement, doivent vous laisser encore moins de loisir. Puisse Dieu vous bénir et vous accorder la force de parfaire votre nouvelle tâche, pour Sa plus grande gloire et pour le triomphe de l'Eglise, et que de plus hautes charges encore vous soient confiées pour vous permettre de faire toujours plus de Bien.

Mais je sais aussi l'intérêt que vous portez à notre Fondation, à la naissance de laquelle d'ailleurs vous aviez contribué, et tiens à vous informer des résultats obtenus, et des nouvelles étapes envisagées.

Nous avons commencé, un peu hâtivement, et peut-être mal conseillés, à ouvrir tous les ateliers de l'Ecole à la fois. Nos quelques années d'expérience nous ont montré que l'intérêt des élèves se portait surtout vers la mécanique et, à un degré moindre, vers la menuiserie. Les locaux sont devenus étroits, et nous avons dû construire cette année une aile, à deux étages, pour abriter les nouveaux ateliers. Vous pourrez vous en faire une idée par la Notice sur la Fondation que je vous adresse par courrier séparé.

Vous savez que mon souci est de doter la Fondation de statuts qui lui permettront de continuer à se développer après moi. Je m'en remets à la Providence, mais tiens à ne rien négliger pour que les statuts confèrent à la Fondation une certaine indépendance et autonomie, conservent son caractère large et dépourvu de particularisme - et c'était

déjà la pensée de mon mari - et tendent à lui rattacher la Congrégation Salésienne, dont le désir de bien faire à l'égard de l'Oeuvre se fait sentir plus fortement cette année, par des liens plus étroits.

La donation que j'avais faite dans le passé, et celle que j'ai décidé de faire, ainsi que la donation qu'envisage la soeur de mon mari, Madame Kamel Kandela, me permettront d'insister personnellement sur ce point.

Ce geste de ma belle-soeur m'a beaucoup réconforté, et j'y vois un signe d'encouragement de Dieu.

Je comptais m'entretenir de ce sujet avec le Révérend Père Edelby *, de passage à Alep, mais son temps, et le mien, très limités, ne nous ont pas permis de nous rencontrer. Dès que les projets de statuts seront au point, je vous les adresserai pour que vous me conseilliez.

Veuillez vous rappeler de moi dans vos prières, comme je ne manquerai pas de prier à votre intention, et je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux.

Mathilde Salem

N.D.R. : Le Révérend Père Edelby, alors secrétaire du Révérend Père Coussa, fut sacré Evêque en 1962 et nommé Conseiller Patriarcal de Sa Béatitude le Patriarche Maximos IV Sayegh. Il fut élu en 1968 Métropolitain d'Alep et, de ce fait, devint le troisième Président de la Fondation.

Rome, le 7 mars 1953

Madame,

J'ai été très touché de vos félicitations exprimées, à la suite de ma récente nomination, dans votre lettre du 19/2/53. Je tiens à vous en remercier de tout coeur. Je vous suis surtout reconnaissant pour vos prières dont j'ai grand besoin afin que je m'acquitte convenablement de ma charge et qu'ainsi je sois à même de correspondre à l'attention généreuse de Sa Sainteté.

Je suis heureux d'apprendre que tout va bien dans votre Fondation, à laquelle vous vous dévouez avec une générosité édifiante et dont le succès et l'expansion me sont à coeur, comme vous le savez. Je comprends très bien votre souci de faire une oeuvre durable, stable et dépourvue de particularisme. Au sujet de "cette certaine autonomie" dont vous voulez munir la Fondation, je ne puis rien dire ou insinuer à présent, c'est-à-dire avant d'avoir en main les Statuts que vous êtes en train de préparer. Je ne manquerai pas alors d'apporter mon concours pour que la Fondation soit dotée d'une situation juridique qui la rende apte à faire le plus de bien possible.

Je demande à Dieu de vous venir en aide, de vous combler de ses grâces de choix ainsi que tous ceux qui coopèrent avec vous dans cette grande oeuvre de charité, notamment l'excellente Madame Kamel KANDALA qui a à coeur de continuer l'exemple de générosité et de charité laissé par son regretté frère, votre mari, dont la mémoire est en bénédiction.

Veuillez, Madame, agréer l'expression de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

Acace Coussa

Alep, Décembre 1954

A Son Excellence Monseigneur Acace Coussa,
Cité du Vatican

Monseigneur,

Je n'ai pas voulu laisser passer les fêtes de Noël et de la Nouvelle Année sans venir me rappeler à votre bon souvenir, pour vous demander de penser à notre Oeuvre et à moi dans Vos prières ; de mon côté, je Vous nomme quotidiennement dans mes prières, avec le Saint-Père.

Nous avons eu la joie de recevoir la visite du Révérend Père Général des Salésiens, don Renato Zigiotti. Il a exprimé son émerveillement devant la maison, et les résultats obtenus, et il nous a promis de faire tout ce qui est en son possible pour aider au développement de l'Oeuvre.

Mon jardin continue à prospérer et au printemps il sera en magnifique état pour Vous recevoir et Vous y voir célébrer la Sainte Messe, avec un servant à la voix pure, accompagné du chœur matinal des oiseaux. Laissez-vous tenter, et puissions nous voir ce projet se réaliser.

Je souhaite aussi, et prie, en cette veille de l'Année nouvelle, que Jésus Enfant Vous comble de ses grâces, et Vous accorde la réalisation de Vos saintes Espérances.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Mathilde Salem

Via della Conciliazone, 34
ROMA

Rome le 29 XII 54

Madame,

Je vous remercie de tout coeur des voeux et prières que vous avez formulés à l'occasion de Noël et de la Nouvelle Année. Je vous exprime mes meilleurs souhaits réciproques, priant l'Enfant Dieu de vous combler de Ses grâces célestes et de bénir votre Oeuvre, si chère à Son Coeur.

Je me rappelle sans cesse le temps heureux que j'ai passé avec vous et Monsieur Roland. Quant au jardin, il faut bien reconnaître qu'il est tentant. Vous avez là tout ce qui provoque une visite à Alep. Mais laissons tout entre les mains de la Providence.

Encore une fois, merci beaucoup de vos sincères souhaits et de votre délicatesse qui m'a profondément touché.

Croyez en mon entier dévouement en Notre Seigneur.

Mon meilleur souvenir au cher Monsieur Roland.

A. COUSSA

Roma, le 21 octobre 1958
Via della Conciliazione, 34

SACRA CONGREGATIO

"PRO ECCLESIA ORIENTALI"

PROT. NUM. 408 / 48

Madame,

Je ne veux pas tarder à vous remercier personnellement de la généreuse offrande que vous avez bien voulu faire en faveur de l'Oeuvre des séminaires qui dépendent de la Sacrée Congrégation pour l'Eglise Orientale. En tant que chrétienne fervente et consciente de ses responsabilités vous avez voulu montrer votre intérêt pour l'oeuvre qui tient le plus à coeur à la Sainte Eglise, celle de la formation des futurs prêtres. Soyez-en félicitée et encore une fois remerciée. Que le Christ Souverain-Prêtre vous comble de ses bénédictions et de ses grâces en considération de tout le bien que vous avez fait et que vous ne cessiez de faire autour de vous.

Je tiens à vous redire, Madame, avec l'expression de mes respectueux hommages, l'assurance de mon entier dévouement dans le Seigneur.

+ Eugène Card. Tisserant
Secrétaire

A. Coussa
Assesseur

SEGRETERIA DI STATO

Du Vatican, le 31 Janvier 1959

DI SUA SANTITA

N. 1712

La Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté a le plaisir de faire savoir à M.me Mathilde G. Salem que le Saint-Père Pie XII avait bien reçu son offrande, quelques jours avant sa mort. Il avait été sensible à cette générosité et avait béni de tout coeur la donatrice et sa famille.

A. Dell'Acqua
Substitut

Roma, le 17 juillet 1959
Via della Conciliazione, 34

SACRA CONGREGATIO

"PRO ECCLESIA ORIENTALI"

Cher Ami,

Je vous prie d'abord de vouloir bien être mon interprète auprès de votre Tante pour la remercier du coup de téléphone qu'elle m'a aimablement donné de l'aéroport de Rome. J'ai été très heureux d'apprendre la bonne réussite de l'opération qu'elle a subie et de savoir que dans quelques jours elle pourra repartir pour la Syrie. Que le Bon Dieu lui accorde une parfaite santé afin qu'elle puisse poursuivre sa tâche de mener à bien toutes les bonnes oeuvres qu'elle a adoptées.

Pour ce qui est de l'oeuvre des Salésiens à Djebaïl : préparation des missionnaires de langue arabe pour les pays de langue arabe, c'est une oeuvre excellente, digne d'être aidée puisque, comme vous le comprenez, c'est en donnant aux nôtres une formation appropriée complète et sacerdotale qu'on servira de la meilleure façon l'Orient.

Que le Bon Dieu vous bénisse, bien cher Roland, et bénisse votre chère Tante à qui vous voudrez dire toute ma religieuse affection. Quant à vous soyez assuré de mon entier dévouement.

A. Coussa

Monsieur Roland de Sahb
Hôtel de Paris
Boulevard de la Madeleine
PARIS

Roma, le 19 mai 1960

Via della Conciliazione, 34

SACRA CONGREGATIO

"PRO ECCLESIA ORIENTALI"

PROT. NUM. 408 / 48

Madame,

J'ai bien reçu votre lettre du 5 mai dernier et je vous remercie de me tenir au courant de vos tractations avec les Pères Salésiens ; A ce propos vous vous rappelez certainement la recommandation que je vous avais faite de leur oeuvre de Djoubaïl (Liban), c'est à Djoubaïl que les aspirants du rite oriental sont préparés à l'apostolat en Orient. Or dans votre lettre vous me parlez du scholasticat de Bethléem-Crémisan. Fort heureusement le Père LACONI a pu me donner les explications nécessaires : il s'agit d'une maison complémentaire de celle de Djoubaïl puisque les aspirants y passent lorsqu'ils ont atteint un niveau d'études suffisant. Par conséquent il s'agit de la même oeuvre et ma recommandation en faveur de Djoubaïl reste entière. La somme que vous proposez de donner pour l'agrandissement du scholasticat de Bethléem-Crémisan sera donc bien employée. Que votre grande générosité en faveur de la formation d'ouvriers apostoliques pour notre Orient Chrétien vous obtienne de la part du Seigneur les grâces les plus abondantes ! Mais qu'il me soit permis aussi de vous dire un grand merci pour tout le bien que vous faites et que vous continuerez à faire.

Veuillez agréer, Madame, avec mon religieux respect l'expression de mes sentiments dévoués.

A. Coussa
Assesseur

**ASPECTS DE LA VIE SPIRITUELLE
DE
MATHILDE SALEM
PAR LE R. P. GEORGES MANI
EXARQUE VICAIRE DE
MONSEIGNEUR ISIDORE FATTAL**

Détachement des richesses,

esprit de pauvreté

"Comme je me sens détachée de tout, dans ma chambre, sur mon lit ; plus rien ne m'intéresse ici bas."

"Je meurs dans une maison qui ne m'appartient plus."

"Je souhaite vivre encore quelque temps pour distribuer ma fortune aux oeuvres de charité ; je ne veux pas paraître devant Dieu les mains pleines de richesses matérielles."

"Je n'ai pas le droit de gaspiller mon argent ; je dois en faire bon usage."

Elle hésite à se rendre en Amérique ; à faire venir le médecin d'Amérique : "Ne ferais-je pas mieux de consacrer cet argent aux oeuvres?"

Elle refuse d'acheter une voiture de grande marque ; elle renonce à acheter un manteau luxueux, parce qu'il ne lui paraît pas nécessaire ; elle renonce aussi à changer le mobilier de sa maison, à refaire la peinture encore acceptable, préférant consacrer cet argent aux oeuvres.

"Faites-moi plaisir en me demandant de l'argent pour les oeuvres." Lorsqu'on l'en remerciait, elle protestait : "Mais pourquoi donc m'en remercier ? Je dois pratiquer la charité, le Seigneur me le demande".

Détachement intelligent

Elle ne se laisse pas abuser par certains qui prétendaient réunir des fonds pour aider certaines personnes. Elle ne donne largement que lorsqu'elle est convaincue que l'argent est très bien utilisé, capable de faire beaucoup de bien aux âmes.

Elle accepte de prêter des sommes modiques avec des remboursements mensuels minimes pour ne pas humilier ceux qui les lui demandent.

Elle dicte son testament avec maîtrise et détachement serein. A ceux qui exprimaient leur admiration, elle répondait : "Si tu ne peux voir le monde après toi, tu peux voir ce qui arrive après la mort des autres". C'est une expression arabe pour dire qu'il vaut mieux décider de son vivant ce qu'on souhaite réaliser après sa mort.

Détachement d'elle-même

Elle pensait toujours aux autres.

Durant sa maladie, elle dirigeait la conversation de ses visiteurs sur les sujets qui les intéressaient et non sur elle. Elle ne voulait pas qu'on la plaignît dans ses souffrances. Quelques heures avant sa mort, elle entend des passants rire sous ses fenêtres. Elle s'écrie : "Dieu, rendez tous les hommes heureux!".

Elle restait indifférente quand on lui parlait de ses affaires qui prospéraient, mais elle était ravie quand on lui parlait de la Fondation, du succès des élèves aux examens.

Charité et Apostolat

"Je ne veux pas qu'on vienne me rendre visite dans ma maladie pour qu'on ne me voie pas souffrir ; Dieu me voit ; Je ne veux pas que les autres soient affligés en me voyant dans cet état... C'est moi qui ait exigé de ne laisser personne entrer chez moi, sauf mon entourage."

Une semaine avant sa mort, son jardinier vient la voir et s'enquérir de sa santé ; à un moment, il ne peut retenir ses larmes. Mais elle le rassure et lui dit qu'elle va bien. Après son départ, à son entourage qui s'étonnait de son attitude, elle dit : "Pourquoi m'attarder sur mes souffrances et l'attrister inutilement?".

"Je souffre dans tout mon corps. Aucune position ne me procure l'apaisement. Mais je dis à mes proches que je me suis reposée dans telle ou telle position pour ne pas les peiner."

"Je souhaite de tout coeur que mes amis goûtent les délices d'aimer Jésus, de servir le prochain."

Elle brûlait d'un zèle ardent d'aider l'épanouissement de la vie spirituelle des jeunes. Le soir, elle priait avec tout le personnel de sa maison.

Elle aidait avec passion les vocations religieuses. Une des plus grandes joies de sa vie était d'avoir vu un des premiers élèves de l'Ecole Professionnelle devenir Salésien. "Je ne mérite pas cette grâce du Seigneur."

Acceptation de la souffrance

Elle a demandé elle-même à Dieu de souffrir.

"Je m'offre en victime pour la sanctification des Prêtres."

"J'offre ma vie, j'accepte de souffrir beaucoup pour la prospérité de la Fondation Georges Salem."

Elle trouvait un réconfort dans ses souffrances en disant : "Souffrir passe, mais avoir souffert ne passera jamais."

Elle n'a jamais demandé sa guérison.

Une heure avant sa mort, elle réclame une injection d'un calmant pour apaiser la souffrance mais elle se reprend de suite : "N'est-ce pas un péché que de demander cela?"

Quand les médecins lui ont révélé en 1959 la nécessité d'une intervention chirurgicale, elle dit de suite : "Merci mon Dieu!". Sur la table d'opération, avant de perdre conscience, sa dernière parole a aussi été : "Merci mon Dieu!"

Elle s'est offerte en victime à Jésus, s'unissant étroitement à Sa passion, surtout les vendredis. Jésus l'a exaucée.

Dans ses moments de souffrance, elle s'écriait : "Je suis à côté de Jésus dans Son Agonie".

Elle évitait d'avoir recours aux calmants pour partager les souffrances de Jésus sur la Croix. Mais, quand la douleur devenait trop forte, elle suppliait Dieu : "Ça suffit, mon Dieu", mais elle se reprenait aussitôt : "Non selon ma volonté, Seigneur, mais selon la Vôtre".

Recherche de la perfection évangélique

"Si je guéris, je quitterai le monde pour passer le reste de ma vie dans une retraite." Elle renonce au jeu, sacrifice qui lui a beaucoup coûté. Elle perd une fois une somme relativement importante. Son Directeur de conscience lui fait observer que c'est mal de gaspiller ainsi l'argent. Elle commence par donner l'argent gagné aux oeuvres, elle se détache petit à petit du jeu et incite ses partenaires à suivre son exemple.

"L'argent gagné au jeu est une malédiction entre mes mains. Je dois abandonner le jeu."

Petit à petit, elle renonce aussi à toutes les vanités humaines : elle abandonne la teinture de ses cheveux prématurément blanchis, l'usage du rouge à lèvres, de l'émail des ongles. "C'est une perte de temps... La véritable beauté, c'est celle de l'âme..." Jamais elle ne se contemplait dans un miroir par vanité ou curiosité, mais par nécessité seulement.

Elle renonce aux soirées dans le monde, aux clubs...

Elle n'offre de grandes réceptions que dans des occasions importantes. Elle garnit intelligemment sa table, évitant le gaspillage et l'étalage de ses richesses.

Vigilante et laborieuse dans sa maison :

Elle était une excellente maîtresse de maison ; Elle savait tout faire et elle était fière de partager les travaux de la maison avec ses domestiques. Elle fut un remarquable cordon bleu. Elle s'adonnait à la broderie. Elle confectionnait les ornements sacerdotaux et le linge de l'Eglise qu'elle

entretenait par la suite. Durant sa dernière maladie, quelques jours avant sa mort, il lui arrivait d'occuper certaines nuits d'insomnie en brodant une nappe d'autel pour la future Eglise.

Amour conjugal exemplaire

Apprenant la gravité de son mal, elle dit : "Il est temps de revoir Georges. Il y a trop longtemps que nous sommes séparés."

Et même pendant son agonie, le nom de Dieu et de son mari reviennent sur ses lèvres :

"Mon Dieu, délivrez-moi,
Georges, délivrez moi!"

Son amour de Dieu, mais aussi son amour pour Georges, l'ont poussée à travailler durement pour le succès de la Fondation qui porte le nom de son époux.

Humilité

"Je ne suis pas digne de recevoir chaque jour la visite de mon Dieu, par la Sainte Communion."

Avant de recevoir l'Extrême Onction, elle nous demande de ne pas nous faire une trop haute idée d'elle... Après l'Extrême Onction, elle fait appeler ses proches, ses domestiques, et demande pardon à chacun d'eux.

Surprise un jour par un visiteur à travailler du gros chanvre pour l'Ecole, elle répond : "C'est excellent pour moi de faire un pareil travail, car il m'aide à dominer ma nature".

Très haute estime du sacerdoce et grande obéissance à son Directeur de conscience. Ce dernier lui dit un jour : "Je suis vieux, j'offre ma vie à Dieu pour que vous guérissiez et travailliez de longues années encore au service du Seigneur". "Que dites-vous, mon Père? Une messe que vous célébrerez vaut plus que dix ans de ma vie. C'est moi qui offre ma vie pour que vous puissiez travailler encore longtemps pour Dieu, et Je prends sur moi toutes vos souffrances."

Elle avait un désir ardent de quitter le monde et de se réfugier dans un Carmel pour prier aux intentions du clergé et de la Fondation. Elle accepte de rester dans le monde quelque temps encore, par obéissance à son Directeur de conscience.

A l'occasion des veillées d'adoration, elle se réservait l'heure la plus difficile, entre minuit et une heure du matin, pour se mortifier.

Elle était heureuse de penser que l'acceptation et l'offrande de ses souffrances à Dieu pouvaient sauver des âmes, soulager des âmes du Purgatoire, consoler Jésus. Elle interrompait les visiteurs qui voulaient exprimer leur admiration à l'égard de cette attitude.

Elle disait à ses intimes : "Je désire ardemment aller au ciel."

"Je vous prie, ne demandez plus à Dieu ma guérison... Ne m'en parlez plus mais parlez-moi plutôt de l'Amour de Dieu, de la Vie éternelle"

LE TESTAMENT

Je soussignée, Mathilde CHELHOT, veuve de feu Georges SALEM, lègue les montants suivants aux personnes morales et physiques suivantes :

Livres Syriennes *

- 30.000 à Son Excellence le Métropolite Isidore FATTAL, pour ses oeuvres de charité.
- 15.000 à Son Excellence le Métropolite Isidore FATTAL, don à "la Maison de l'Ouvrier".
- 10.000 à Son Excellence le Métropolite Isidore FATTAL, ma contribution à la construction de l'Eglise saint Georges des Grecs Catholiques à Alep.
- 10.000 don au séminaire Sainte Anne de la Communauté grecque Catholique, par l'entremise de Son Excellence le Métropolite Isidore FATTAL.
- 5.000 à Son Excellence le Métropolite Isidore FATTAL, ma contribution à la construction de l'Eglise de Jabal el Saydé, de la Communauté Grecque Catholique.
- 25.000 à l'Exarque Georges MANI, pour ses oeuvres de charité.
- 25.000 à la Congrégation Salésienne en République Arabe Unie, et dans les autres Pays Arabes, par

* En 1960, la livre syrienne valait 0,30 dollar américain ou 1,50 francs français.

l'entremise du Révérend Père Giacomo MAGGI, pour des prières à mes intentions et principalement la célébration d'une Messe perpétuelle quotidienne pour le repos de mon âme.

10.000 ma contribution à la construction de la future Cathédrale Syrienne Catholique.

5.000 ma contribution à l'achèvement de la construction de l'Eglise Syrienne Catholique, au quartier syriaque, à Alep.

5.000 don au couvent de Charfeh, des Syriens Catholiques, par l'intermédiaire de Son Excellence l'Archevêque Antoine HAYEK.

10.000 à l'Ecole Sainte Barbe, de Suleimanié, appartenant à la Congrégation des Soeurs Arméniennes de l'Immaculée Conception, pour l'instruction gratuite de quatre filles de familles nécessiteuses.

15.000 à l'Ecole des Soeurs Arméniennes de l'Immaculée Conception, de Telal, pour l'instruction gratuite de cinq filles de familles nécessiteuses.

10.000 don à l'Orphelinat de filles des Soeurs Arméniennes de l'Immaculée Conception.

5.000 à Soeur Noémie Asbati, des Soeurs Arméniennes de l'Immaculée Conception, pour ses oeuvres de charité.

14.000 à la Colonie de Vacances pour les enfants nécessiteux, "Notre-Dame de la Joie", à Kessab, Lattakia, inscrite au nom du Cercle de la Jeunesse Catholique.

10.000 don à la Société des Catéchistes Catholiques d'Alep.



*Mathilde Salom.
Toile posthume de l'artiste alépin Roland Khoury.*

- 10.000 don à la Société de saint Vincent de Paul d'Alep.
- 5.000 don à l'Asile de Vieillards de la Société de Bienfaisance "Al Kalimat" d'Alep.
- 10.000 à la Congrégation des Soeurs des Saints Coeurs à Alep, pour l'instruction gratuite de quatre filles de familles nécessiteuses.
- 3.000 à la Congrégation des Soeurs de Sainte Catherine, à Alep, pour l'instruction gratuite d'une fille de famille nécessiteuse.
- 3.000 à la société de bienfaisance "la Flamme" que dirige Madame Mathilde Toutoungi.
- 10.000 aux Petites Soeurs de Jésus, résidant sur le territoire de la République Arabe Unie, pour des prières pour le repos de mon âme.
- 10.000 au Couvent de Béthanie du Sacré Coeur, pour des prières à mes intentions et pour la célébration mensuelle d'une Messe pour le repos de mon âme et la prospérité de la Fondation Georges Salem.
- 10.000 au Tiers Ordre de Saint Francois d'Assise, en vue de l'achat d'une maison de repos pour y loger les membres nécessiteux de cet ordre.
- 5.000 don à l'Orphelinat Grec Catholique à Alep.
- 5.000 don à l'Orphelinat Syrien Catholique à Alep.
- 5.000 don à l'Orphelinat des Soeurs Franciscaines d'Alep.
- 5.000 don à l'Orphelinat des Soeurs de Saint Joseph de l'Apparition d'Alep.
- 5.000 don à l'Orphelinat Islamique d'Alep.

5.000 don à l'Institut Antituberculeux Syrien d'Alep.

3.000 don à la Maternité Islamique, sise à Sébil, Alep, pour y équiper une chambre en mon nom.

5.000 don à l'Hôpital Italien d'Alep.

2.000 don à l'Orphelinat Grec Orthodoxe d'Alep.

3.000 don à l'Asile de Vieillards commun aux Communautés Arméniennes d'Alep.

50.000 aides aux familles nécessiteuses et contributions pour la préparation de trousseaux à des jeunes filles, à leur mariage ou à leur admission au Noviciat, et à des jeunes gens à leur admission au Noviciat, et le paiement de scolarités d'enfants nécessiteux.

15.000 à Monsieur Sami Bakhache.

15.000 à Monsieur Soubhi Akel.

12.000 à Monsieur Elias Farra.

7.500 à Monsieur Marcel Abaza.

1.500 à Monsieur Maurice Arnaouti.

1.500 à Mademoiselle Yvonne Kaadé.

1.500 à Monsieur Nicoghos Bedrossian.

1.000 à Monsieur Ahmad Abdou Llol.

1.000 à Monsieur Habib Kal Yacoub(Agopian).

500 à Monsieur Elias Chacal.

500 à Monsieur Rafaat Babik

3.500 aux ouvrières de l'usine de préparation textile, en fonction au 31 décembre 1960, à répartir par Monsieur Roland de Sahb.

10.000 pour l'achat d'une maison à mon jardinier Monsieur Ibrahim Karkou.

5.000 à mon chauffeur Monsieur Naïm Khayat.

3.500 à Madame Marie Nicoghossian Nahas, ma cuisinière.

6.500 à Mademoiselle Marie Khacho, ma femme de chambre.

1.000 à Madame Naïma Koueyfati, ouvrière à mon domicile.

2.000 don à la Société des Dames de Charité d'Alep.

453.000 quatre cent cinquante trois mille cinq cents livres syriennes.

Je lègue tous les meubles de ma maison et ma voiture de marque Opel au fils de ma soeur, Roland de Sahb, et ma voiture de marque Packard à la Fondation Georges Salem.

Je nomme Son Excellence le Métropolite Isidore FATTAL,
Maître Naoum SIOUFI et Monsieur Roland de Sahb, exécuteurs
testamentaires, agissant conjointement ou individuellement.

Je remets mon âme entre les mains de son Créateur,
et je sollicite humblement de Lui,
qu'il soit béni et glorifié,
de délivrer de tout mal tous ceux que j'ai nommés,
et de les avoir toujours en Sa miséricorde et Sa
protection.

Je leur demande, ainsi qu'à mes héritiers, que le
Seigneur les garde et les prenne en Sa protection et
Sa merci,
de respecter mon testament,
d'aider mes exécuteurs testamentaires,
nommés ci-haut, dans leur mission,
et de prier toujours pour moi,
afin que Dieu pardonne mes offenses,
et me reçoive au nombre de Ses élus,
car Il est Celui qui écoute et exauce.

Alep le vingt-septième de janvier mille neuf cent et
soixante et un.

MATHILDE SALEM

TABLE DES MATIERES

	Page
Préface	2
par le Métropolite Néophytos Edelby Président de la Fondation Georges et Mathilde Salem	
Remerciements.....	5
Les dernières heures.....	8
La vie de Mathilde Salem	12
Correspondances.....	94
Les funérailles et les cérémonies commémoratives.....	140
Mathilde Salem et Mgr Acace Coussa B.A.....	153
Aspects de la vie spirituelle de Mathilde Salem	172
par le R. P. Georges Mani	
Le testament	181

Tous droits de reproduction, même partielle
réservés à la
Fondation Georges et Mathilde Salem

Photocomposition de
Jean-Marc de Sahb et Etienne Mazeaud

Imprimé sur les Presses de la
Fondation Georges et Mathilde Salem
à Alep - Syrie



*Façade actuelle de la Fondation Georges et Mathilde SALEM,
Avenue du Roi Fayçal.*